



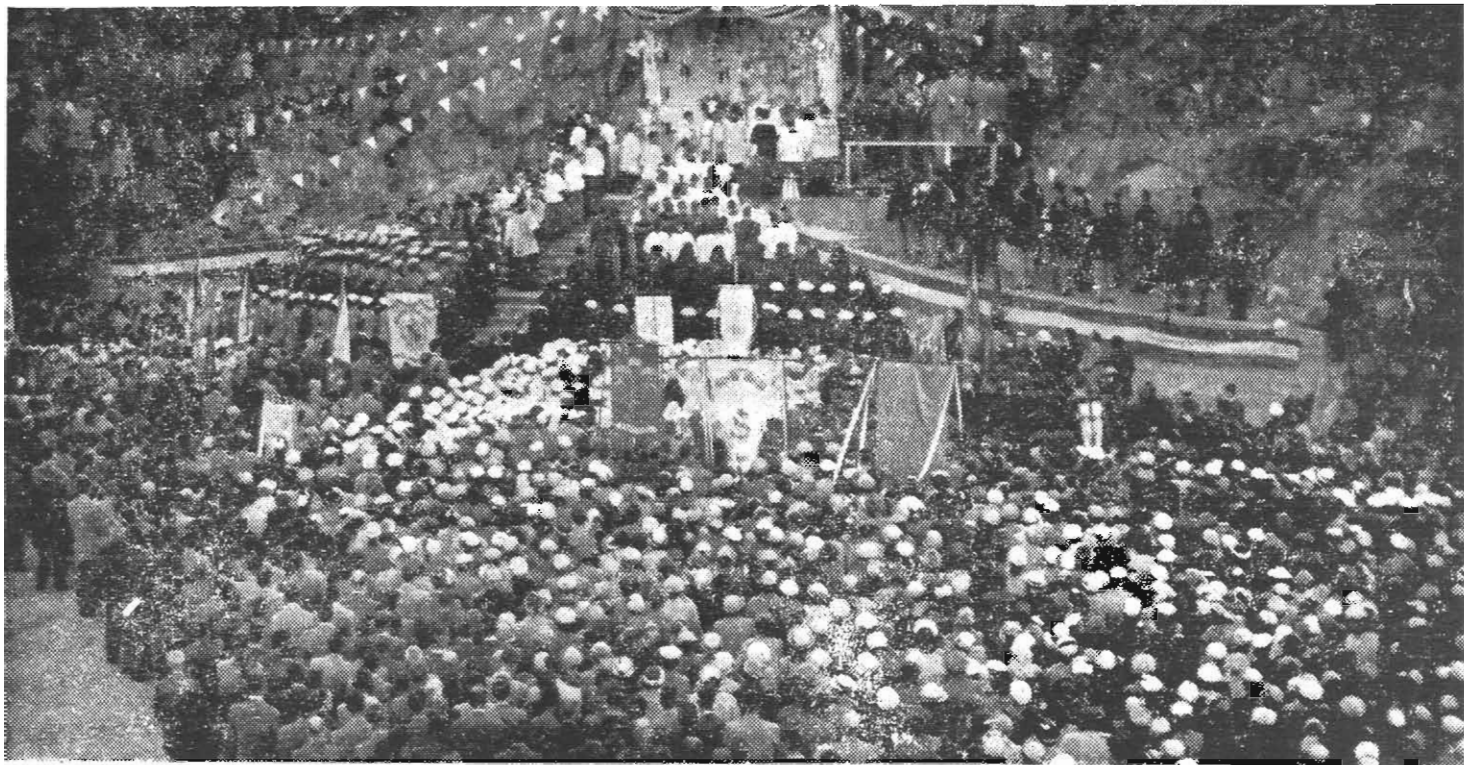
Le commerce d'épicerie de Napoléon Adam après les rénovations de 1937 - en premier plan se trouve Paul Lecoupe.



Le nouveau magasin Kresge de 7,260 pieds carrés, le 53e magasin Kresge à ouvrir au Canada en 1937.



Dimanche le 7 juin 1953 - Procession de la Fête Dieu, se rendant à la grotte, formée des paroisses des églises Christ the King et Ste-Anne. Après la fanfare du Collège du Sacré-Coeur, il y a les enfants de la première communion de l'année, les Croisés, vêtus de mantes bleues, rouges et vertes, et coiffés d'un bérêt de même couleur orné d'une croix. Viennent ensuite les Guides, les Scouts et les Brownies.



Des centaines de fervents chrétiens se joignent à la procession. Le Saint Sacrement est porté par le père A. Raymond accompagné des prêtres des deux paroisses et du Collège.

Près de la chapelle de la Grotte, nous remarquons la fanfare du Collège, les chorales Ste-Anne et Christ the King, les religieuses des congrégations St-Joseph et les Soeurs grises de la Croix, les gardes-malades des hôpitaux St-Joseph et Général et une foule de paroissiens venant d'un peu partout dans les environs de Sudbury. La température est idéale et le service est impressionnant.

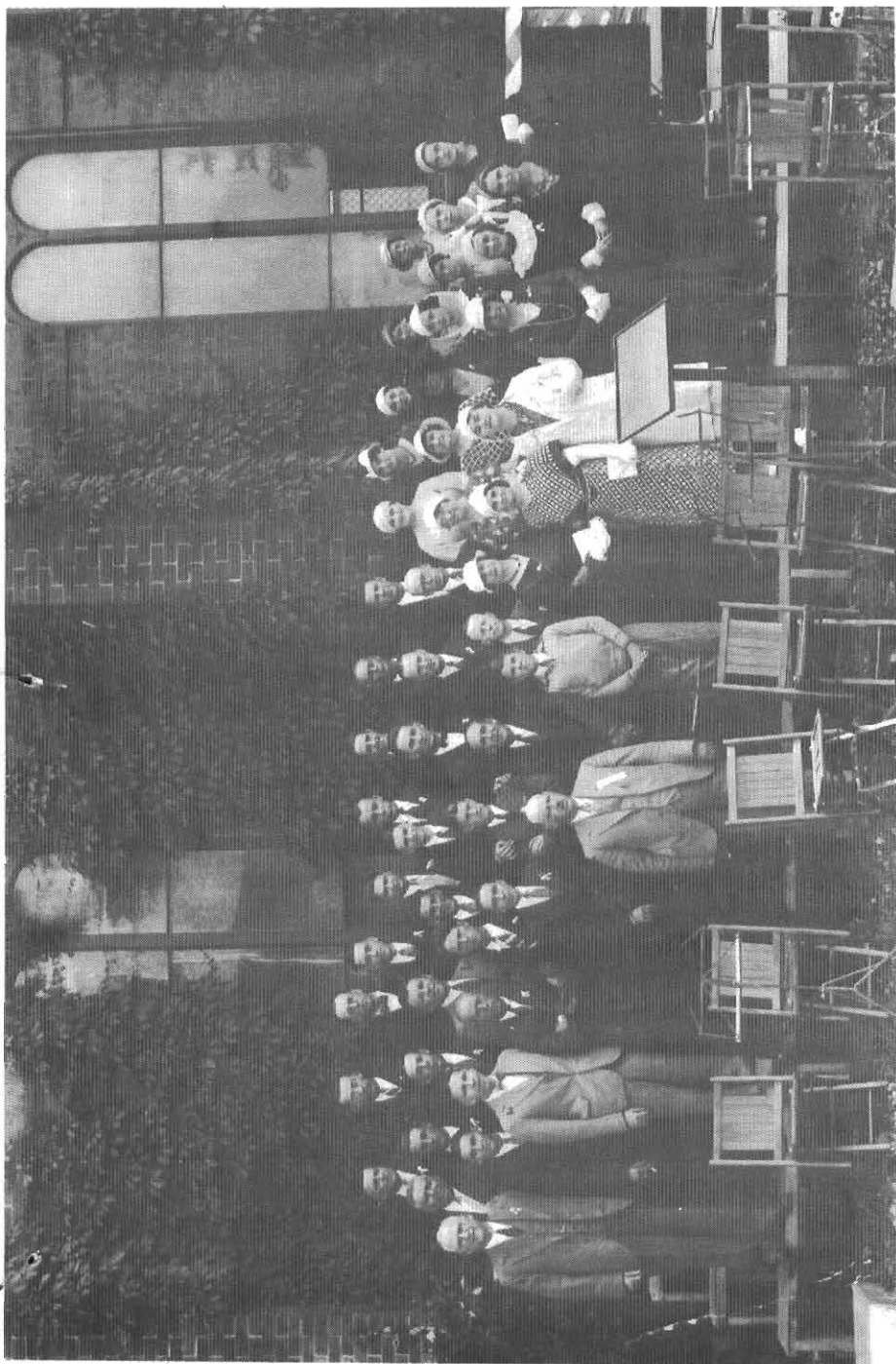
le 7 juin 1953



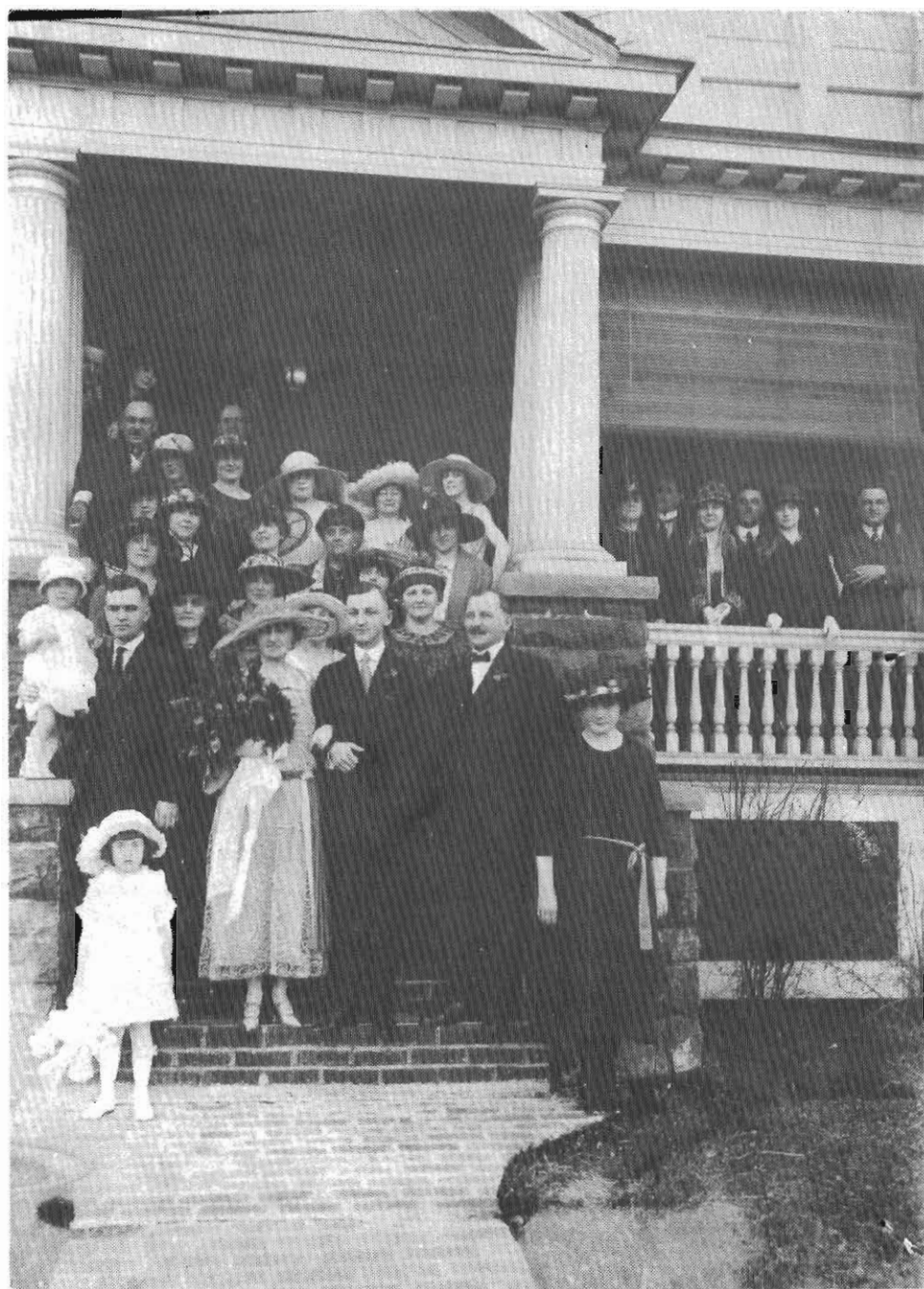
**Noces de M. Bruno St-Pierre et Gisèle Grenon:**

En premier plan: Agnès Faulkner, Mme Arsenault, Eugène Grenon, Corrine Adam, Carmen Legacé, l'époux Bruno St-Pierre, la mariée Gisèle Grenon, Mme E. Grenon (mère), Fred Laberge, son épouse Mme Laberge, Clovis Faulkner, Mme Desrosiers, Jeanne Noël de Tilly, Yvette Proulx, Gilberte Proulx, Mme Hormidas Gagnon.

À l'arrière plan: Baxter Ricard, Léoda Gauthier, Fleure Ange Grenon, Laurette Lemieux, Béatrice Lemieux, Cécile Joubert, Oscar Noël de Tilly, Jeanne Levesque, Dr Desrosiers (dentiste), Liliane Jolý, Algérie Grenon, oncle d'Eugène.



1935 - Chorale Ste-Anne sous la direction du Dr Tanguay.



**Mariage de Jean Noël Desmarais et Lébée Laforest.**



**500 personnes accourent et se groupent sur un terrain vacant, près du ruisseau Junction. Ils regardent avec anxiété les pompiers et les policiers qui donnent la respiration artificielle à Claire Gervais, âgée de 4 ans. Voulant ramasser un sandwich tombé à l'eau, la fillette est emportée par le courant. Cinquante sept minutes après que le Const. Walter Wilson l'eut retirée de l'eau, à une profondeur de 35 pieds, elle est déclarée morte.**



**Inondation du Vendredi Saint**





Magasin de M. Eugène Grenon, situé à 100, rue Elm - 1927. On reconnaît dans cette photo M. Bruno St-Pierre.



À l'intérieur du magasin de M. Napoléon Adam



**Cyril Richer, Roma Beaudry, Peter Glenghan, Raymond Rouleau, Yvon St-Pierre, Gérald Fontaine, François Bradley, Jean-Claude Ross, Raymond Cholette, Ernest Proulx, Richard Lauzon, Claude Bourré, Raymond Laurin, Paul-André Labrosse, Raymond Champagne, Ronald Rivet, Normand Giroux, Maurice Pilon, Maurice Brisebois, Ronald Denommé, Roger Gladu, Armand Bélanger, Maurice Obonsawin et René Beaudry.**



Peter Wong  
1983 —



Maurice G. Lamoureux  
1981, 1982



James K. Gordon  
1976, 1977, 1978, 1979, 1980



J.J. Fabreo  
1957, 58, 59, 1964, 65, 68  
69, 1970, 71, 72, 73, 74, 75



L.A. Landreville  
1955, 56



D.W. Jessup  
1952, 53, 54



W.S. (Bill) Benton  
1941, 42, 43, 44, 45, 46  
1947, 48, 49, 1950, 51



W.J. Laforest  
1939, 1940



Chas. Bibby  
1928, 29



J.A. Samson  
1926, 27



J.S. Gill  
1924, 25



Dr. R.H. Arthur  
1922, 23



J.G. Henry  
1912, 1913



John McLeod  
1908, 09



F.F. Lemieux  
1903, 04



Frank Cochrane  
1897, 98, 1902



Grace Hartman  
1967



Max Silverman  
1966



W.A. Ellis  
1962, 63



W.R. Edgar  
1960, 61



John Rudd  
1937, 38



W.J. Callen  
1935, 36



W. Marr Brodie  
1933, 34



Peter Fenton  
1930, 31, 32



J.A. Laberge  
1920, 21



Percy Morrison  
1917, 18, 19



Thomas Travers  
1916



L. O'Connor  
1905, 06, 07  
1910, 11, 14, 15



T.J. Ryan  
1899, 1900, 01



M.G. Bigger  
1895



Daniel O'Connor  
1894



Stephen Fournier  
1893, 96



**En janvier 1958, les prêtres de la paroisse Ste-Anne organisaient un banquet à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation du chœur de chant, en 1933.**

**De gauche à droite, nous voyons Théodore Gravelle, Léon Trahan, Jeannette Gauthier, Père Amédée Dupas, s.j., Mme R. Beauchamp et le directeur de la chorale, Maurice Gravelle discutant des progrès de l'organisation. Ted Gravelle, Léon Trahan et Mlle Gauthier sont des membres depuis le début. Plus de cinquante personnes assistaient au banquet et la soirée musicale qui suivit.**



**Après 23 ans à la paroisse Ste-Anne, le Rév. Père Joseph Gamache est fêté par la chorale Ste-Anne à l'hôtel Nickel Range. De gauche à droite: Dr P.E. Laflamme, président de la Société St-Jean Baptiste, Laurent Roy, responsable de la fête, Père Gamache, Léo Gauthier, M.P. du Nipissing, et Maurice Gravelle, directeur de la chorale Ste-Anne.**



**Le Sénateur J.R. Hurlubise offre ses félicitations au membre libéral Léo Gauthier qui représentera la nouvelle circonscription libérale de Sudbury aux prochaines élections. Ils sont accompagnés de Léo Landreville, directeur de la campagne électorale.**



À l'occasion de la Fête des Mères, les membres du Club Richelieu présentent un corsage de roses à leur maman avant le souper servi à l'hôtel Nickel Range.

Le Dr Raoul Tanguay, président, leur souhaite la bienvenue et le Père J. Deguire, prêtre de la paroisse Ste-Anne, fait l'éloge de l'amour maternel.

De gauche à droite, Mme Emile Charette et son fils Alphonse, Mme A.J. Samson et son fils Gérald, Mme P. Lebel et son fils Jean-Paul, Mme A. Lecoupe et son fils Paul.



De gauche à droite: Mme A. Lafrance et son fils Laurent, Mme A. Charbonneau et son fils Paul, Mme E. Gauthier et son fils Léoda, Mme F. Kingsley et son fils Simon, Mme A. Jutras et son fils Philippe, Mme N. Adam et son fils Paul.



Au nom du Club du Rosaire, Mme J.F. Séguin, présidente, ainsi que Mme P. Charette, trésorière, offrent cette peinture, dont l'artiste est Paul Nault, au Père A. Raymond de la paroisse Ste-Anne. Cette toile, au prix de \$500.00 fut placée à la chapelle de l'esplanade de la grotte.



Paul Auguste Nault met fin aux préparatifs de la grotte avant que des centaines de canadiens français se réunissent sur les lieux, pour une soirée de prières aux flambeaux, à l'occasion de la fête de l'Assomption le 15 août 1951.







**W. E. MASON**

*Propriétaire de la station Radio CKSO*



**RT. HON. C. D. HOWE**

*Ministre de Reconstruction*



**HON. GEO. A. DREW**

*M.P. de l'Ontario*



**LEO J. GAUTHIER**

*M.P. du Nipissing*

**Le 26 août 1946 - ouverte officielle du poste de radio CKSO.**

**En 1946 le journal était à sa 39e année de publication. Composé de 12 pages, il se vendait à .05 la copie.**

*(photo du Sudbury Star)*



**Senator J. R. Hurtubise**  
Président



**J. M. Cooper, K.C.**  
Secrétaire



**Leo Gauthier, M.P.**  
Directeur



**G. M. Miller, K.C.**  
Directeur



**A. J. Samson**  
Vice-Président



**Baxter Ricard**  
Directeur



**Rene Riel**  
Gérant de Illale



**A. J. "Alex" Robinson**  
Gérant

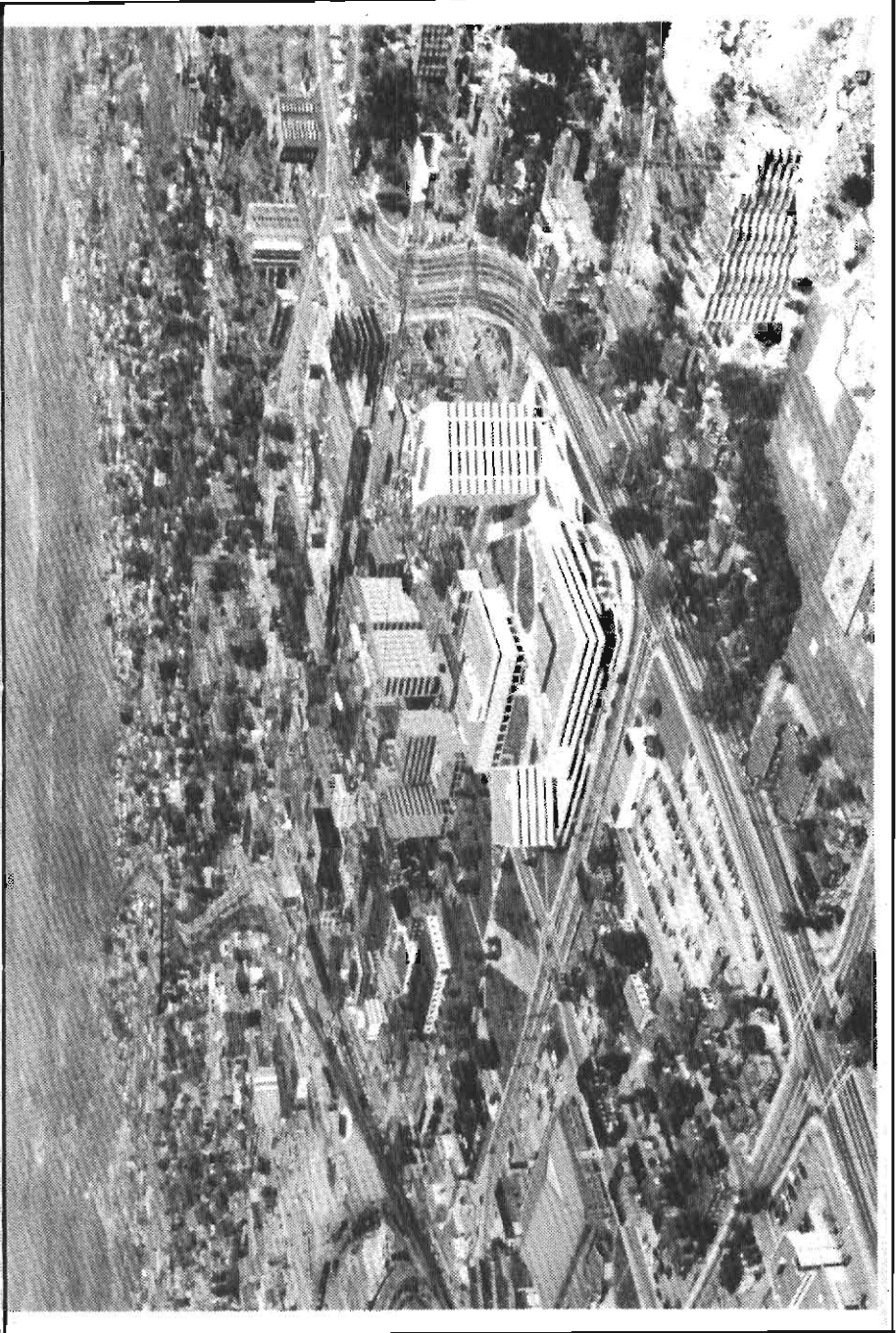
**1947 - Un poste de radio bilingue CHNO est créé. Des hommes d'affaires et des professionnels forment la Cie "Sudbury Broadcasting Ltée" et font demande pour un poste de 1,000 watts pour offrir à la population anglophone un meilleur choix de programmes et aux citoyens francophones, des programmes en français.**

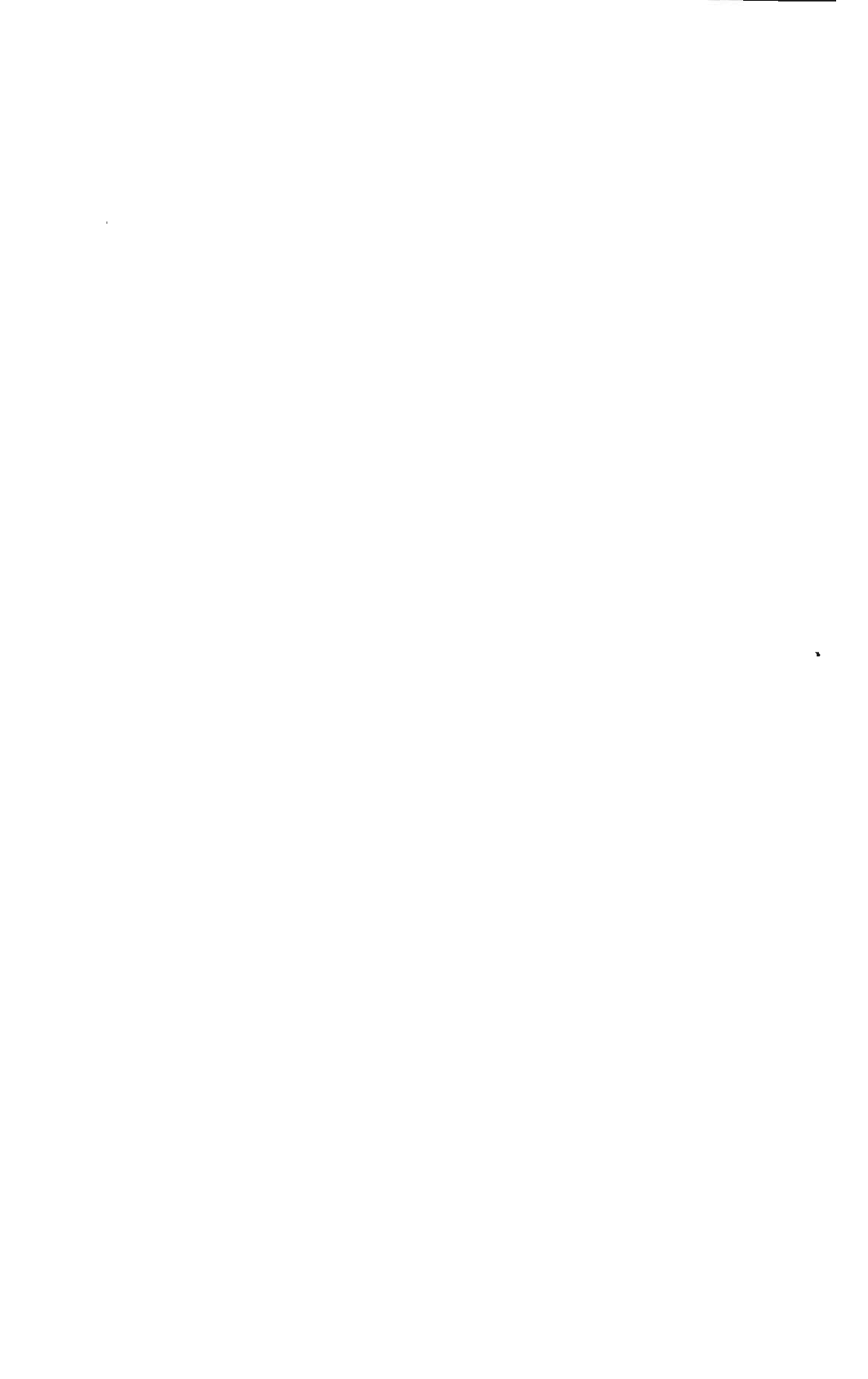


Le conseil élu en décembre 1982, de gauche à droite, 1ère rangée: Ricardo de la Riva, William Sutton, le maire Peter Wong, Ronald Symington et Robert Fera.

2ième rangée, de gauche à droite: Sterling Campbell, Frances Caldarelli, Gary Peck, Diane Marleau et Ted Nicholson.

(photo de Northern Life)





## LIENS DE FAMILLE

Quoique le temps et que les visages changent, les liens de famille sont toujours là; en silence, nous nous souvenons et nous chérissons tous ces moments passés qui tiennent notre famille liée.

Ma mère, veuve à 21 ans, avec deux enfants, attirée par ses liens de famille, décida de venir demeurer près de ses frères et soeurs, à Sudbury; elle trouva le courage et la force de nous élever, mon frère et moi, sans que nous manquions de rien, par le fruit de son labeur.

Elle nous donna un sens de sécurité, de respect et d'appartenance. Les parents de ma mère, les Nault, les Frappier, les Pilon, les Martel, les Whissell et les Mailloux vivent tous à Sudbury dans une radiale de quelques milles; nous avons fait de cette ville notre domaine, où chaque individu trouve la puissance et la chaleur des siens, où les liens sont parallèles aux attachements que l'on ressent pour la patrie, notre nation, notre langue et notre Dieu. Mais ces liens sont enracinés par le sang, sanctifiés par le temps, placés en nous depuis la création.

Tout dépend de la manière dont nous regardons notre famille. Il y a beaucoup de variété, tout comme dans un paysage. Il y a des riches et des pauvres, des libéraux et des conservateurs, des catholiques et quelques protestants, des citoyens et des campagnards, des sobres et d'autres qui boivent trop, des frivoles et des sérieux. De nos ancêtres, nous sommes un mélange de tout cela, n'est-ce pas?

Oh! Il y a des chicanes, où les squelettes sortent des armoires, on se renote telle et telle chose, mais ils sont enfouis de nouveau, oubliés dans les cellules de notre cerveau.

Nous faisons des ralliements, soit à l'occasion d'une noce, d'une soirée de famille, d'un pique-nique au parc Bell où les vieillards, les plus jeunes et même les bébés viennent renforcer les rangs. On dit: "Celui-ci ressemble à un tel, ce garçon a la stature de son grand-père, celui-là a le caractère de son oncle, et ainsi nous voyons l'arbre généalogique sous nos yeux avec le tronc, les branches et les ramilles.

Il y a les cousins que nous appelons oncles et tantes, par respect de leur âge avancé, les grands amis de nos parents de qui nous faisons des cousins, et les cousins de notre âge qui sont pratiquement des frères et soeurs, ayant partagé nos secrets, nos joies, nos peines, nos taquineries et notre adolescence.

Je crois que la famille aide à façonner notre existence. Je n'ai jamais regretté la décision de ma mère. Je crois que tous ces parents ont changé ma jeunesse; ces oncles, tantes, cousins et cousines

sont des bijoux qui embellissent ma vie de tous les jours.

C'est avec regret que j'assiste aux funérailles d'un membre de ma famille ou d'un Sudburois francophone, car plantés en terre ontarienne avec eux, nous formions une grande famille.

C'est avec appréhension que je vois naître les tous petits de la nouvelle génération. Se souviendront-ils de leurs ancêtres? Marcheront-ils seuls sans famille? Je leur souhaite et les exhorte à faire un effort pour reconnaître leurs cousins, même éloignés. Ils y trouveront un puits inépuisable de satisfaction et le sang dans leurs veines se gonflera et, d'un cerveau à l'autre, l'amour se transmettra comme les racines qui cherchent et trouvent leur nourriture.

Ayant passé plus de soixante ans à Sudbury, j'ai eu l'occasion de rencontrer et de connaître bien des gens, plusieurs sont maintenant de l'histoire ancienne, mais je voudrais, par mes souvenirs, les faire revivre encore.

Je prends plaisir à ajouter des faits et des photos de familles, souhaitant que la jeunesse des années 1980 trouve dans ces pages les noms des ascendants qui ont précédé leurs grands-parents. J'ai visité des francophones du troisième âge qui ont bien voulu faire une petite "jase" avec moi; ensemble nous avons jeté un regard sur le passé et je vous transmets leur causerie.

## NAPOLÉON LOUIS ADAM

Napoléon Louis Adam est né à St-Barnabé, Québec, le 25 juin 1881. Il était le fils de Guillaume Adam et d'Edmire Rainville. Les grands-pères étaient Guillaume Adam et Amédée Rainville, tous deux originaires de Ste-Marie, près de St-Hyacinthe, province de Québec. Etant encore jeune, il alla habiter avec ses parents à Bellerivière en Ontario, en s'occupant de la culture.

À vingt ans, il se lança dans le monde des affaires. Il aimait beaucoup le commerce, et pendant sept ans il travailla pour Michaud et Lévesque à Sturgeon Falls.

C'est dans ce village qu'il rencontra une jolie brunette, Annie Gagnon, née à Ste-Luce sur Mer, Québec. Ils se marièrent à l'église de Sturgeon Falls, le 11 mai 1908. Ils eurent plusieurs enfants, dont cinq moururent en bas âge, entre autres Pierre 5 ans et Laurier 3 ans. C'était triste pour une mère de se voir ravir ses enfants, si cajoleurs à cet âge, par la diphtérie, les fièvres typhoïdes et scarlatines ou la diarrhée fréquente et souvent mortelle qu'apportait le temps des canicules; la méningite et la polio faisaient aussi leurs ravages. S'en réchappa malgré tout une belle famille de neuf enfants: Corinne (Mme Paul E. Smith), Annette (mariée à Jean-Paul Léonard), Marie devenue religieuse chez les Soeurs de la Charité d'Ottawa, Paul décédé en 1967 à l'âge de 49 ans, Lauriette qui fut la première à entrer chez les Soeurs grises de la Charité, Gaston, Raoul Marguerite qui fut nommée d'après les noms du Dr Raoul Hurtubise et de la garde-malade Cour, qui assistèrent à sa naissance, Gustave qui demeure à 264, rue Peter et Pierrette (Mme Gérald Vachon).

M. Adam travailla quelques mois après son mariage au magasin de meubles J.M.H. Vigneault. Le 26 juin 1908, jour de la fête de Ste-Anne, il ouvrait un commerce d'épicerie-boucherie et de marchandise sèche, commerce situé au coin des rues Borgia et Ste-Anne "Lane". Il l'administra avec sagesse. En 1929, il forma Adam et Cie, rue Borgia, les numéros de téléphone étaient 415 et 416.

Pour attirer la clientèle, il offrait gratuitement avec l'achat d'une boîte de Chipso de 25 sous, un pain de savon Calay ou 2 pains de savon Castille. Il discontinua la ligne de vêtements et le magasin de gros, pour s'occuper seulement de ses magasins de détail situés à Burwash, Markstay, Wahnapiatae et Chelmsford, en plus de son magasin principal sur la rue Borgia ainsi que l'entrepôt de farine et de "moulée", situé juste en face, près de la voie ferrée.

Il acheta, en 1923-24, sa résidence au numéro 163 de la rue Mountain de M. Frank Varieur, un entrepreneur qui avait bâti cette maison en 1922 pour la vendre. Cette grande maison à trois étages contenait un salon, une salle à manger et une grande cuisine; les quatre chambres à coucher au deuxième plancher étaient occupées par





Napoléon Louis Adam  
Président  
ADAM & CIE LTÉE

les parents et les filles, et les garçons dormaient au 3ième étage.

M. Adam se dévoua toujours aux causes publiques; il fut échevin du Conseil municipal de Sudbury de 1917 à 1919 et commissaire des écoles séparées de 1914 à 1916. Il faisait partie du cercle secret des francophones. "Les pieds noirs", nommé aussi "Gendarmerie". Ce cercle avait été fondé pour combattre en cachette et faire abolir le Règlement XVII, mis en vigueur en 1915.

Après la mort de M. Adam, sa femme, quelques années avant de mourir, fit don au jésuites, par l'entremise du père Alphonse Raymond, de la montagne qui faisait face à leur demeure. Cette propriété devait se nommer le mont Adam et servir à un centre pour les jeunes ou à une autre entreprise de grande envergure.

Je me souviens de cet homme comme un homme patient. Alors que j'étais encore enfant, j'entrais dans son magasin dix fois dans une heure, demandant une rondelle de guimauve, faite d'un côté blanc et d'un côté rose, renfermant un bébé de réglisse. À ma première visite, j'insistais pour recevoir en change neuf "half pennies" ou gros sous portant le portrait de la reine Victoria ou de son fils George V; je refusais catégoriquement de recevoir un cinq sous, qui était trop petit et si facile à perdre.

J'espérais toujours trouver un bébé blanc en ouvrant une rondelle, mais c'était en vain. Un jour je demandai à M. Adam: "Comment se fait-il qu'il n'y ait jamais de bébés blancs dans ces bonbons?" -- C'est, me dit-il, que les nègres n'ont que des bébés noirs". J'en conclus alors ue ce bonbon venait des nègres de l'Afrique.



**La famille Adam: Assis de gauche à droite: Annette (Mme Léonard); Gustave; Corinne (Mme Smith); Pierrette (Mme Vachon); Raoule (Mme Desgranges); Lauriette, (Soeur de la Charité); Marie (Soeur Marie Adam). Debouts: Mme Adam, son époux Napoléon et les deux garçons Gaston et Paul.**



## IRÉNÉE ALLARD

Irénée Allard était le fils de Moïse Allard, un des premiers marchands de Sudbury. Il maria Clarendia Sabourin à Blezard Valley, et ce jeune couple vint s'établir à Sudbury quelques années après leur mariage.

Mme Clarendia Allard était la fille de Timothé Sabourin et d'Emilienne Chenier, mariés à Saint-André-Avellin, Québec. Timothé Sabourin était le fils d'Elie Sabourin, marié à Salomé Bertrand à Saint-André-Avellin, le 9 janvier 1860. Elie était le fils de Basil Sabourin et de Scholastique Charron et Basil (Basyle) était le fils de Basil Sabourin et de Denise Turgeon.



Irénée et Clarendia Allard

La mère de Clarendia, Emilienne Chenier, était la fille d'Emilien Chenier et de Sophie Gareau, de Saint-André-Avellin.

M. Irénée Allard et Clarendia eurent onze enfants, dont sept vivants: Irène, religieuse chez les Soeurs grises de la Croix, est décédée en 1978; Olive (Mme St Pierre); Berthe, institutrice; Félicia, institutrice; Marjolaine (morte à 20 ans); Roger de Vancouver; Gilles, instituteur à l'école St-Rémi, et Jacques, employé du bureau de poste ici à Sudbury, demeurant au numéro 337 de la rue Bond.

Pendant 33 ans M. Allard travailla pour la compagnie Gamble Robinson, marchand de fruits, dont l'entrepôt est situé près des voies ferrées du C.P.R., au sud de la rue Elm. Ce commerce opère encore de nos jours.

Le père d'Irénée, M. Moïse Allard, fut commerçant de marchandise sèche pendant de nombreuses années. Son premier magasin était situé au coin des rues Elgin et Elm, et dans les années 1920, il déménagea à deux portes du magasin Silverman's.

Irénée et Clarendia choisirent de demeurer pendant plus de 35 ans, dans le quartier Primeauville qui était entièrement francophone. Irénée mourut le 13 janvier 1958 à l'âge de 74 ans; sa femme, Clarendia, mourut le 26 mai 1966 à l'âge de 77 ans. Ces gens firent de nombreux sacrifices pour faire instruire leurs enfants dans leur langue maternelle. Ces derniers contribuèrent beaucoup à l'enseignement du français dans nos écoles séparées catholiques de la ville.



Magasin M. Allard & Co.

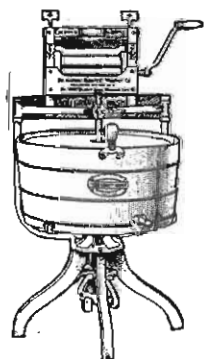
# JOSEPH ALLARD

M. Joseph Allard, originaire des Iles des Allumettes, province de Québec, épousa Alice Bélanger, fille de Elzéar Bélanger de Chelmsford. Ils eurent un fils, Roméo, et quatre petits-enfants: Gary, Robert, Louise et Jocelyne.

Dans les années 1920, M. Allard était vendeur d'automobiles pour M. Dirkee qui opérait "Sudbury Construction" et ensuite pour M. McLeod, propriétaire d'un garage situé en arrière du magasin à rayon "Stafford", acheté plus tard par la Cie Eaton et aujourd'hui opéré par la Cie Liberty.

En 1930, il obtint une franchise de la Cie Beatty Brothers pour vendre leur machine à laver sur un territoire s'étendant de Mattawa jusqu'au Sault-Ste-Marie, y compris l'île Manitoulin. Il voyageait en automobile dans les environs de la ville de Sudbury et par train pour se rendre aux places les plus éloignées, car les chemins de gravier n'étaient pas toujours entretenus; les autos n'étaient pas le cri du jour en ce temps-là.

M. Allard était ce que nous appelons un commis voyageur, allant de porte en porte pour vendre sa marchandise d'un catalogue illustré. À cette époque, la Cie Beatty Bros remplaçait la machine à laver, munie d'une cuve de bois avec tordeur en permanence, pour un appareil muni d'une cuve de cuivre possédant un tordeur mobile avec une déclanche de sûreté. Cette machine à laver, opérant à l'électricité ou à la gasoline, se vendait de \$45.00 à \$65.00, selon le modèle, et portait une garantie de dix ans. Pour faciliter la vente, on l'apportait même à la maison afin que la ménagère puisse en faire l'essai pendant une semaine.



- 1900 -

Moulin à laver



- 1930 -



1ère rangée: Lucille (Mme Roger Beaudoin), Berthe  
 2ième rangée: Emile, Gabrielle (Mme Georges Cholette), Adélar, le père, Zélia Dupuis, la mère, Hermance (Mme Fernand Morrisset)  
 3ième rangée: Zélia (Mme Rodolphe Hamelin), Gérard, Lilliane (Mme Louis-Maurice Patry), Béatrice (Mme Joseph Ferrier).  
 4ième rangée: Hervé, Adélar.

## JOSEPH BOULAY

La lignée des Boulay est des plus intéressantes. Robert, né en 1630, en France épousa Françoise Garnier en 1657. Avec leur fille Jacqueline, ils traversèrent au Canada, accompagnés de Samuel Champlain, en 1662.

Si la carrière Stinson peut être considérée comme étant le seuil de la ville de Sudbury, on peut dire que la famille Joseph Boulay fut la première famille pionnière, canadienne-française, à s'établir à Sudbury.

Joseph Boulay épousa Béatrice Rouleau le 28 février 1859. Ils eurent sept enfants: Herménégilde, Pantaléon, Amanda, Lydia, Claire, Germaine et Adélard. Les jeunes époux s'établirent sur une ferme à St-Donat dans les Laurentides. Après avoir travaillé sur cette ferme pendant 23 ans, ne parvenant pas à subvenir à leurs besoins, ils se dirigèrent vers Québec et Montréal puis ensuite à Cornwall, où les filatures de coton attiraient bien des gens. Pendant onze mois, le père Boulay et ses fils travaillèrent dans l'usine, en donnant dix heures de travail par jour.

Désillusionnée, la famille retourna à Montréal en quête d'un travail plus payant et moins dur sur la santé. C'est là que M. Boulay rencontra des recruteurs pour la Cie Pacifique Canadien, afin de construire la voie ferrée dans le nord de l'Ontario.

Laissant sa famille à la carrière Stinson, 18 milles à l'est de Sudbury, au mois de février 1884, il arrive à Sudbury en raquettes afin d'acheter un lot pour bâtir sa maison. Il défriche ce coin de terre (aujourd'hui une partie de la rue Spruce) et, la maison construite, la famille Boulay arrive à Sudbury le 5 mai 1884, sur un convoi de marchandises, aussitôt après que le pont sur chevalat de Wahnapi-tae fut construit. La famille est accompagnée de Mlle Sévérine Bérubé, Mme Joseph Malo, mère du Dr Florient Malo d'Ottawa et grand-mère du Dr Robert Malo, anciennement de Sudbury, vivant aujourd'hui à Montréal.

Cet homme possédait un esprit conciliant et pacifique; bon chrétien, il pardonnait vite et ne gardait pas rancune aux personnes qui l'exploitaient. Il commença plusieurs entreprises, mais par son manque de connaissances dans les affaires, il ne fut pas prospère.

Son épouse Béatrice, énergique et entreprenante, commença, dès le début de leur arrivée à Sudbury, une maison de pension dans son logis, qui consistait en une cuisine, en deux chambres à coucher et une grande salle. Les logis étaient rares; elle ne pouvait pas accommoder l'afflux des passants. Quiconque voulait prendre une nuit de sommeil sur le plancher était le bienvenu pour la modique somme de vingt-cinq sous. Chez madame Boulay, le plancher de la grande





**Adelard Boulay et son épouse Zélia Dupuis.**

salle et souvent celui de la cuisine étaient couverts d'hommes épuisés.

Le sac de toile épaisse qu'elle portait à la ceinture dut être recousu maintes et maintes fois, tant il était pesant de pièces d'argent. Sept ans plus tard, tous ces vingt-cinq sous lui permirent de bâtir une grande maison à trois étages, de 35 pieds carrés, juste en avant de la première, située sur la rue Spruce.

Madame Boulay était d'affaires, elle continua à administrer son commerce, gagna assez d'argent pour l'entretien et l'éducation de ses enfants. Elle acheta des terrains, fit construire plusieurs maisons et acheta cinq terres dans le rang de Garson (boulevard Lasalle) pour établir ses enfants.

Comme bien d'autres familles pionnières, la famille Boulay ne désirait que de vivre heureuse tout en progressant, et ainsi contribua au développement de notre ville.

# GEORGES BOUCHARD

M. Georges Bouchard est né le 1er octobre 1867 à Baie St-Paul, comté de Charlevoix, Québec. Il était le fils de Vital Bouchard, né à St-Irené, Lac St-Jean, et d'Euphémie Moïsan, de St-Jacques de l'Achigan.

Le 18 avril 1898, Georges Bouchard épousa Dalida Lepage à Verner, en Ontario. Elle aussi était originaire du Québec. Ils eurent neuf enfants, dont cinq vivants: Lumina (Mme Pierre Dery), Amanda (Mme Ludger Michel), Ovila (décédé en 1982) Lorraine (Mme Rodolphe Rochon), et Arthur.



**Photo de famille:**

**1ère rangée: Mme Amanda Michel, Mme Georges Bouchard, M. Bouchard, Florida Lumina, Mme Pierre Dery.**

**2ième rangée: Arthur Bouchard, Rodolph Rochon (époux de Lorraine), Pierre Dery (époux de Lumina), Sarah (épouse d'Arthur Ludger), Michel (époux de Amanda), Lorraine (Mme R. Rochon), Ovila Bouchard et son épouse Rose.**

M. Bouchard, orphelin à douze ans, alla travailler chez des fermier. Ces derniers le considéraient comme un de la famille. À seize ans, il se rendit à Montréal et travailla pendant 72 heures, sans relâche, pour décharger un bateau; ce fut une expérience qu'il n'était pas près d'oublier.

À dix-sept ans, il se joignit aux militants à Québec pour combattre la rébellion de Louis Riel; après avoir été entraîné, il fut remercié de ses services, puisque la rébellion prit fin le 15 mai 1885. Il pensait déjà à guider ses pas vers l'ouest, lorsque l'abbé Langlois l'approcha, ainsi que Delphis Michel, Ernest Beauchêne, Félix Ricard et d'autres, pour venir coloniser le nord de l'Ontario. Ils s'installèrent à Badgerow (près de Verner).

La terre était rouge, sablonneuse et très rocailleuse; M. Bouchard réalisa vite qu'il n'y avait pas de fortune à faire. Il chercha du travail ailleurs. C'est ainsi qu'il prit des contrats avec le Pacifique Canadien pour couper du bois, aidant à bâtir le pont de charpente à Naughton et un autre à Larchwood. Il travailla ensuite pour la Compagnie Mond Nickel, leur fournissant le bois nécessaire pour chauffer les fournaies de la fonderie de Victoria Mines. Il coupa du bois pour Paddy Savage, qui le vendait à la Cie Canadien Copper. Il avait à son emploi jusqu'à 22 hommes, qu'il payait \$16.00 par mois. "Ça prenait des bons hommes pour être payés ce prix-là", disait-il.

Avec ses économies, il réussit à acheter 320 acres de terre dans la première concession du canton de McKim. Plus tard, il acheta un autre 320 acres de son voisin, M. A. Robinson, ce qui lui donna 640 acres. Ce carré de terre était dénudé d'arbres, il n'y restait que des vieilles souches à demi brûlées. L'été, il faisait de la terre neuve et l'hiver, il coupait du bois, préparant les terrains pour la fonderie de Victoria Mines et pour la fonderie de Coniston.

C'était un homme à tout faire, ingénieux et très amical. Il tint boucherie avec M. Jules Bertrand sur la rue Durham Nord, achetant et abattant les boeufs à son abattoir situé sur sa propriété.

En 1912, il bâtit sa maison de brique (qui existe encore) à 484, rue Bouchard. Il fut membre du Conseil McKim pendant 14 ans et commissaire d'école publique, où il aida à obtenir une école assez proche pour que ses enfants en bénéficient. Pendant des années, ils furent sans électricité. Quand ses moyens le lui permirent, il acheta un "delco" pour faire fonctionner ses machineries et pour l'éclairage de sa demeure et de ses bâtiments.

Il décida de commencer une laiterie, en servant les gens demeurant sur la rive sud du lac Ramsey. Les trente vaches à lait étaient traitées à la main, soir et matin. Jouissant d'une bonne clientèle, il eut un temps quatre-vingts vaches à lait qui devaient être traitées à la main, soir et matin également. En 1922, il installait une laiterie



Du bon lait pour les jeunes Sudburtois

moderne et fut le premier laitier à pasteuriser le lait. Ce n'était pas trop demander à cet homme que de lui faire livrer une chopine de lait de vache Jersey, à tous les matins, pour nourrir un bébé rachitique, et ce lait venait toujours de la même vache. Il prenait même le temps de s'informer de comment allait l'enfant. Sur les voitures de laiterie Standard, on lisait: "We want to be your milkman" et "Qui boira de notre lait en boira de nouveau".

Lorsque le feu détruisit le plan en 1936, il n'y avait qu'un gros boeuf dans l'étable. M. Bouchard eut tout juste le temps de le détacher et l'animal qui ne sortait jamais eut l'instinct de sortir en vitesse pour aller se cacher dans la forêt voisine. La laiterie qui se trouvait située dans le canton de McKim fut, après le feu, installée au numéro 260 de la rue Victoria.

Délia, son épouse, fut pour beaucoup dans la réussite de Georges; bonne ménagère, elle était forte et pouvait prêter son aide aux travaux de la ferme. Ce n'était rien pour elle que de manoeuvrer une poche de cent livre. Elle et ses filles se rendaient au ruisseau Lily pour laver la laine tondue de leurs moutons, qu'elles mettaient à sécher sur l'herbe. Les jeunes filles cardaient la laine, la mère la filait avec le rouet; ensemble, elles tricotaient les sous-vêtements de laine, les chaussons et les mitaines.

Comme il n'y avait pas d'école proche, les enfants les plus âgés durent aller à l'école française catholique (orphelinat d'Youville d'aujourd'hui) seulement trois à quatre mois par année; ce n'est qu'après l'ouverture de l'école publique qu'ils reçurent une éducation en langue anglaise seulement. La famille Bouchard a toujours parlé la langue française à la maison et les enfants reçurent leur éducation religieuse de leurs parents et des prêtres de la paroisse Ste-Anne, dont ils furent membres pendant 49 ans.

M. Bouchard fut un franc libéral pendant de nombreuses années, quoiqu'il ait encouragé le parti C.C.F., croyant que les deux vieux partis avaient besoin d'opposition.

Ce sont des gens comme les Bouchard qui, par leur sacrifices et leur gros travail, ont aidé à bâtir notre ville de Sudbury.

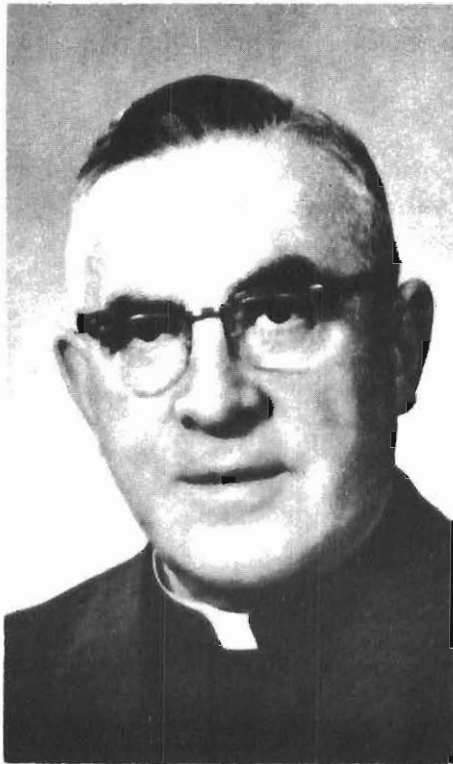
## **LORENZO CADIEUX S.J.**

Le père Lorenzo Cadieux est né à Granby, province de Québec, le 10 novembre 1903 et fut ordonné prêtre au mois d'août 1937. Il reçut un doctorat en histoire de l'Université Laval en 1958.

Deux grandes activités remplirent sa vie: l'enseignement et la recherche. Il enseigna les classes de rhétorique au Collège du Sacré-Coeur (1940-1957) et ensuite à l'Université Laurentienne de 1960-1972, enseignant à temps partiel de 1972-1976.

On peut mesurer l'oeuvre accomplie par ce grand historien dans notre milieu francophone, par son travail sur l'histoire de la région. Il fonda la Société historique du Nouvel-Ontario, le 30 mars 1942. Dans les documents publiés par cette Société, j'ai puisé beaucoup de renseignements, afin de pouvoir en faire bénéficier mes concitoyens.

La Société historique du Nouvel-Ontario perdit un grand patriote lorsqu'il mourut en 1976, à l'âge de 73 ans.





# LÉO CAMPEAU

Monsieur Léo Campeau est né le 12 décembre 1902 à Hanmer, Ontario. Il était le fils de Avila Campeau, originaire de Vaudreuil, Québec, et de Marie-Louise Miron de Ste-Justice, petit village québécois. Il épousa Annie Lacoste de Blezard Valley à l'église Ste-Anne de Sudbury, le 10 août 1925. Ils eurent huit enfants, dont l'un mouru en bas âge. Laurent est décédé à 48 ans. Bernard vit à Sudbury, ainsi que Gaston et Marcel. Lucien, médecin cardiologue, demeure à Montréal, tandis que Laurette (Mme Guy Chaurette) et Carmen (Mme Van Sanvroot) demeurent à Sudbury.

M. Campeau entra dans la force constabulaire de Sudbury à l'âge de vingt-et-un ans. Son frère Doréma fut aussi policier de la ville pour quelques années, il joignit ensuite la police provinciale.

En 1923, il n'y avait que huit à dix agents de police au service des citoyens du village, qui à cette époque comptait 9000 de population. Léo resta pendant plusieurs années le seul policier canadien-français à desservir les francophones, dont la majorité ne parlait pas l'anglais. Il fut nommé sergent, très jeune, et prit sa retraite à l'âge de soixante ans, à cause de maladie. Le 5 janvier 1966, il mourait à l'âge de 63 ans.

C'était un homme rempli de bienveillance pour tous les gens. Il restait calme, même en avant des gens surexcités, levant rarement le ton de voix; il savait les écouter et ses conseils étaient fort appréciés, car ses suggestions étaient sensées.

**EXTRAIT DE MES MÉMOIRES D'ENFANCE.** Des poulets volés. Tous les ans au mois de mai, ma mère envoyait une commande à Toronto pour acheter cinquante poussins "barred rock" qu'elle élevait pour son utilité.

Au printemps de l'année 1927, notre voisine demande à ma mère de doubler la commande, elle aussi veut faire l'élevage des poulets. (Le prix était de \$16.00 le cent). À la date précise, mon père va chercher à la gare les poussins éclos de la veille. Ils sont de toute beauté et pleins de vie; leur piaulement nous laisse à savoir qu'ils ont faim. Les deux femmes se séparent les poulets et la voisine s'empresse de placer les siens dans un petit enclos où une grosse boîte de bois leur servira d'abri le soir et les jours de pluie.

Tard dans l'après-midi, il y a deux ou trois poussins qui semblent être caducs. Ma mère les nourrit individuellement en leur plaçant du jaune d'oeuf cuit dans le bec, suivi de quelques gouttes d'eau que le poussin avale. Graduellement, le petit estomac se remplit; le poussin est ensuite placé dans un vieux chapeau de feutre et recouvert d'un chausson de laine léger. Avec tous ces soins, ma



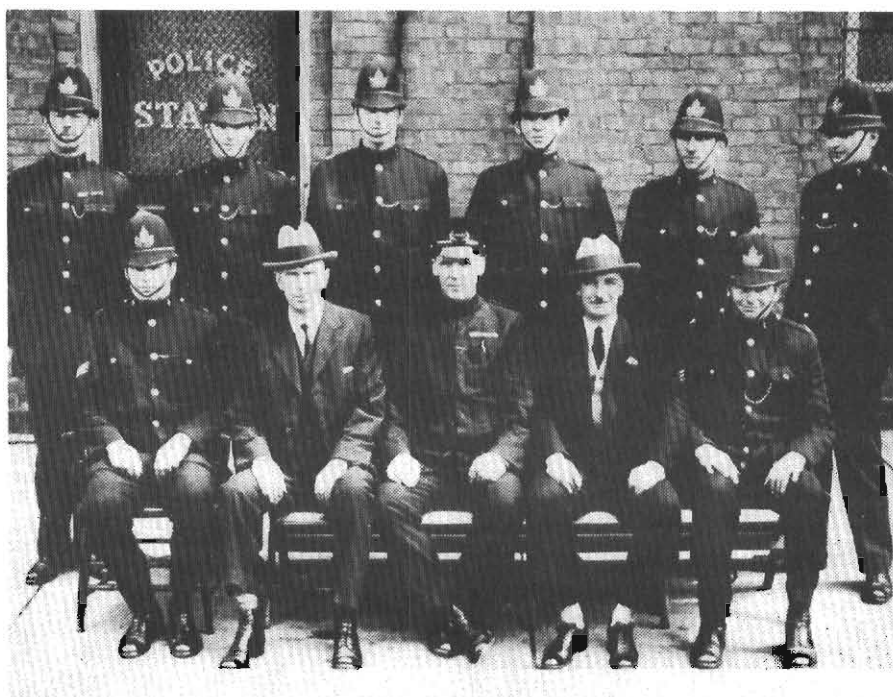
mère réchappe tous les poussins à l'exception de trois.

Après trois semaines, notre voisine en étant à sa première expérience a déjà perdu la moitié de ses poussins. Ceux qui restent ont à peine quelques plumes et semblent rachitiques. Ma mère s'aperçoit que le nombre de ses poulets diminue sans toutefois en trouver de morts. Elle soupçonne sa voisine de vol, ayant remarqué qu'elle a quelques poulets mieux portants que les autres. Doublant d'attention, elle compte ses poulets à tous les jours et, à la troisième journée, elle constate qu'il y a trois poulets qui manquent.

Ma mère se rend chez sa voisine, les poulets sont à la vue dans l'enclos et elle reconnaît les siens. Il y a accusation de vol et les deux femmes se querellent; ma mère est interdite de remettre les pieds chez sa voisine qui en fait deux comme elle, et qui menace de la frapper.



Léo Campeau, sergent



**1ère rangée: Alex McLaren, chef député; Frank Scott, sergent; David Landen, chef de police; Edward Pyle, chef député; Fred Davidson, sergent (victime d'un meurtre tragique); Robert Greggor, constable. Debout, à l'arrière: Dave McNab, sergent; Stan Wilson, inspecteur; Horatio Walker, constable; Jack Adams, Wilfred Leclair, Bert Light, Patrick McVey, Emile Lafond, George Brown et Léo Campeau, sergent.**

Exaspérée, maman demande à parler au policier Léo Campeau. Ce dernier, après avoir écouté ses griefs, lui dit calmement: "Il vous faut des preuves, il faut lui tendre un piège. Je vous conseille de peindre légèrement le dessous de l'aile droite de tous vos poulets et ensuite, s'il vous en manque, appelez-moi; à ce moment, je serai en mesure de vous aider".

Le samedi suivant, profitant de l'absence de la famille du logis, on transporte encore quelques poulets dans l'enclos de la voisine. Ma mère, aux aguets, ne tarde pas à s'en apercevoir. M. Campeau est appelé sur les lieux.

Toujours maître de la situation, il fait taire les deux femmes qui sont prêtes à se tirer les cheveux. Il enjambe la clôture de broche et ramasse un des plus beaux poulets, vérifie le dessous de l'aile qui est taché de peinture rouge. Levant les yeux, il s'adresse à la dame: "Vous êtes trouvée coupable de vol. Qu'allez-vous faire? Remettre les poulets volés ou être traduite en justice?" Confuse, la dame reste silencieuse. M. Campeau ordonne à ma mère d'aller chercher une boîte. Il y dépose les dix plus gros poulets, dont cinq ont une tache de peinture, en ajoutant: "C'est évident que ceux-ci n'ont pas eu les mêmes soins que les vôtres. Je vous conseille, à l'avenir, de ne plus essayer de faire l'élevage de la volaille à moins d'être mieux équipée et encore moins d'en voler".

Comme nous n'avions pas beaucoup de voisins et que les enfants de cette dame étaient nos compagnons de jeux, ma mère n'osa pas nous défendre de jouer avec eux. La dame, après quelques semaines, vint s'excuser et les deux femmes, voisines depuis plusieurs années, continuèrent à s'entraider, soit en prêtant une tasse de sucre, une livre de saindoux ou même l'usage de la corde à linge ou du téléphone.

# JEAN-BAPTISTE CHARBONNEAU

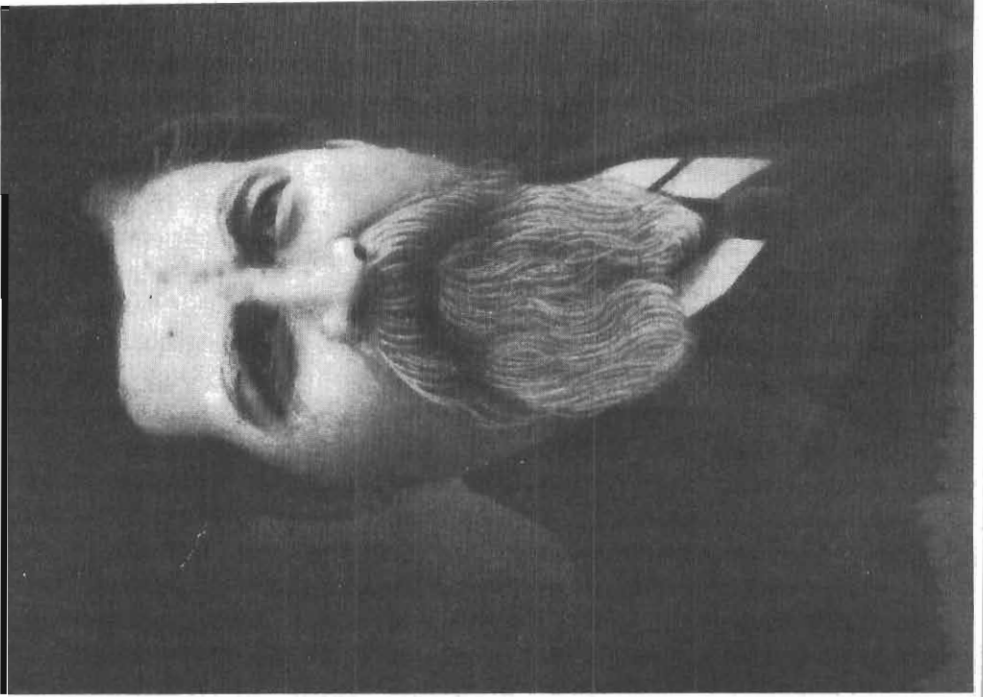
JEAN-BAPTISTE CHARBONNEAU, mieux connu par le gros Baptiste, puisqu'il y avait le grand Baptiste et le petit Baptiste, tous des cousins, est né à l'Original le 29 juillet 1855. Il épouse Valentine Laroché à l'Original en 1878. De ce mariage sont nés Emile, Samuel, Isidore, établi à Chelmsford, Emmanuel, Jean-Baptiste, Henri et Wilfrid de Sudbury, Délima (Mme Albert Carrière de Sudbury), Aldéa (Mme Lynis Coyne de Sudbury et Alma (Mme Floriant Huneault de Chelmsford).

Le 18 juin 1912, Jean-Baptiste achète une propriété au numéro 171 de la rue Pine. Le 24 juin 1913, il achète un lot à 14-16 Fir Lane, pour la somme de \$400 et il bâtit sa maison qu'il habite jusqu'à sa mort en 1927. La propriété est alors achetée par son fils Wilfred et vendue en 1957 pour la somme de \$35,000. Le nouvel acheteur ajoute une annexe et, en 1972, la corporation de la ville de Sudbury devient le nouveau propriétaire, au coût de \$240,000. Les chiffres de vente de cette propriété se sont multipliés, tout comme la population de Sudbury.

Jean-Baptiste supportait le parti libéral à la législature, comme beaucoup de Canadiens-français. Il était aussi un fervent catholique, paroissien de la paroisse Ste-Anne. Ayant une grande dévotion à Sainte Anne et voyant son fils rachitique, il fit un pèlerinage à Beaupré pour demander la guérison de son fils. Il pria en ces termes: "Bonne Sainte Anne, donne la santé à mon fils ou viens le chercher." Ce fils grandit grand et robuste. Lorsqu'il arriva au déclin de sa vie, il se rendit à l'église Ste-Anne, encore agenouillé en avant de l'autel du Sacré-Coeur, il répétait: "Mon Dieu, donne-moi la santé ou viens me chercher". Il vécut jusqu'à l'âge de 72 ans. Dieu le ramena à lui en 1927 et sa femme en 1920, à l'âge de 60 ans.

WILFRID CHARBONNEAU, fils de Baptiste, est né à l'Original, le 23 février 1897. Il épouse Eléonore Gauthier, originaire de l'Original, le 12 avril 1920. De cette union sont nés: Exilia (Mme Adrien Bélisle), Emmanuel, marié à Jacqueline Côté et Marie-Anne (Mme W.J. Thorpe).

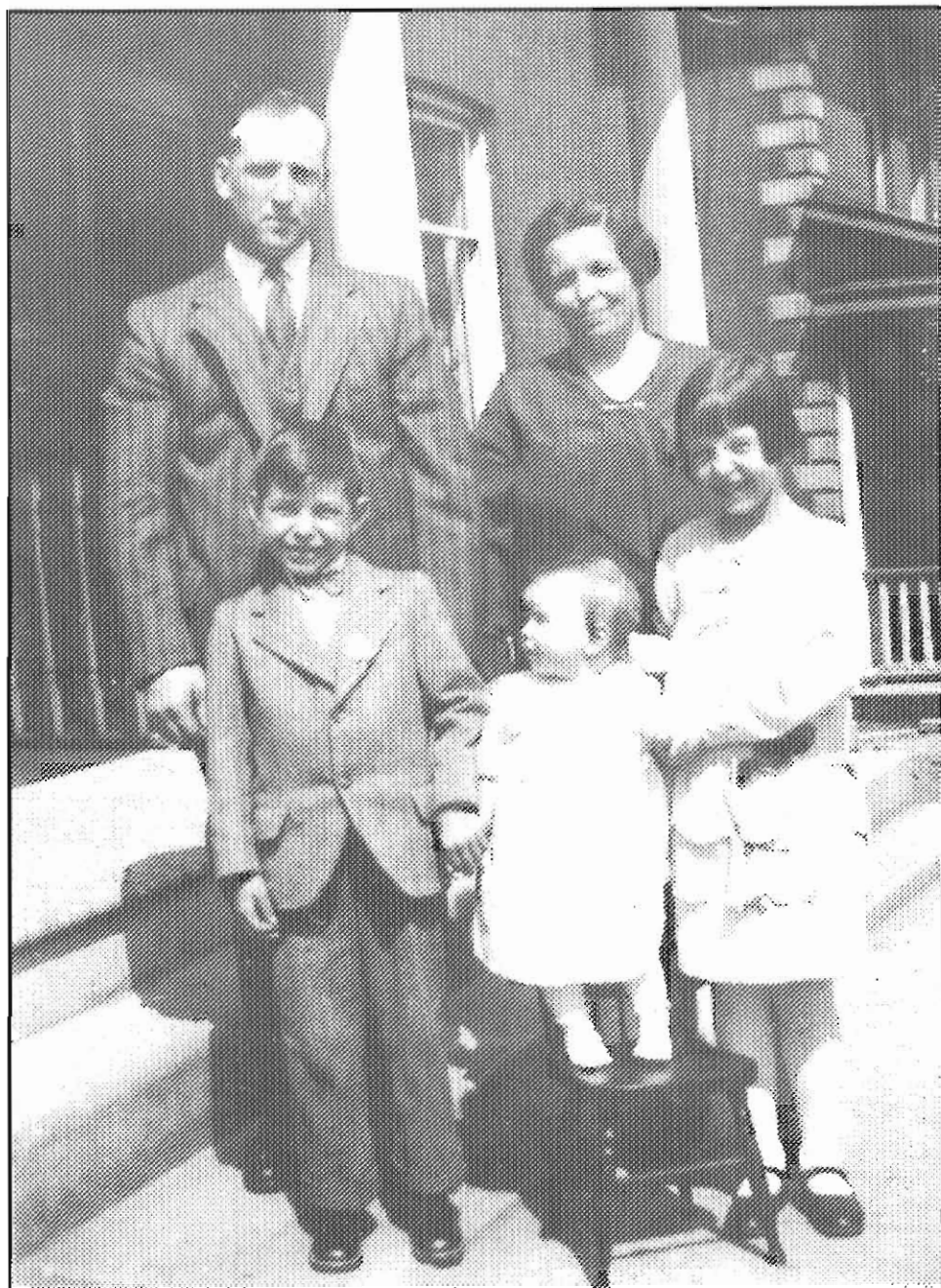
Wilfrid travailla pour la Cie Evans Lumber pendant 25 ans. Il devient garde à la prison et ensuite garde de prisonniers à la Cour. Tous les paroissiens de la paroisse Ste-Anne ont connu Wilfred, puisque lui et Pierre Lebel ont passé l'assiette à la quête de la messe du dimanche pendant nombre d'années. Wilfrid racontait en souriant: "Il y avait un certain paroissien qui n'aimait pas à donner à la quête, S'il n'avait pas une grosse "cent" noire à offrir, il portait



Retrato de uma mulher - obra de Jean-Baptiste Chardin

quand même la main dans l'assiette et frappait le fond avec vigueur. Après que l'assiette eut été renversée une fois, nous étions sur nos gardes”.

Wilfrid est décédé en 1961 et sa femme Éléonore, en 1965..



La famille de Wilfrid Charbonneau



**M. et Mme Alphonse Charette, père et mère de Emile.**

# ALPHONSE ELZEAR CHARETTE

ALPHONSE ELZEAR Charette est né le 6 octobre 1866 à St-Mathieu, Cté de Rimouski, province de Québec. Il épouse en premières noces Julienne Doucet à Ste-Cécile du Bic, le 26 octobre 1886. Elle était la fille d'Etienne Doucet et d'Emilie Dubé. De ce mariage sont nés Emilia, (décédée accidentellement à Chelmsford) Emile, Elzear, Claudia (Mme James Potvin), Georges, Placide (décédé jeune), Albert, Marie-Louise (décédée en bas âge), Corinne (Mme Armand Lapalme, décédée), Alphonse, Arthur, Alice (Mme Jacques Naubert), Marie-Anne et Céline (Mme François Rhéaume).

En 1896, Alphonse Elzéar arrive à Sudbury pour se rendre à Murray Mines où il est engagé dans la mine. En 1905, il achète une ferme à Hanmer. Son épouse meurt en 1937. Le 31 mai 1939, il épouse en seconde noces Joséphine Leclair.

EMILE, fils de Alphonse Elzéar, épouse Marie Bérubé au Bic, le 28 février 1911. Il s'établit à Hanmer, de là à Cartier, à Laforest, à Gogama, et revient à Hanmer. Vers les années 1930, il vient demeurer à Sudbury. C'est un homme d'affaires. Il est propriétaire du magasin Carload avec son beau-frère Emmanuel Bertrand; il possède aussi les silos du Moulin à fleur, qu'il vend en 1939. Il achète ensuite une laiterie à Hanmer, afin de placer ses fils Fernand et Albert, espérant qu'ils ne seraient pas appelés à la guerre, mais Albert doit se rendre en Italie où il est lieutenant dans l'armée. À son retour, il achète, avec son frère Fernand, la ferme de son père. Cette laiterie, Capreol Dairy, est achetée quelques années plus tard par la Cie Palm Dairies. Depuis nombre d'années, Emile investissait ses économies dans l'immeuble; à partir des années 1940, il ne s'occupe que de ses propriétés.

Il est l'heureux père de 15 enfants: Alphonse, marié à Lucille Ménard, :Yvonne, épouse de Camille Lemieux, Fernand, marié à Gilberte Durenne, Albert, époux de Yvonne Le Rosignol, Henri, marié à Jeannine Laférière, Laurette, épouse de Joseph Thibault, Laurent, marié à Laurence Roy, Germaine, célibataire, Gérard, décédé, Marcel, marié à Jeannine Turgeon, Rhéal, décédé bébé, Roger, marié à Monique Grandbois, Pauline, épouse de Hector Lachapelle, Paulette, sa jumelle, religieuse chez les Soeurs de la Charité, Gaston, époux de Claire Labre.

ELZEAR, fils d'Alphonse Elzéar, épousa le 10 septembre 1918, Gracia Marcotte, à Chelmsford. Ils eurent six enfants: Gérard, Julienne (Mme Paul Samson), Rodolphe, époux de Annette Lalonde, Roland, époux de Thérèse Lalonde, Mance, célibataire et Jean.



ALBERT, fils d'Alphonse Elzéar, épousa Léonida Vigneault. Ils eurent quatre enfants: Constance, célibataire, Normand, époux de Rose-Marie Meilleur, Francine, célibataire, Martial, époux de Pauline Brunet.

ARTHUR, fils d'Alphonse Elzéar, épousa Jeanne Robert. Ils eurent six enfants: Maurice, Monique, Robert, Gilbert, Carmen et Richard.



M. et Mme Emile Charette, lors de leur 50ième anniversaire de mariage en 1961.

M. et Mme Charette.  
- Photo de mariage

# LES FAMILLES COLLIN Jules, Nazaire, Jacob, Joseph, Michel

JULES COLLIN naît à Rimouski, province de Québec. Il demeure avec ses parents jusqu'à l'âge de 16 ans, travaillant sur la ferme avec eux.

Il s'engage comme aide-cuisinier dans les chantiers du Québec et de l'Ontario et, après quelques années d'expérience, il obtient un certificat de cuisinier.

À l'âge de 35 ans, il épouse Anne Labrie, le 3 mai 1874, au Bic, Québec. Elle est la fille de Martial Labrie et Victoire Lavoie. Jules continue à travailler dans les chantiers l'hiver, et l'été, il travaille sur la ferme à Ste-Blandine, Québec. En 1882, toujours cuisinier, il est au service de la maison de pension et de l'hôpital situés au coin des rues Elm et Dufferin, où il remplit aussi les fonctions de blanchisseur et d'infirmier, donnant souvent les premiers soins aux malades et aux blessés, pendant l'absence du docteur Howey.

Voyant que le Pacifique Canadien se rend jusqu'à Sudbury depuis le mois de novembre 1883, Jules prend un congé de six semaines au mois de mars ou avril, pour aller chercher sa famille à Ste-Blandine. Sa ferme est vendue; il laisse ses enfants avec sa mère. Ils le rejoindront en juillet avec leur grand-mère. Jules revient à Sudbury avec sa femme, garde-malade. On ajoute quelques chambres à l'hôpital pour abriter la famille Collin. Deux ans plus tard, Jules se construit une maison à l'angle des rues Dufferin et Pine. En 1888, il achète une maison de Louis Laforest et Joseph Sauvé, sur la rue Dufferin Lane, près de l'hôpital.

La maison de pension qui avait servi d'hôpital, en 1884, redevient maison de pension lorsque l'hôpital St-Joseph est construit, en 1898. Mlle Rosalie Grenier (Mme Marcel Pichard) en est la propriétaire pendant de nombreuses années. Elle fait construire un rallonge qu'elle nomme Rosalie Appartements. La propriété fut vendue à M. Roy, qui changea le nom à "Royal Apartments". Aujourd'hui, ce n'est plus une maison de pension, mais une maison de chambres seulement.

Jules avait à coeur que ses enfants reçoivent leur instruction dans leur langue maternelle et que leur religion ne soit pas mise en danger. Il contribua deux cent dollars pour aider à la construction d'une école séparée bilingue. Il mourut au printemps de 1904, à l'âge de soixante-cinq ans, laissant à son épouse et ses trois fils Nazaire, Joseph et Jacob, la tâche de continuer à lutter pour la survivance de leur langue maternelle.



**Jacob Collin et son épouse  
Malvina Larivière.**

**À l'occasion du retour de la guerre de Charles-Aimé (1945).**

**1ère rangée: Jules, Lucien, Mme Melvina Collin, épouse de Jacob, Charles-Aimé, Michel.**

**2ième rangée: Lucienne (Mme Georges Wilson), Emilie-Anna (Mme Cecil Bird), Lurette (Mme Larne Jennings),  
Agnès (Mme Richard Christinck), Alice (Mme Ed Stevenson), Olympe (Mme Philippe Vachon).**

NAZAIRE COLLIN, fils de Jules, arrive à Sudbury à l'âge de neuf ans, en 1884. Il fréquente la première école de Sudbury, qui est située à l'angle des rues Cedar et Durham. Sa première institutrice, Mlle Green, lui enseigne de 1884-85; elle est remplacée par Mlle Donahue en 1885, faute de ses connaissances de la langue française. De ses compagnons de classe, Nazaire se souvient de Claire Boulay, Joséphine Ouellette, Eva Ouellette, Minnie Lalonde, Jeanne Laronde et un monsieur Serré de Chapleau et sa soeur. Il se souvient aussi d'avoir été le premier enfant de chœur du père Nolin en 1884, de la chapelle en haut du presbytère où il fit sa première communion avec deux jeunes Irlandaises dont l'une se nommait Bridgit Brokanay, et du père Santerre, S.J., que les paroissiens appelaient le père Brulé parce que, disait-on, les Indiens de ses missions lui avaient brûlé la figure; il se souvient aussi d'avoir aidé à M. Peras à charroyer de l'eau de la source, située au lit de sable où se trouve aujourd'hui le parc Athlétique, sur la rue Elm ouest, ainsi que de la visite de John A. McDonald et des membres de son cabinet, qui visitaient les mines dans les environs de Sudbury.

En 1893, Nazaire épousa Adéla Lefrançois et ils se rendirent à Azilda, en voyage de noces, pour assister à un pique-nique organisé par les paroissiens. De ce mariage, dix enfants sont nés: Anna, Philippe, Willie, Blanche, Cécile, Denis, Omer, Berthe, Albert et Alexina.

JACOB COLLIN, fils de Jules, est né à Ste-Blandine, Québec, en 1878. Il arrive à Sudbury à l'âge de quatre ans. Il fréquente l'école séparée du village et à treize ans, comme c'est la coutume, il commence à gagner sa vie. Il épouse Malvina Larivière et est père de dix enfants: Jules (décédé), Anna (Mme Cecil Bird, veuve), Olympe (Mme Phillip Vachon), Lucienne (Mme Georges Wilson, veuve), Lucien (décédé), Charles Aimé (décédé), Agnès (Mme Richard Christink, veuve).

Employé à la construction du canal entre le lac Wahnapeetae et Blue Lake, lorsqu'un explosion de dynamite survient, il est blessé et reste à l'hôpital durant plusieurs mois, avant de se remettre de ses blessures. Il travaille ensuite comme barbier avec M. Camille Gravelle et Léo Croteau. S'initiant à la photographie, il est photographe à Sturgeon Falls pour quelques années.

En 1910, âgé de 31 ans, il revient à Sudbury et cède son appareil photographique à M. Galardo, pour accepter un emploi du Canadien National, qu'il remplit jusqu'à sa mort, le 23 avril 1930.

MARIE, fille de Jules, est née à Ste-Blandine en 1880. Mariée à Georges Parent, elle meurt à Sudbury, laissant trois jeunes enfants:

Adélarde et Georges Parent, électriciens bien connus à Sudbury et Anna, décédée en 1940. Ces trois enfants sont élevés par leur grand-mère, Mme Jules Collin.

JOSEPH, fils de Jules, né à Sudbury le 12 avril 1889, travaille pendant de nombreuses années pour la Cie Pacifique Canadien avec M. Adélarde Boulay. En 1883, il est âgé de 93 ans et demeure chez son fils à Alexandria.

MICHEL COLLIN, fils de Jacob, est né à Sturgeon Falls le 17 octobre 1907. Il épouse Bernadette Belcourt en première noce en juin 1931. De ce mariage sont nées deux filles: Jeannine (Mme René Baby, institutrice et artiste à Toronto) et Colette (Mme Arthur Simard).

Veuf, il épouse Marthe Vachon de Sturgeon Falls, le 29 juin 1940. De ce mariage sont nés 7 enfants: Huguette (Mme Joseph Raymond Burns, garde-malade), Jean-Marc de Sudbury, Bernard (à Lansing au Michigan, E.U.), Monique (Mme Paul Carroll, déjà institutrice, maintenant employée au Centre fiscal), Anne-Marie (Mme Vilho Joki, institutrice), Andrée (Mme Bernard Leduc, institutrice) et Pierre.

Michel fut professeur à l'école St-Louis de Gonzague pendant plusieurs années. Il accepta ensuite la position d'officier de la Cour, s'occupant des écoliers faisant l'école buissonnière, et officier, délégué à la liberté surveillée.

Il est décédé le 30 décembre 1967.

## INFORMATION SUR LA FAMILLE COLLIN

Jacob épousa Malvina Larivière. Ils eurent 10 enfants.

1	Jules (décédé)	6e	Olympe (Mme Philippe Vachon)
2	Anna (Mme Cecil Bird, veuve)	7	Lucienne (Mme George Wilson, veuve)
3	Alice (Mme Edward Stevenson, veuve)	8	Lucien (décédé)
4	Michel (décédé)	9	Charles Aimé (décédé)
5	Lorette (Mme Lorne Jennings, veuve)	10	Agnès (Mme Richard Christiak, veuve)

Nazaire et Adèle ont eu 10 enfants:

1	Anna	6	Denis
2	Philippe	7	Omer
3	Willie	8	Berthe
4	Blanche	9	Albert
5	Cécile	10	Alexina

Marie épousa Georges Parent. Ils eurent 3 enfants:

- 1 Georges
- 2 Adélar
- 3 Anna

Joseph est né le 12 avril 1889.

Il vit encore, âgé de 93 ans, chez son fils à Alexandria. Ses enfants sont:

- |   |                             |    |           |
|---|-----------------------------|----|-----------|
| 1 | Jeanne                      | 6  | Juliette  |
| 2 | Roméo                       | 7  | Simone    |
| 3 | Alfred                      | 8  | Dollard   |
| 4 | Hélène                      | 9  | Françoise |
| 5 | Simone (décédée très jeune) | 10 | Aline     |

Michel, fils de Jacob, est né à Sturgeon Falls le 17 octobre 1907 et est décédé le 30 décembre 1967.

Il épousa Bernadette Belcourt en première noce en juin 1931.

Ils eurent deux filles: 1- Jeannine (Mme René Baby), institutrice et artiste à Toronto  
2- Colette (Mme Arthur Simard)

- Veuf, il épousa Marthe Vachon de Sturgeon Falls, le 29 juin 1940. Ils eurent 7 enfants:

- 1 Huguette (Mme Joseph Raymond Burns), garde-malade
- 2 Jean-Marc (INCO)
- 3 Bernard (gérant d'une succursale de GM & Oldsmobile à Lansing au Michigan, E.-U.)
- 4 Monique (Mme Paul Carroll), déjà institutrice, maintenant au Centre fiscal
- 5 Anne-Marie (Mme Vilho Joki), institutrice
- 6 Andrée (Mme Bernard Leduc), institutrice
- 7 Pierre

Jacob épousa Malvina Larivière.

Ils eurent 13 enfants.

- |   |          |    |                                |
|---|----------|----|--------------------------------|
| 1 | Jules    | 8  | Lucien                         |
| 2 | Anna     | 9  | Charles Aimé                   |
| 3 | Alice    | 10 | Agnès                          |
| 4 | Michel   | 11 | Aurèle                         |
| 5 | Lorette  | 12 | Valentine (décédée très jeune) |
| 6 | Olympe   | 13 | Marie (décédée très jeune)     |
| 7 | Lucienne |    |                                |

(les 4 garçons sont maintenant décédés)

Nazaire et Adéla ont eu 12 enfants:

- |   |          |    |         |
|---|----------|----|---------|
| 1 | Anna     | 7  | Omer    |
| 2 | Philippe | 8  | Berthe  |
| 3 | Willie   | 9  | Albert  |
| 4 | Blanche  | 10 | Alexina |
| 5 | Cécile   | 11 | Malvina |
| 6 | Denis    | 12 | Adèle   |

Marie épousa Georges Parent.

Ils eurent 3 enfants: 1 - Georges  
2 - Adélar  
3 - Anna

Joseph, né le 12 avril 1889, vit encore à Alexandria, chez son fils Dollard. Il a 93 ans. Ses enfants sont:

1	Jeanne	6	Juliette
2	Roméo	7	Simone
3	Alfred	8	Dollard
4	Hélène	9	Françoise
5	Simone (décédée très jeune)	10	Juliette
		11	Gilberte

## JOSEPH ET GEORGES DE LONGCHAMP

En 1902, Joseph De Longchamp, venant du Lac Linden dans l'état Michigan, arrive à Verner, accompagné d'un bon nombre de Canadiens-français, pour venir coloniser des terres offertes par le gouvernement de l'Ontario. Il bâtit une maison et fait ensuite venir ses parents, originaires de St-Paul l'Hermitte, Montréal. Son père Jean-Marie s'occupe des travaux de la ferme et Joseph accepte un emploi de la Cie Pacifique Canadien, en 1902. Il travaille dans la salle à bagage et il réalise le besoin pressant d'un service de transport. Il achète un cheval et une voiture à plate-forme et commence la livraison de bagages et de malles entre la gare du Pacifique Canadien et du Canadien National. Il ajoute, un an plus tard, le transport des voyageurs, en achetant un deuxième cheval et une voiture plus propice. En 1912, il fonde la Cie "Baggage Transfer" et, en 1918, la Cie compte 12 "teams" de chevaux. Les écuries se trouvent sur la rue Samuel. À mesure que la population augmente, le service est de plus en plus en demande. En 1921, Joseph et Georges forment la Cie Delongchamp Cartage, dont Joseph est le président et Georges, le vice-président. À la mort de Joseph en 1928 Georges devient le propriétaire.

En 1930, la Cie compte 12 camions et fait le transport de marchandises lourdes pour la Cie International Nickel et par toute la province. Les 12 autobus partent du terminus au numéro 57 de la rue Cedar et assurent un service de transport aux résidents de Caprèol, Coniston, Garson, Errington et de points divers de la ville. Les deux frères ont leur garage pour le service de leurs véhicules et une plante moderne pour vulcaniser les pneus. Ils achètent un fourgon de déménagement et transportent les meubles à grande distance, se rendant jusqu'à Montréal, Ottawa, Timmins et Cobalt. Depuis 1927, ils



**Famille De Longchamp:**

1ère rangée, de gauche à droite: Arthur, Roméo, M. Georges De Longchamp, son épouse Elmire, Albert, Georgette (Mme Yvon Lafrance).  
 2ième rangée, de gauche à droite: Yvonne (Mme Raymond Guoin), Thérèse (Mme Benoit Proulx), Jeanne d'Arc (Mme René Marcotte),  
 Claude, Fernande (Mme Clifford Guindon), Jean, Anita (Mme Robert Bisailon) et Léo.

*Photo - 1945*



ont ajouté à leur commerce la vente et la livraison, en gros et en détail, de toute la bière arrivant de 18 brasseries, localisées à Montréal, Ottawa, Windsor et Winnipeg. Ils ont 120 employés à leur service. Et ainsi, de 1927 à 1960, les services se multiplient.

Après le décès de Georges, le 12 janvier 1966, la Compagnie opère sur une petite échelle jusqu'en 1972.

LA FAMILLE DE JOSEPH marié à Marie Blanchette consiste en six enfants: Frédérick (décédé en 1930), Dinora (Mme Jack Soucie), Georges, marié à Lucienne Proulx, Béatrice (Mme Alex Yolkoski de Pembroke, décédée), Michel, marié à une Écossaise pendant la guerre, décédé dans les années 1950; et Stella (Mme Val Ross).

LA FAMILLE DE GEORGES, né en 1893, époux de Elmire Demers, se compose de douze enfants: Roméo, Albert, Arthur, Georgette (Mme Yvon Lafrance), Fernande (Mme Clifford Guindon), Claude, Jeanne d'Arc (Mme René Marcotte), Thérèse (Mme Ben Proulx), Anita (Mme R. Bisailon), Jean, Léo, Yvonne (Mme Raymond Gouin).

Georges est décédé le 12 janvier 1966, à l'âge de 73 ans, et sa femme Elmire est décédée le 22 février 1978, à l'âge de 84 ans.



En 1930, la Cie Delongchamp Cartage compte 12 camions, 12 autobus et un fourgon à déménagement.

# DOCTEUR GILLES DESMARAIS

Gilles Desmarais, fils de Noël Desmarais et de Rose-Annie Cousineau, est né à Victoria Mine le premier mars 1902.

Comme beaucoup de Canadiens français, ses parents viennent s'établir à Noëlville, voyant que les terres agricoles qui côtoient la Rivière des Français promettent beaucoup plus que la mine de Victoria qui, effectivement, sombre par la suite et est partiellement engloutie.

Gilles fréquente l'école séparée du village de Noëlville et est ensuite admis au Collège du Sacré-Coeur de Sudbury pendant trois ans; il termine son cours classique à l'Université d'Ottawa en 1923. Il fait ses études de médecine à l'Université de Montréal, son internat à l'Hôpital Ste-Jeanne d'Arc et obtient sa licence du Conseil médical du Canada en octobre 1932.

Le docteur Desmarais choisit de venir s'établir à Sudbury et devient membre associé du personnel médical de l'Hôpital St-Joseph. Les Canadiens français lui apportent bientôt une clientèle nombreuse auprès de qui, il est des plus dévoués. Il quitte sa pratique en 1942 pour se spécialiser en chirurgie et en gynécologie au "New York Polyclinic Medical School and Hospital" où il est élu vice-président des anciens élèves de cet hôpital. Trois ans plus tard, muni d'un certificat de spécialiste en gynécologie, il reprend sa pratique à Sudbury.

Ce docteur était notre médecin de famille, j'ai eu l'avantage d'apprécier son caractère sympathique et bienveillant qui reflétait une chaleur humaine que son abord plutôt sérieux cachait souvent.

Pendant les années que j'ai travaillé au bureau d'admission à l'Hôpital St-Joseph, je fus souvent témoin de son dévouement. À mon point de vue, c'était un grand psychologue qui impressionnait par sa philosophie et la justesse de son jugement. Après la mort de mon époux, il prit le temps de m'inviter à prendre un café à la cafétéria pour me donner un conseil des plus paternels: "Ma fille, me dit-il, tu passes un moment critique; il ne faut pas que tu laisses le stress ou la souffrance morale t'envahir. Seuls, les gens qui n'ont pas donné à leurs défunts pendant leur vie peuvent vivre avec des remords après leur décès. Je te connais depuis l'âge de seize ans; ta vie a été intense, mais si tu ne fais pas attention, la maladie te guette. Je te conseille de vivre une vie encore plus remplie; sors un peu du monde de travail. Tu n'as pas le temps de passer des années à pleurer ton deuil; voyage un peu, surtout ne rends pas tes enfants encore plus malheureux par ton chagrin. Ils ont droit à une mère

pleine d'espérance dans l'avenir, n'oublie pas que ton état d'esprit se reflétera sur le leur''. Cet entretien m'a donné du courage et je mis ses conseils en pratique. Le docteur Desmarais a sûrement été un instrument bénéfique dans ma vie.

En 1935, le docteur Desmarais épousait Blanche Paquin de Montréal qui mourut le 13 juillet 1963. Il épousa en secondes noces Juliette Poudette, une infirmière de Montréal, au mois d'avril 1965.

Ce médecin, si dévoué, devait subir les affres de la maladie plusieurs années avant de mourir. Au cours d'une consultation avec un patient, il fit une thrombose cérébrale qui lui enleva l'usage de la parole quoiqu'il conserva toute sa lucidité. Il mourut le 21 juillet 1979, à l'âge de 77 ans.



Le Dr Gilles Desmarais

# JEAN-NOËL DESMARAIS

JEAN-NOËL DESMARAIS naît à Buckingham, le 3 mai 1897. Il est le fils de Toussaint Noël Desmarais et de Rose Anna Cousineau, originaires de la province du Québec. Toussaint, le père de Jean-Noël était un marchand. Il s'établit dans le canton de Cosby et fonda le village de Noëlville. Il envoie ses garçons au Collège du Sacré-Coeur. Les Sudburois ont pu bénéficier des services de ses fils, le docteur Gilles Desmarais, ainsi que de l'avocat francophone, en la personne de Jean-Noël.

Le 10 mai 1922, Jean-Noël épouse Lébéa Laforest, fille de Louis Laforest et d'Emma Clément. De ce mariage sont nés huit enfants: Louis, d'Ottawa; Jean-Noël, de Sudbury, médecin; Yollande (Mme F. Ducharme), d'Ottawa; Paul, de Montréal; Jeannine (Mme A. Proulx), d'Ottawa; Françoise (Mme R. Le Poittevin), Paris, France; Pierre, de Montréal et Robert, juge de Cochrane.

Au mois de septembre 1922, Jean-Noël ouvre son premier bureau de loi dans l'édifice Laforest, au coin des rues Lisgar et Elm. Au mois de février 1926, il déménage dans l'édifice Mackey nouvellement



1ère rangée: Françoise (Mme R. Le Poittevin), Yollande Desmarais Ducharme, Jeannine (Mme Antonin Proulx).

2ième rangée: M. et Mme Desmarais

Debout, en arrière: Dr Jean-Noël Desmarais, Pierre, Louis, Paul et Robert.

construit, au coin des rues Elm et Durham et, depuis lors, Jean-Noël a son bureau à la même place. En 1964, son fils, Robert, prend le gros de la clientèle de son père, mais ce dernier, âgé de 85 ans en 1982, se rend encore assidûment à son travail.

M. Desmarais a toujours donné son appui au parti conservateur. Dans les années 1950, il organisa au complet l'élection de Welland Gemmel, qui fut victorieux. Ce fut, pour Jean-Noël, l'élection la plus captivante de sa vie. M. Gemmell fut nommé ministre des Mines à Toronto et, disait-il, "nous n'avons jamais eu un meilleur représentant."

Ce couple, encore très alerte, s'intéresse beaucoup aux activités et au progrès de la ville de Sudbury.



Jean Noël Desmarais et son épouse Lébèa (Laforest) Desmarais - 1973 -

## ONÉSIME FRAPPIER

ONÉSIME Frappier fut un des premiers colons à s'établir dans la vallée, dont la montée Frappier a été nommée d'après lui. Il laissa Papineauville, Qué., bien avant 1890. De sa première femme, veuve Marie Lamoureux, est née Ualie.

UALIE épouse Joseph Morin et de ce mariage sont nés Dora, Mme Elzéar Martin; Léda, Mme Odilon Sabourin; Mme Alex Courtemanche; Auxilia, Mme Aristide Joubert; Alexina épouse J. Murray; Joseph épouse Maggie Leduc.

ONÉSIME épouse en deuxième nocés Louise Poulin. De cette union sont nés: Désiré, John, Stanislaus, Edmond.

DÉSIRÉ marié à Laustie Pelletier eut quatre filles: Gabrielle, Mme Albert Houle; Alda, Mme Emile Martin; Emma, Mme Léo Régimbal; Edna, Mme Joseph Charlebois.

JOHN, marié à Rosalie Girard eut six enfants: Louisa, Mme Eximaire Plante; John marié à Elizabeth Pépin; Claudia, Mme Hervé Leduc; Léandre, marié à Rose Jolie; Laurette, Mme Moïse Nault; Oscar, marié à Maria Hamilton.

STANISLAUS épouse Emma Pelletier. De cette union sont nés: Eugène, marié à Coranna Lamarche; Cordélia, Mme William Lecoupe; Arthur, décédé à 17 ans; Valéda, Mme François Guilmette; Laurence, Mme Ernest Sabourin; Emérisa, Mme Roger Poitras; William (Willie) marié à Gertie Langdon; Désiré, marié à Simone Brunet; Joseph, marié à Simone Brunet; Joseph, marié à Cécile Laframboise.

EDMOND dit Telmond, épouse Juliette Nault. De ce mariage sont nés: Paul-Emile, marié à Aurore Giroux; Léo, marié à Laurette Desloges; Gertrude, Mme Léo Pazuzé; René, marié à Alma Castonguay; Hervé, marié à Carolle Whallen; Aurel, marié à Gracia Fortin; Thérèse, Mme D'Arcy Bédard; Julien, époux de Lucienne Nault; Cécile, Mme Cyril Vaillancourt.

Arriva en même temps qu'Onésime Frappier, Rosalie et Céline Girard, originaires de Saint-André d'Avellan, à l'exception de Lovina qui mourut à Papineauville, laissant une famille de jeunes enfants, dont plusieurs d'entre eux sont venus rejoindre leurs tantes en terre ontarienne. Rosalie épousa John Frappier et Céline épousa Francis Pelletier. De cette union sont nés dix filles et un garçon. Fabiola, Mme Pit Laberge; Ezilda, Mme Charlie Laberge; Laustie, Mme Désire Frappier (en premières nocés) et Mme Joseph Adam (en deuxièmes nocés); Marie-Louise, Mme Florient Dubois; Emma, Mme Stanislaus Frappier; Claudide, Mme Adélarde St-Marseille; Céline, Mme Joseph Pilon; Sophie, Mme William Auger; Anne-Marie, Mme Arthur Régimbal; Florida, Mme Horace Ramson; Noël épousa Marie Louise Lepage.



# EDMOND FRAPPIER

EDMOND FRAPPIER naît à Montébello, Québec, le 19 décembre 1871. Il est le fils de Onézime Frappier et de Louise Poulin. Il épouse Juliette Nault le 27 février 1911, à Blezard Valley. Elle est la fille de Michel Nault et de Marie Louise Gérard, originaires de Saint-André-Avellin, Québec.

Pendant presque dix ans, Edmond cultive une terre dans le cinquième rang, sur la côte, à Blezard Valley. En 1925, il laisse la terre pour s'établir à Sudbury. Bon menuisier, il prend des contrats pour bâtir des maisons. Le 30 novembre 1930, il est victime d'un accident, écrasé par une poutre soutenant les solives d'une maison (le Idylwild Club), qui tombe de ses crics. Il est tué instantanément.

Edmond laisse une famille de huit enfants: Paul-Emile, Léo, Gertrude (Mme Léo Pauzé); René, Aurel (décédé en 1976, à l'âge de 54 ans); Thérèse (Mme D'Arcy Bédard); Julien (décédé en 1968, à l'âge de 40 ans); et Cécile (Mme C. Vaillancourt, décédée en 1980, âgée de 50 ans). Toute cette famille a choisi de demeurer à Sudbury. Paul-Emile a travaillé pour la Cie International jusqu'à sa retraite, ainsi que Léo, employé aux premiers soins de la Cie. René fut pompier pendant 32 ans, retraité en 1979. Hervé fut employé par la Cie Lebel et Fils pendant de nombreuses années. Il est décédé le 27 décembre 1982.

La compensation aux victimes du travail, établie par le gouvernement depuis quelques années, n'était pas suffisante pour payer une instruction avancée aux enfants d'Edmond. Sa veuve, Juliette, offrit au recteur du Collège du Sacré-Coeur de faire des lavages pour l'entretien des élèves et des prêtres, en échange de l'admission de ses fils au collège. De nombreuses femmes profitaient de ce privilège que les pères offraient. Ces lavages, de quatre à cinq grandes cordées de linge, étendus à l'extérieur pour sécher, étaient souvent salis par la fumée des engins chauffés au charbon du Pacifique Canadien et tout était à recommencer. Le repassage des hardes était exigeant.

Juliette travailla aussi comme cuisinière au Barbecue Mont-Royal à Montréal, pour pouvoir donner quelques années de couvent à ses filles Thérèse et Cécile. Elle travailla ensuite au presbytère de la paroisse St-Jean de Brébeuf, pour Mgr H. Coallier, qui la trouvait bien bonne cuisinière.

Cette femme, dont on ne peut mesurer le courage, était dévouée aux activités de sa paroisse. Elle allait frapper aux portes des anglophones et, avec son jargon anglais de francophone, elle réussissait



presque toujours à leur faire connaître le bien-fondé de son oeuvre. Active jusque dans sa vieillesse, elle conserva toute sa lucidité. À quatre-vingt-sept ans, elle était un adversaire redoutable aux jeux de cartes, ne craignant pas de gagner un dix sans atouts, au 500.

Elle mourut à 87 ans, entourée de ses enfants qui lui portaient un amour et une attention tous particuliers.



Edmond Frappier et son épouse  
Juliette Nault - 1911 -



De gauche à droite: Mme Claudette Grexton, fille de Léo Frappier et sa petite-fille, Lorraine St-Germain.  
Assises: Mme Juliette Frappier, arrière grand-mère, âgée de 87 ans, avec Crystal Suc-Anne Marie St-Germain, sur ses genoux.

## **JEAN STEPHANE ETIENNE FOURNIER**

JEAN STEPHANE ETIENNE FOURNIER, né le 27 décembre 1852, à Trois Pistoles, Québec, était le fils de Pierre Fournier et d'Angéline Rioux, née à St-Jean, Port-Joli, Québec.

Le 11 août 1879, il épousa, à Pembroke, Vitaline Ouellette de St-Simon, Rimouski, Québec. De ce mariage naquirent Pierre, Alphonse, Alexandre, Claudia, Marie, Eugénie et Antonia. Sa femme Vitaline mourut le 5 mai 1895. Trois ans plus tard, il épousa Margaret Lanthier. Ils eurent deux fils: Herman et Stephen.

En 1885, il fut nommé le premier maître de poste. Ce bureau postal occupait un coin de son commerce, le premier magasin général à Sudbury, situé au coin des rues Beech et Ignatius (aujourd'hui le site du Holiday Inn). Plus tard, son commerce, J.S. Fournier et Cie., déménagé sur la rue Elm, fut vendu pour faire place à l'hôtel "Nickel Range". Son neveu Alexandre Fournier, âgé de seize ans, arriva à Sudbury en 1889, pour travailler au magasin de son oncle, comme commis au Bureau de poste.

Stéphane Fournier fut nommé greffier de l'état civil et maître des titres pour le district de Sudbury en 1907. Il retint ce poste jusqu'à sa mort en 1929.

Pendant trente ans, de 1886 à 1916, il fut membre de la première Commission scolaire des écoles séparées et publiques. Cet homme était un fervent catholique et membre de la chorale de l'église Ste-Anne des Pins.

Pendant de nombreuses années, je fus témoin de la grande piété de son fils Herman. Ce dernier se rendait quotidiennement à la messe matinale, y recevant la sainte communion. Il assistait assidûment au salut du St-Sacrement et à toutes les fêtes religieuses. Il était un modèle de piété.



**Stephen Fournier**



Mme Alexandre Gauthier, entourée de ses enfants à l'occasion de la fête des mères.

# LÉODA GAUTHIER

LÉODA GAUTHIER naît à Copper Cliff, le 29 décembre 1904. Il est le fils d'Alexandre Gauthier, originaire de Plaisance, Québec est arrivé à Sudbury en 1898. Sa mère, Euphrasie Bazinet, est née à Hull, Québec et est arrivée à Sudbury en 1891. Léoda est l'aîné d'une famille de treize enfants. On le baptise Jérémie, conformément à une tradition de famille, et Léoda, d'après le père Léoda Lebel, oncle de Pierre Lebel et missionnaire jésuite.

Il fréquente l'école séparée primaire et le Collège du Sacré-Coeur. À quatorze ans, il s'engage dans le monde du travail, employant ses heures de loisirs à étudier. Il fréquente une école commerciale du soir et travaille pendant quelques années aux mines Murray et Creighton. En 1927, il est commis au service des achats de la municipalité de Sudbury.

Léoda prend une part active dans la promotion des sports, il est membre de l'exécutif du Club St-Louis. Lorsque le club de base-ball dont il est le pilote, en 1935, remporte le premier et seul championnat du Nord Ontario, il est tout heureux et c'est avec orgueil qu'il garde la dernière balle lancée.

Un franc libéral, M. Gauthier est actif durant la campagne électorale de 1934, qui remet les libéraux en office. Laissant son emploi à la Commission des liqueurs, à tour de rôle il s'engage directeur de la campagne électorale de James L. Cooper en 1937, où ce dernier est victorieux, et ensuite, dans la campagne électorale de 1943, où M. Cooper est perdant, ce qui fait que M. Gauthier perd son emploi à Queen's Park. En 1945, il accepte la nomination libérale au fédéral pour le vieux district Nipissing et est élu avec la réputation d'être un orateur plein de force, mais sans ennemi. Il demande et obtient deux sièges additionnels au Parlement; une partie du siège de Nipissing est nommé Sudbury et, cinq ans plus tard, on crée le siège Nickel Belt dont il est élu le représentant. C'est en souriant qu'il dit: "J'ai établi un record en étant le premier candidat à être élu trois fois par les mêmes personnes et jamais dans la même circonscription électorale."

M. Gauthier fut un politicien dans une ère politique où le favoritisme était pris pour acquis et se démontrait de façon souvent grossière. Néanmoins, il faut dire qu'il était un homme sincère, son service, sans contredit et surtout individuel, à son électorat, lui valut une loyauté sans équivoque, lors du scrutin. Une part de crédit doit être attribuée à ce politicien, pour la décision du gouvernement fédéral d'aider à l'établissement d'un aéroport à Sudbury.

Léoda possédait une belle personnalité et un bon sens de la politique. Souvent, on le nomma maître de cérémonie et il présida souvent à plusieurs organisations. Il arbitrait même des joutes de balle communes. Au temps des Fêtes, il personnifiait souvent le Père Noël. Il faisait partie de la chorale Ste-Anne, ayant une voix de basse.

Malgré toutes ses occupations, M. Gauthier jouissait beaucoup de son foyer et de sa famille. Ses frères et soeurs sont: Lauretta (Mme W. Forest); Octave de Sudbury; Fernando d'Ottawa; Jeannette, célibataire; Alexandre, Roméo, Henri, Evéline (Mme Auray Bertrand); et Juliette (Mme Léo McGillis).

Il épousa Anna Clairoux, fille unique de J. Clairoux, et de ce mariage sont nés cinq enfants: Cécile (Mme Dr. R.R. Lavigne de Cornwall); Marguerite (Mme Parker); Lilianne (Mme Rhéal Beauchamp); Gérald et Madeleine (Mme J.L. Simard).

Il mourut le 16 janvier 1964, à l'âge de 59 ans, quelques années après avoir pris sa retraite à cause de maladie.

## OSIAS J. GODIN

OSIAS J. GODIN est né à Verner le 6 mai 1911. Il est le fils de Hildaige Godin et de Arsélie Hêtu. Il épouse Germaine Côté le 5 août 1946. De ce mariage sont nés deux enfants: Gilles, docteur en optométrie à Sudbury, et Monique (Mme Garry Todd du Sault Ste-Marie).

Il fait ses études primaires à Rudyard, Michigan, et ensuite au Collège du Sacré-Coeur. Il obtient un bachelier ès arts de l'Université Laval et est gradué de Osgoode Hall.

Osias est officier dans l'armée canadienne pendant la guerre 1939-45. En 1945, il ouvre un bureau de loi à Sudbury. Il est l'avocat de plusieurs caisses populaires de la région, un des fondateurs de la Coopérative funéraire et membre du club Richelieu. C'est un homme très actif. Il est échevin du quartier Fournier (7) durant six ans (1946-1952). Il est président de l'ordre des gardes-malades Victorian (1953-54) et de l'Association du barreau de Sudbury en 1955.

Élu membre de la Chambre parlementaire, il représente le district Nickel Belt de 1958 à 1965. En 1961, il est délégué du Canada à la conférence de l'Union interparlementaire à Washington et à Norfolk E.U., ensuite à la conférence parlementaire Commonwealth en Malésie, en 1963. Il est membre de la Commission internationale des juristes. De 1966 à 1977, il est juge de la cour de la citoyenneté canadienne. Au cours de ces années, Osias a l'occasion d'apprendre de nombreuses leçons humanitaires de ces immigrants par leur comportement et leurs efforts. "Ces gens, dit-il, apportent à notre communauté une personnalité diversifiée."

En 1970, M. Godin a l'honneur d'être reçu membre à vie de l'ordre du mérite de la culture française du Canada, pour une présence fidèle et personnelle à l'épanouissement de la culture française au pays.

Osias prend sa retraite à la fin de l'année 1977; il choisit d'aller demeurer dans son village natal de Verner où il fait bon respirer l'air pur de la campagne. Il est encore membre du Centre des jeunes de Sudbury, du club Alouette, de la Société historique et de l'Association canadienne-française de l'Ontario.



Osias Godin, juge de la cour de la citoyenneté canadienne 1966-1977

# LES FAMILLES ALEXIS, ALFRED, CAMILLE ET MAURICE GRAVELLE

ALEXIS Gravelle, né à Montréal en 1830, épousa Zoé Gauthier le 10 janvier 1852, à l'Île Perrot. Il était le fils d'Antoine Gravel (Gravelle) et de Marie Sophie Durand, mariés à Louiseville, le 2 avril 1824. Zoé, épouse d'Alexis, était la fille de Joseph Amable Gauthier et de Suzanne Lalonde. Le village de Papineauville, situé à une quarantaine de milles à l'est de Hull, semble être le lieu d'origine de la famille d'Alexis et de Zoé, car tous les enfants de ces deux ancêtres semblent avoir un intérêt tout particulier pour ce village québécois.

Après avoir perdu son mari à Papineauville, Zoé demeura dans ce village et lorsque ses garçons: Maxime, Ferdinand, Antoine et Louis eurent grandi, ils suivirent Alfred l'aîné, qui travaillait pour la Cie Pacifique Canadien. En 1885-86, ils travaillèrent dans les chantiers et ensuite dans les mines dans les environs de Sudbury. Seul le benjamin Camille resta auprès de sa mère. Zéphérina, Georgiana, Marie-Louise et Emma restèrent au Québec; Clara suivit ses frères à Sudbury.

ALFRED, l'aîné des garçons d'Alexis, suivait la Cie Pacifique Canadien par laquelle il était employé comme boulanger. Le 25 août 1884, il faisait baptiser un fils nommé Joseph, Alfred, Alphonse à la paroisse Ste-Anne des Pins. Puisque les cuites de pain se suivaient rapidement et qu'Alfred devait rester proche de son fourneau, sa famille demeurait probablement dans un espace réservé dans les bâtisses de la Cie. Quelques années plus tard, fournissant toujours la Compagnie de pain, il ouvrit une boulangerie sur la rue Elm est, près de la rue Durham, pour servir les familles du village.

CAMILLE Gravelle, le benjamin de la famille, arriva à Sudbury en 1887, accompagné de sa mère qui rejoignit ses fils. Très jeune, il fréquenta l'école séparée située sur la rue Cedar et sous la direction du père Caron. Les deux institutrices étaient Mlles Céline Charbonneau et Alice Cooper.

En 1890, les frères Gravelle bâtirent une maison là où furent bâtis en 1908 les entrepôts et la gare du Canadien National, sur la rue Louis, au bout de la rue Borgia (aujourd'hui l'intersection des rues Notre Dame et Louis). Camille était un enfant de chœur assidu, servant la messe matinale et du dimanche dans la chapelle située dans le presbytère jusqu'à ce que l'église fut bâtie.

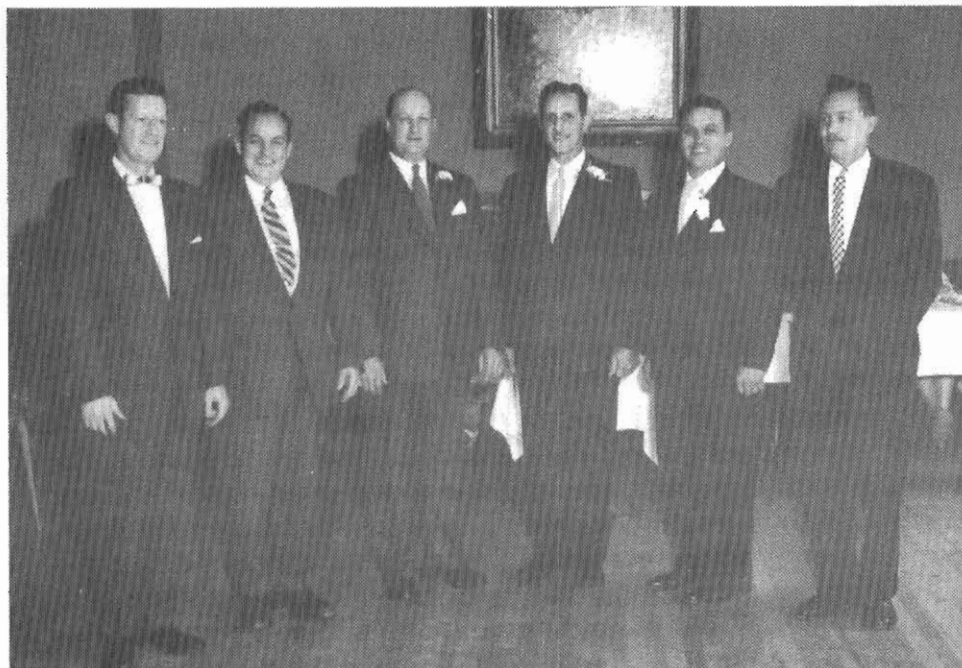
Le 1er juillet 1902, il épousa Annie Gallagher, originaire de Papineauville et fille d'André Gallagher et de Mathilda Brisebois. Ils eurent neuf enfants: Yvonne, Evangéline, Clarence, Wilfrid, Maurice-Jacques, Jeanne-Lorette, Benoit, Théodore-André et Fernand-Rodrigue, tous baptisés à l'église Ste-Anne.



La famille Camille Gravelle - *Courtoisie du studio Galardo.*



1ère rangée, de gauche à droite: Maurice, Théodore, Mme Gravelle, Laurette (Mme Gerald Bénard), Camille Gravelle et Benoit.  
2ième rangée: Evangéline (Mme Edgar Bédard); Yvonne (Mme Carl MacKenzie et Wilfred).  
Placé en avant: le jeune Roddy



Les fils de Camille Gravelle: Benoit, Maurice, J. Camille, Théodore, Rodrigue et Wilfrid.

Camille travailla chez différents marchands, tels: chez Zotique Mageau, à la pharmacie Mulligan et à Chelmsford pour M. Groulx. En 1895, il apprit le métier de barbier chez M. Léo Croteau. En 1908, lorsque le Canadien National acheta le terrain des Gravelle, Camille acheta la maison de M. O'Connor située au 104 de la rue Louis, à la satisfaction de se voir encore plus proche de l'église. Il fut nommé huissier de la cour cette même année et eut souvent l'occasion de servir d'interprète pour les francophones de la région qui ne parlaient pas l'anglais. Tout en gardant sa position de huissier jusqu'à sa retraite, il fut chef de pompiers pendant six ans, inspecteur de l'Aide à l'enfance, organisateur de sports et maître de la chorale à la paroisse Ste-Anne des Pins. Il mourut à l'âge de 77 ans.

**MAURICE GRAVELLE**, fils de Camille et de Annie Gallagher épousa Simone Vigneault, fille de Rose-Anna Lajeunesse et de Henri Vigneault le 6 juillet 1939. Ils eurent une fille nommée Camille, tout comme son grand-père. Il fut professeur de la 8<sup>ième</sup> année à l'école St-Louis de Gonzague pendant de nombreuses années et ensuite professeur à l'école publique secondaire. Son épouse Simone enseigna à l'école St-Louis de Gonzague pendant 28 1/2 ans et à l'école Nolin pendant 11 ans. Ce couple aimait la musique passionnément. Maurice fut maître de la chorale Ste-Anne des Pins pendant 30 ans

et Simone était aussi organiste à l'occasion. C'était un couple dévoué à la jeunesse étudiante et aux activités religieuses de la paroisse.

Lors du décès de Maurice Gravelle, le 7 avril 1971, c'est avec émotion que le curé de la paroisse Ste-Anne des Pins mentionnait au cours de son éloge funèbre, en face de la foule qui remplissait l'église à capacité: "Nous perdons, en ce jour de deuil, un des piliers les plus fidèles de notre paroisse".

FERNAND RODRIGUE, que nous appelons Roddy, le benjamin de la famille Camille Gravelle, épousa Germaine Tessier. Ils eurent quatre enfants: Michel Monique, Pierre et Nicole. Roddy commença par aider son père dans son travail et, à la retraite de ce dernier, il fut nommé huissier à sa place. Il compte 32 ans de service à cet emploi occupé depuis 1950.

# EUGÈNE GRENON

EUGÈNE GRENON était originaire de Montréal, il était le fils de Michel Grenon.

Il arrive à Sudbury en 1906 avec sa soeur Luce pour aider son oncle dans son commerce d'épicerie.

Il épouse en 1907 Diana Valin, originaire de Montréal, fille d'Abel Valin et de Virginie Grenon. De ce mariage sont nés huit enfants: Joseph (décédé à l'âge de 12 ans); Fleurange (Mme O. Lemieux); Yvan (décédé à 26 ans); Gaston (Père O.M.I.); Carmen (Mme E. Legacé); Roland (marié à Olive Fisher); Gisèle (Mme Bruno St-Pierre); Marguerite (Mme J.P. Lebel).

En 1920, Eugène ouvre une épicerie à son compte au numéro 98 est de la rue Elm et, quelques années plus tard, au numéro 100.

Il avait placé, sur un petit mur à l'extérieur de son magasin, une boîte vendeuse automatique dans laquelle nous déposions un sou pour recevoir une palette de gomme O. PEE. CHEE. L'enveloppe servait de coupon et, avec un montant suffisant, on nous offrait de jolis cadeaux en échange. M. Grenon, sans doute, voulait plaire aux enfants; c'était un bon moyen de les encourager à dépenser leurs sous sans qu'il soit toujours dérangé, ayant à se rendre au comptoir des bonbons à la "cent". Pour ma part, j'aimais trop les petits sacs de pop-corn recouverts de sucre coloré rose, les petits cochons de guimauve recouverts de chocolat et les lunes de miel; je ne crois pas m'être arrêtée à la vendeuse automatique une seule fois.

Au-dessus de la porte se trouvait une cloche pour avertir l'entrée du client. J'aimais à la faire sonner, mais il ne fallait pas entrer dans le magasin sans raison, donc je dépensais un sou à la fois, ayant soin de sortir après chaque achat. M. Grenon ne semblait pas s'impatienter, du moins je ne me souviens pas de l'avoir vu de mauvaise humeur.

Un jour, le jeune Abbé Gagnon entra dans le magasin demandant du "Niger Brown". M. Grenon n'y comprenait rien, mais après questions et explications, il comprit que l'enfant désirait acheter du "Eagle Brand", lait pour bébé.

M. Grenon est décédé en 1957 à l'âge de 88 ans. Mme Grenon est décédée le 27 octobre 1951, à l'âge de 67 ans.



**Famille Engène Grenon:**

**En avant: Marguerite (Margot), Mme Jean-Paul Lebel.**

**1ère rangée, de gauche à droite: Joseph (décédé à l'âge de 12 ans), Fleurange (Mme Oswald Lemieux), Gaston (Père O.M.I.), Yvan (décédé à l'âge de 26 ans), Gisèle (Mme Bruno St-Pierre).**

**2ième rangée: Carmen (Mme E. Legacé), Roland (marié à Olive Fisher), M. Engène Grenon et son épouse Diana.**

# JOSEPH RAOUL HURTUBISE

Joseph Raoul Hurtubise naquit le 1er juillet 1882, à Sainte-Anne de Prescott en Ontario. Il était le fils de Joseph Hurtubise, né le 1er mars 1839, et de Casildi Lamar (dit Ripidieu), mariés le 11 mai 1874. Il était descendant de Martin Hurtubise, qui épousa Etiennette Alton à Montréal, le 7 janvier 1660. Ses ancêtres venaient de Saint-Rémy de Sillé, Maine (France).

Raoul était le sixième d'une famille de treize enfants. Henri devint prêtre, Elzéar, médecin, et sa soeur Léonie entra chez les Soeurs Grises de la Croix. Les autres restèrent dans la vie séculière.

Le 4 février 1910, le docteur J. Raoul Hurtubise ouvrit un bureau de consultation au premier étage de l'édifice Frawley, sur la rue Elm. Il partageait avec les docteurs W.H. Mulligan et Enderson les cas de salles publiques de l'Hôpital Saint-Joseph.

La nuit, il devait répondre aux appels des malades résidant aux alentours, dont 90% étaient des colons canadiens-français. Hanmer, Blezard, Rayside, Chelmsford, Morgan, Lac Vermillion, Azilda, Larch Wood, Broder, Coniston, Garson n'avaient pas de médecin. Il faisait alors le trajet en voiture attelée et plus tard en auto. Il se rendait parfois jusqu'à Cartier et à Markstay par train. Dans les premières années, il fit même la visite des chantiers. C'était un excellent médecin de campagne, l'émule du Dr W. Howey par ses mérites.

En 1910, Sudbury n'était à vrai dire qu'un gros village assez isolé. Tous les gens se connaissaient. Chaque matin, chacun se rendait à pied à son travail, à l'exception des mineurs. En 1911, la rue Elm fut pavée et en 1912, la rue Durham; le trottoirs de bois firent place à des trottoirs de ciment et ainsi la ville de Sudbury commençait à se bâtir.

Le docteur Raoul Hurtubise laissa sa carrière de médecin pour devenir politicien. En 1928, il se présenta à la candidature pour la législature provinciale; il fut défait par Charles McCrea. En 1930 il fut élu, succédant à E.A. Lapière. Il fut réélu le 30 septembre 1935. Il démissionna, laissant le champ libre à M. Léoda Gauthier, qui fut élu le 14 juin 1945. Le même jour, il était nommé sénateur pour remplacer Louis Côté, dont le fauteuil était vacant depuis 1943. Cet homme célèbre fut président de la Commission scolaire pendant dix-huit ans. Par sa ténacité, sa noblesse et son intégrité, il fut le défenseur des petites gens. Il s'engagea avec dignité dans les luttes scolaires (Règlement XVII) et donna une vive impulsion à l'essor de l'enseignement français, ayant vraiment préparé le développement de la vie française dans la région de Sudbury.

Ce médecin, très doué avait tout quitté pour la politique; sa timidité naturelle et son intégrité l'ont empêcher de se manifester; il lui

manquait ce flair du politicien, ce magnétisme qui impose ses convictions à son entourage, ce goût des luttes verbales et souvent malicieuses. Il était honnête et ne doutait pas de l'honnêteté de certaines gens. Si sa politique en a enrichi plusieurs, le Dr. Hurtubise ne réussit qu'à perdre son avoir, mais il se fit beaucoup d'amis. À son contact, on apprenait à voir tout en rose; sa bonté était si paternelle qu'elle attirait notre confiance de petits enfants.

Dr. Raoul Hurtubise a exercé une influence de vrai citoyen, à Sudbury où il a choisi vivre de 1910 jusqu'à sa mort le 31 janvier 1955, à l'âge de 71 ans et 7 mois. Il fut regretté de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

**EXTRAITS DE MES MÉMOIRES D'ENFANCE:** Le Dr Raoul Hurtubise aimait certainement les enfants, car il a laissé dans mon cerveau de fillette de sept ans des souvenirs agréables.

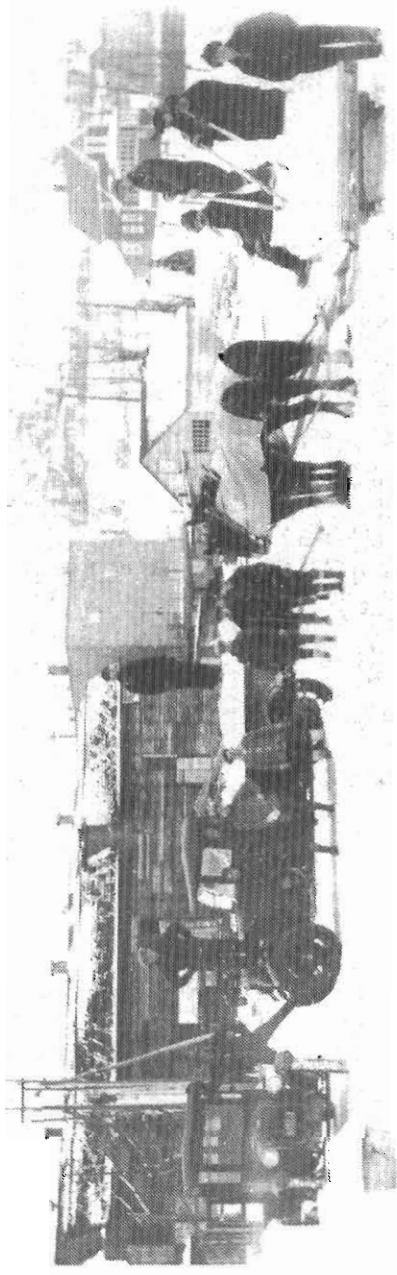
À l'occasion du mariage en seconde noces de ma mère, dont il était un invité, il me pressa sur son cœur et me permit de passer le doigt sur sa barbiche; bonheur exquis qui me rappelait mes premières années d'orpheline auprès de mon oncle qui, tout en me berçant pour m'endormir, me laissait caresser sa barbe. Il glissa dans ma main deux pièces de cinquante sous en disant: "Il n'y a pas que ta mère qui doit recevoir des cadeaux aujourd'hui; une gentille petite fille comme toi a bien le droit d'en recevoir aussi".

À un pique-nique, il acheta un panier de sucre à la crème qui se vendait à l'enchère (\$5.00) et il me le donna en cadeau. Je le rencontrai sur le trottoir et je l'accrochais en glissant ma main dans sa poche de manteau, lui faisant aussi ralentir le pas. Je lui donnais un petit bout de nouvelle enfantine et, ayant obtenu un sourire souvent accompagné d'une petite tape sur la joue, je le laissais filer son chemin.



Le docteur J.-Raoul Hurtubise





ICE HARVEST 1930 L.J. Lockwell, Sudbury

# LOUIS J. JODOUIN

M. Louis J. Jodouin était originaire de Montebello. Il épousa Louise Fortin de Pembroke. Ils eurent neuf enfants: Alice, Aline, Adèle, Lucille, Louise, Estelle, Eugène, Arthur et Emile.

M. Louis Jodouin fonda la Compagnie Louis J. Jodouin, glace naturelle, en 1888. Avant le tournant du siècle, cet homme perçut la possibilité que le lac Ramsey serait un endroit idéal pour la coupe de la glace. Il coupa 50 blocs pour distribuer dans le village naissant de Sudbury. Ce fut un commencement qui lui apporta un succès inattendu. Il bâtit sa première glacière de billots sur la rue Cedar; ensuite un entrepôt fut érigé au coin des rues Young et Elm (aujourd'hui Canadian Tire) et cet entrepôt fut remplacé par une longue bâtisse placée à l'entrée du parc Bell.

Son fils Arthur devint son associé en affaires. Il épousa, à Blezard Valley en 1924, Juliette Richer, fille de Hermas Richer et d'Alphonsine Lauzon. Ils eurent deux fils: Gérald, pharmacien, et Daniel, employé par le gouvernement dans le Département des Mines.

Dans les premières années, la glace était coupée avec des scies, genre godendord, et poussée dans un chenal par des hommes se servant de picois (pic de bûcherons). Les contrats pour fournir le Pacifique Canadien et le Canadien National de Hornepayne dans le nord et Statford ou Erié dans le sud suffisaient à la compagnie, mais la décision de plusieurs compagnies d'arrêter de couper la glace pour leur propre usage a beaucoup aidé au succès rapide de la compagnie qui ne refusait aucun contrat, si minime fut-il. La qualité excellente de la glace et le bon service ont toujours été maintenus.

La coupe de glace était une rude besogne pour les travailleurs qui devaient endurer les rigueurs du froid et le vent glacial qui balaie le lac Ramsey à ce temps de l'année. Il fallait aussi un bon homme d'affaires pour conduire un projet tel que la mise en entrepôt et la livraison de 16,000 tonnes de glace. La température capricieuse parfois en hiver devient encore plus changeante au printemps. Les ouvriers doivent travailler dans une couche d'eau et de neige à demi fondue, d'un pied de profondeur. À l'aide de chevaux et d'un camion, la Compagnie produisait 4,000 blocs en 1922. En 1932, 8,000 blocs étaient coupés et, en 1943, la Compagnie atteignait une coupe de 16,000 blocs, grâce aux inventions d'Arthur Jodouin, qui "patenta" une machine pour couper la glace et une bande transporteuse pour faciliter le travail et augmenter la production. En 1951, la Compagnie coupait 2,000 blocs par jour et avait cinq distributeurs pour faire la livraison de glace à Sudbury. La coupe n'a jamais été

à plus de dix-huit pouces de profondeur. C'est en 1951 que la scie cala dans 52 pieds d'eau. Une équipe d'hommes prit six heures à la sortir de l'eau et, une heure plus tard, la machine était en opération.

M. Arthur Jodouin, gérant de l'entreprise depuis la retraite de son père, avouait: "Mes hommes eurent plusieurs bains forcés dans les eaux glacées du lac Ramsey, mais ils étaient de retour au travail le lendemain. C'était froid couper de la glace, mais on ne peut pas faire les foins en hiver et couper la glace en été. Nous travaillons et cela nous réchauffe, nous nous habillons en conséquence. Malgré tout, ce vétéran coupeur de glace travaillait toujours les mains nues, même durant les plus gros froids de la saison hivernale.



Machine pour couper la glace, fabriquée par Arthur Jodouin - 1943.

## DR. FAUSTINA KELLY COOK

Faustina Adelaïde Kelly est née à Sudbury, le 1er septembre 1895. Elle était la fille de Marie-Laure Ricard, née à l'Île du Calumet, Québec, et de William Kelly, de descendance irlandaise, né à Brockville Ontario. Sa mère, Marie-Laure, arriva à Sudbury avec ses parents, François Ricard marié à Adelaïde Mousseau en 1885, et fut une des institutrices pionnières du village; son père, William, vint à Sudbury en 1890, comme employé pour le Pacifique Canadien, fonction qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1925.

Dr Faustina Kelly Cook parlait un bon français, mais avec un léger accent. Sa famille s'établit à Verner afin que les enfants puissent fréquenter l'école séparée, francophone; ces derniers furent appelés les "French Kellys". Faustina reçut son éducation primaire dans les écoles séparées de Verner et de North Bay. Elle obtint son certificat d'immatriculation de la Haute Ecole de Sudbury, gagnant d'une bourse donnée par W.J. Bell pour continuer ses études. En 1916, elle obtint un baccalauréat ès arts de l'Université Queen et reçut un doctorat en médecine en 1920 de l'Université de Toronto. Après avoir complété son internat à l'hôpital de Hamilton, elle s'établit à Sudbury, en 1922.

Souvent, elle dut se déplacer en voiture attelée pour visiter des malades demeurant le long de la voie ferrée. Cette femme médecin n'hésitait pas à passer des nuits, sans confort ni commodité, à des travaux ardues auprès d'un malade.

Elle travailla corps et âme pendant l'épidémie de diphtérie de l'année 1924. Le sérum antidiphtérique de Rioux était connu, mais en général, les vaccins n'étaient pas recommandés par les médecins, excepté le gros vaccin donné sur le bras contre la variole. Il y avait un ou plusieurs enfants souffrant de la diphtérie dans presque toutes les familles. Les plus forts s'en sortaient sans reliquat, mais les faibles en mouraient presque toujours. Ces quelques mois d'épidémie demandèrent beaucoup de zèle, de dévouement, de fatigue et de compréhension de la part des médecins. Dr Kelly était une vraie chrétienne, possédant une grande foi, elle savait consoler les parents affligés par la perte de leur enfant ravi par la diphtérie ou le coup.

En juillet 1935, elle épousa le Dr William Cook à la chapelle de l'hôpital St-Joseph. Ce valeureux médecin ralentit sa pratique de la médecine et se lança à aider de nombreuses organisations, toujours anxieuse de servir son prochain. Elle faisait partie du troisième ordre des franciscains et St-François d'Assise était son modèle de vie.

Etant un enfant malade, je ne fus pas exemptée de la diphtérie, ni de presque toutes les maladies infantiles contagieuses. Dieu sait combien de fois le Dr Kelly fut appelée à mon chevet.



**Dr Faustina Kelly Cook**

Extrait de "MES MÉMOIRES D'ENFANCE": Depuis une semaine, Dr Kelly me visite deux fois par jour; j'ai contracté la diphtérie. Malgré les soins intensifs que je reçois, la maladie s'aggrave et le médecin me donne une injection de sérum antidiphtérique de Roux, disant à ma mère: "Il n'y a plus rien à faire; si cela n'aide pas, seul un miracle peut la sauver."

À sa visite dans la veillée, Faustina doit avouer à ma mère qu'elle ne me donne pas la nuit à vivre. Prise de désespoir, maman ne s'en tient plus aux ordonnances médicales. Elle a vu les colons de Blezard Valley soigner les maux de gorge avec du kerosene. Je suis agitée, j'étouffe presque. Se penchant sur mon lit, ma mère m'offre des dollars, me donne des baisers et me fait des caresses, répétant souvent: "Prends encore une petite cuillerée d'huile à lampe avec du sucre brun." Elle demeure toujours agenouillée, tantôt priant la Ste Vierge, tantôt me donnant encore du kérosène. Sans trop le réaliser, elle m'en fait boire une moitié de tasse. Elle s'affole; alarmée, croyant m'avoir empoisonnée, elle prépare un vomitif avec de la moutarde en poudre et de l'eau qu'elle se hâte de me faire avaler.

Pendant plusieurs minutes, je fais des efforts pour me débarrasser du vomitif, de l'huile à lampe et surtout des gros morceaux de membrane, durs comme du blanc d'oeuf cuit, que l'huile a fait se décoller. Exténuée, je retombe sur mes oreillers, mais ma respiration est devenue régulière. En constatant la grande quantité que je viens de vomir, ma mère est remplie d'espoir.

Il est à peine huit heures du matin quand arrive le docteur Kelly. Constatant l'amélioration de mon état et voyant ma mère toute radieuse, elle lui dit: "Qu'as-tu tenté pour soigner ton enfant?" Écoutant le récit de ma mère, la jeune femme médecin ajoute: "Je m'attendais à ce que tu fasses quelque chose d'impulsif. Tu as sauvé ta fillette...mais je n'oserais pas prescrire un tel remède à mes patients, car je pourrais être emprisonnée."



# JEAN BAPTISTE LABERGE

JEAN BAPTISTE LABERGE épousa Rose Laforest, décédée en l'année 1900. Ils eurent un fils Alfred. Il arriva à Sudbury pour prendre un emploi avec la Cie Mond Nickel où il était surintendant de construction. Il fonda la Cie Laberge Lumber. Il fut l'entrepreneur choisi pour bâtir les trois premières parties de l'Hôpital St-Joseph, la première partie du Collège du Sacré-Coeur, le magasin Silverman's, l'Hôtel Nickel Range, l'édifice de la Cour de Sudbury et l'édifice Huron Chambers, maintenant occupé par Kresges sur la rue Elm. Il se retira des affaires actives en 1918. Son fils Alfred lui succéda comme gérant et secrétaire. Il donna la direction de ses affaires à son fils Alfred.

ALFRED est né à Sudbury le 16 février 1893. Marié à Maria Amnabra à Sudbury en 1913, il eut deux fils; Henri et Robert, et deux filles; Claire (Mme Claude Barnweel) et Monique (Mme Mark Reece de Toronto).

ALFRED reçut son éducation au Collège Rigaud et, en 1909, il recevait un degré de bachelier des arts. Durant ces années, son père établissait son commerce et, quand Alfred eut fini ses études, il lui fit place dans la compagnie, qui devenait J.B. Laberge et fils. En 1920-21, Alfred fut élu maire de Sudbury. C'est pendant son terme que le Département de feu laissa les pompes tirées par des chevaux, pour faire l'acquisition d'un camion à incendie qui fit l'orgueil des citoyens. Il fut sur la Commission des directeurs de la haute école et de l'école technique pendant plusieurs années; il organisa le club Rotary et en devint le président en 1926.

Alfred prend sa retraite en 1956 et, ayant vendu la plus grande part de ses intérêts, il va demeurer à Montréal. Son fils Henri, dentiste, demeure encore à Sudbury.



J.A. Laberge





# EVA OUELLET LABROSSE

Eva Labrosse, née Eva Ouellet, est née à Sudbury le 25 octobre 1885. Son père, télégraphiste pour le Pacifique Canadien, venait de Lévis, près de la ville de Québec. Sa mère était originaire de Cacouna, près de Rivière du Loup.

Eva demeura sur la rue Lisgar avec ses parents, à l'endroit où est le Bureau de poste aujourd'hui et ensuite sur la rue Borgia, où était l'hôtel Queen, il y a quelques années. En 1902, ses parents achetèrent deux lots des pères jésuites pour la somme de \$400.00 et une maison fut bâtie au coût de \$5000.00, laissant un lot vacant; la famille déménagea donc au numéro 97 de la rue Notre Dame.

À la mort de sa femme en 1912, M. Ouellet partit pour la Nouvelle Ecosse, laissant la propriété à sa fille. Cette dernière, mariée à M. Ernest Labrosse, un peintre décorateur, restait veuve en 1924, avec trois enfants: Raymond, Marie et Alfred. Demeurant toujours dans la maison paternelle, elle donna des leçons de piano et garda des "chambreurs" jusqu'à ce qu'elle soit expropriée pour cause d'utilité publique (le renouvellement du Centre ville), en 1969.

Forcée de laisser sa maison, c'est avec regret qu'elle disait à un journaliste qui l'interrogeait en vue de publier ses propos: "Les jésuites avaient donné le nom de Borgia à la rue du marché unissant la rue Louis, où se trouvait la gare du Canadien National et la rue Lisgar. (Cette rue est complètement disparue aujourd'hui, faisant place à la rue Notre Dame). Le nom Borgia représente le nom de St-François de Borgia, le troisième supérieur de l'ordre des jésuites, qui vivait au 15ième siècle.

"J'ai fréquenté l'école séparée où est l'orphelinat d'Youville aujourd'hui. Après la huitième année, il n'y avait pas d'école pour les francophones; j'ai donc commencé à enseigner le piano. Mon père reçut son éducation en français dans la province de Québec et ne tolérait pas que nous parlions autre chose que le français à la maison. J'ai appris l'anglais très jeune en jouant avec des enfants anglophones vivant voisins.

"Je me rendais au magasin Hudson sur la rue Larch, pour acheter du pain se vendant cinq sous chacun; une livre de beurre coûtait vingt-cinq sous et le sucre, cinq sous la livre.

"Au tournant du 19ième siècle, Sudbury était nommé "Sudbury Junction". Ce sont les jésuites qui vendirent du terrain aux francophones qui s'établirent sur les rues Mountain, Peter, Leslie, Myles, Murray et Draper et le côté est de la rue Notre-Dame; on nomma ce quartier Primeauville. La ville fut ensuite divisée en trois quar-

tiers: Fournier, Ryan et McCormick.

\*Pendant plusieurs années, il n'y eut qu'une salle sur la rue Cedar, jusqu'à ce que le Dr. W.H. Mulligan bâtit sa maison et qu'Alex Fournier se bâtit une maison du même genre. Il y avait trois maisons sur la rue Régent. La rue Elm Ouest se rendait jusqu'à la rue Lorne et n'était pas bâtie, à l'exception de quelques maisons pour les officiers de la voie ferrée, l'hôpital de tronc d'arbre, la prison et la maison du géôlier Irvings. Ce qui est aujourd'hui le parc Athlétique était une carrière de sable et on y trouvait une source d'eau claire et rafraîchissante. M. Perras, avec une charrette ou un traîneau, vendait cette eau de porte en porte pour la modique somme de vingt-cinq sous le baril. Le village était tout bâti de maisons dispersées ici et là dans des éclaircies encore encombrées des débris des constructions. On se chauffait avec des poêles à bois et on s'éclairait de lanternes à l'huile à lampe, même à la chandelle. Les rues étaient sans lumière jusqu'à ce que des marchands prospères fassent placer des lampadaires à kérosène devant leur magasin. \*

Madame Labrosse fut organiste à l'église Ste-Anne des Pins pendant plusieurs années. L'entrée de l'église était sur la rue Ignatius, puisque le devant servait d'école et le milieu, de salle paroissiale. À l'occasion de la fête de Pâques en 1894, on avait placé des décorations de tissu, qui prirent en feu et l'église fut détruite. Pendant la reconstruction de l'église, nous entendions la messe dans la salle de la rue Cedar où fut ensuite le commerce de National Grocers.

Mme Eva Labrosse aurait certainement regardé avec nostalgie le côté est de la rue Notre-Dame où tant de gens ont dû quitter leur logis, pour faire place à quoi? Après plus de dix ans, les murs de roches servant jadis de fondation et les marches de béton conduisant à la porte d'entrée de leur demeure sont toujours là, attendant un élan nouveau de ces politiciens dont le projet n'a pas encore été achevé.

# FRANÇOIS LAFRAMBOISE

François Laframboise était le fils de Prospère Laframboise et de Philomène Desjardins, originaires de Ripon, Québec. Il épousa Olivina Turpin, née à St-Albert en Ontario. Le mariage fut béni par le Révérend Père Caron à Copper Cliff. Ils eurent douze enfants: Edna, religieuse chez les Soeurs grises de la Croix, mourut à 48 ans; Ida (Mme F. Beauchamp, décédée en décembre 1981), Gracia, Yvonne, Alda, Marie-Anne (décédée à 51 ans); Eugène, Jeanne (Mme W. Dufresne); Lionel, Cécile (Mme J. Frappier); Lucille (Mme L. Bazinet) et Georgette (Mme E. Houle).

Je visitais Ida, Mme Beauchamp, au Manoir des pionniers, quelques mois avant sa mort. Elle me racontait: "Mes parents ont vécu sur une terre à Chelmsford, pendant des années. Ils ont gardé les vieux parents de mon père jusqu'à leur mort, mon grand-père paternel mourait à 87 ans.

"Mon père aimait à jouer du violon; il se rendait chez les voisins quand il y avait une danse et jouait toute la veillée. Le soir, bien souvent tous réunis autour de lui, il nous jouait la Gigue du pendu, pendant que ma mère assise dans sa berceuse endormait le bébé.

\* En 1923, il fut embauché par M. Jean-Baptiste Laberge comme journalier, pour piler de la planche et faire différents travaux autour du moulin à scie. Il travailla ensuite pour la ville de Sudbury comme aide sur les camions. L'été, il pelletait du gravier qu'il étendait sur les rues, l'hiver. Il fut victime d'un accident au travail, tombant du camion et subissant une blessure grave au dos. Il resta courbé et dû accepter un emploi à balayer les rues de la ville. Il se levait tôt afin de nettoyer les rues avant l'ouverture des commerces; les jours de marché, il travaillait tard à ramasser les débris sur la place du marché laissée déserte par les fermiers des alentours. Malgré tant de travail, mon père mourut à l'âge de 82 ans. Il répétait souvent: "Le travail ne tue pas, mais il faut le faire consciemment. rien de pire que de travailler sous pression. J'ai été chanceux de travailler pour la ville de Sudbury; je ne pouvais pas avoir de meilleur patron".

"J'avais trois soeurs sourdes et muettes, me dit Ida, qui auraient pû être placées gratuitement dans une institution anglaise et protestante, mais mes parents s'y opposaient. Par l'intercession de Mme A. Charbonneau, Gracia et Yvonne furent admises à l'Institution des sourds et muets située sur la rue St-Denis, à Montréal. Comme mon père ne pouvait pas payer assez d'argent, mes deux soeurs, âgées de 13 et 15 ans, aidèrent à leur subsistance en lavant les planchers durant les premières années. Plus tard, des hommes furent embau-



**M. Laframboise était le fils d'un premier cousin du Saint Frère André du Mont Royal. Il lui ressemblait beaucoup.**

**M. François Laframboise et son épouse Olivina Turpin.**

chés pour faire les lourds travaux. Elles apprirent à lire et à écrire. Gracia écrivait très bien; elle aimait à dessiner et faisait des travaux manuels pour la chapelle, prenant soin aussi de la sacristie. Yvonne avait moins de santé, elle travaillait quand elle voulait; elle aidait aux malades en portant les cabarets de nourriture et en les aidant à manger. Quelques années plus tard, Marie-Anne fut admise à son tour. Elle apprit un peu à lire, quoiqu'elle n'était pas aussi douée que ses soeurs. Mon père a payé pendant des années pour ses filles, même après sa retraite.

“Quand Eugène atteint l'âge de fréquenter le Collège Sacré-Coeur, mes parents désiraient qu'il fut éduqué. C'était pendant les années de dépression, il n'y avait pas d'ouvrage pour les jeunes, donc rien

de mieux que de continuer ses classes dans une institution catholique et française. Ma mère s'engagea à faire les lavages du Collège, comme plusieurs autres femmes qui avaient l'éducation de leurs garçons à coeur. Elle lavait les couvertures de laine, les draps et les vêtements de plusieurs collégiens; tout devait être repassé, les chemises, les draps et même les mouchoirs, et plié d'une certaine manière. Elle s'est épuisée ma pauvre mère. Elle fut alitée pendant quatre ans, souffrant de maladie cardiaque et mourut le 11 août 1954, à l'âge de 73 ans.

“ Nous avons été à loyer pendant plusieurs années. Mon père réussit à économiser assez d'argent pour acheter du matériel de construction et, avec l'aide de la famille, à bâtir une maison à 378 rue King, où nous avons vécu de beaux jours.”

M. François Laframboise a gardé dans mes souvenirs l'image d'un homme des plus honnêtes, zélé pour sa famille, travaillant sans relâche malgré les épreuves multiples auxquelles il eut à faire face. Pour moi c'était un homme nageant à contre courant, trouvant une force inépuisable pour se rendre sur la rive de l'éternité où il a sans doute trouvé un repos et un bonheur bien mérités. Je me souviens d'une phrase qu'il répétait souvent à ma mère, alors qu'il était son locataire à 309 de la rue Leslie: “Oui, disait-il, nous sommes éprouvés, mais on dit que c'est parce que le bon Dieu nous aime.” Il souriait malgré tout. Son épaisse chevelure ondulée lui donnait un cachet de noblesse. Qui, enfant, n'a pas connu ce balayeur de rue et ne s'est pas arrêté pour lui parler. Je viens d'apprendre qu'il était un deuxième cousin du Saint frère André du Mont Royal et je peux constater une ressemblance remarquable.

François Laframboise est décédé le 10 juillet 1963, à l'âge de 82 ans.



## ADELARD LAFRANCE

Adélard Lafrance est né à Chapleau le 5 décembre 1885. Il était le fils de Lambert Lafrance, originaire de Bic Cté Rimouski et d'Adèle Roy, née à l'Île Verte en Gaspésie.

Il épousa Alma Lefebvre, originaire de Ste-Anne de la Pérade, petit village québécois, situé sur la rive nord entre Montréal et Québec.

De cette union naquirent six enfants: Edouard, Adélard, Laurent, Yvon, Gérard (décédé à l'âge de trois ans) et Simone (Mme Dr. Pierre Chalifoux).

EDOUARD épousa Lilianne Villeneuve. Ses enfants sont: Gérard, marié à Raymonde Côté, et Jean-Marc, marié à Claire Monaghan.

ADELARD épousa Laurette Dignard. Ses enfants sont: Bernard, Carole, célibataire, femme d'affaires; et Paul, marié à Diane Sterling.

LAURENT épousa Estelle Sauvé. Ses enfants sont: Maurice, marié à Micheline Parent; Paulette (Mme Raymond Huneault) et Louise

YVON épousa Georgette DeLongchamp. Ses enfants sont: Georges, marié à Marilyn Lake; Monique (Mme Doug McTaggart); Raymond, marié à Linda Parisien; Claude, marié à Glenys Hallett; Gérald, marié à Karen Hambly; Nicole, (Mme David Dubé) et Jean, célibataire.

SIMONE (Mme Pierre Chalifoux), ses enfants sont: Pierre, célibataire; Robert, marié à Alice Lalonde; Francine, mariée à Garry Bennett et Marc, étudiant à Ottawa.

Monsieur Adélard Lafrance, né d'une famille venant de la Gaspésie et ayant vécu sur la côte du fleuve St-Laurent, grandit avec un amour pour la mer, la navigation, la pêche et la vie à ciel ouvert des villages maritimes. Il transmis à ses enfants les histoires que ses parents lui avaient racontées. Très jeune, il s'engage au service de la Cie Revillon Frères de Paris, une compagnie française faisant concurrence à la Cie de la baie Hudson, trafiquant dans l'achat de fourrure brute. Il prend le métier de pelleterie et, toujours au service de cette compagnie, il arrive à Sudbury en 1921, pour établir un commerce se spécialisant dans la vente et l'achat de fourrures. Au mois de juin 1928, il ouvre son propre commerce au numéro 8 de la rue Durham, où il opère encore aujourd'hui. En 1940, il ajoute une succursale à North Bay, dont son fils Adélard prend la gérance et, en 1951, une troisième au Sault Ste-Marie, plaçant son fils Yvon à la tête de ce commerce.

En 1958, Adélard se retire d'affaires, léguant à ses fils un avenir assuré en les ayant initiés dans le marché de fourrures, leur apprenant, dès le début, à choisir des peaux de qualité, à préparer les



peaux, le tailage, la mode et la confection.

Dans les premières années, le castor, le chat sauvage, le rat musqué, le hudson seal (rat musqué teint) et le lapin français était la grande demande du temps. Vinrent ensuite les parures de cou avec le vison sauvage, la zibeline (fourrure de la marte), le renard rouge et argenté ainsi que les manteaux de mouton de Perse, de castor, de chat sauvage rasé et de visons à l'état sauvage.

Aujourd'hui, on y trouve tout un choix, les couleurs sont multiples et les fourrures diverses. En entrant dans les boutiques Lafrance, il n'y a que l'embarras du choix. On y trouve même des manteaux de visons pour homme, quoique le chat sauvage, le castor et le rat musqué restent très populaires.

Adélard Lafrance était un homme très énergétique et actif dans la communauté. Il aimait à jaser avec les gens et voyait que la ville de Sudbury avait beaucoup à lui offrir. Il encourageait les sports; ses cinq garçons étaient des joueurs de hockey. Son fils Adélard fut un des joueurs de l'équipe des Wolves, alors que cette équipe remportait la coupe Mémorial en 1932.

Adélard mourut au mois de novembre 1967, à l'âge de 79 ans. Sa femme Alma est décédée en 1971, à l'âge de 83 ans. La paroisse Ste-Anne perdait des fervents paroissiens.

# OLIVIER ET MERCEDES LALONDE

Olivier Lalonde épousa Mercedes Tremblay à Montébello, Québec, le 27 juin 1912. Il était le fils d'Antoine Lalonde et de Mathilda Bourassa. Mercedes était la fille d'Auguste Tremblay et de Délima Laflamme et la petite fille de Simon Laflamme, tous originaires de Fassett près de Papineauville, Québec.

Olivier Lalonde et Mercedes eurent neuf enfants: Laurette qui mourut à deux ans; Aurèle, décédé à 22 ans, et Marie-Rose (Mme Tourigny), décédée à 42 ans. Vivants sont: Emile de St-Charles; Jeanne (Mme Henri); Rolland de Toronto; Armand, Omer et Ovila de Sudbury.

Je visite cette vieille amie de ma mère, âgée de 95 ans, qui demeure au Manoir depuis quelques années. Pour moi, elle est cousine Mercedes, quoique j'aimerais encore mieux l'appeler tante Mercedes, car je l'aime beaucoup.

Pendant une de ces visites, nous passons deux heures à se raconter des souvenirs. Cousine Mercedes, tout en se frottant les mains, me raconte: "Nouvellement mariés, notre voyage de noces se fit à Sudbury. Nous venions pour nous établir à Hanmer, où mon mari avait déjà deux frères résidants. Nous sommes arrivés le jour du gros feu de forêt qui détruisit les maisons et les granges dans les montées de la troisième, quatrième et cinquième concession de Hanmer. "Le village fut épargné," me dit-elle. "Nous avons acheté une terre du père Roy pour la somme de \$500.00 payable à \$75.00 par année, (360 acres). Nous élevions deux ou trois cochons pour faire le paiement de la terre.

"Quand je suis arrivée ici, je ne savais pas faire grand-chose, c'est ma belle-soeur qui m'a montré à boulanger. Nous avons dû demeurer chez elle en attendant que mon mari construise, avec ses frères, une maison et une grange. Je n'étais pas une femme pour aider aux travaux de la ferme. Mon mari était un gros travailleur; il a défriqué toute sa terre, seul. Il faisait de la terre neuve, déterrants les souches avec un pic et les arrachant avec l'aide de son cheval; il brûlait les racines, travaillant ainsi des journées de dix heures. Olivier gardait seulement une vache pour notre besoin. Il faisait du bois de poêle l'hiver et s'occupait du jardin l'été. Je lui aidais à préparer le marché; je lavais la rhubarbe, la laitue, les oignons et les radis que j'attachais, avec de la ficelle, en paquets que nous vendions à cinq sous. Je ramassais des petites fraises des champs avec les enfants, et nous les vendions à soixante-quinze sous la pinte. Nous nous levions à deux heures du matin pour arriver au marché assez tôt pour avoir une table. Par la suite, quand les tables furent louées à



Mme Mercedes Lalonde, aujourd'hui, âgée de 95 ans, demeure au Manoir des pionniers.

l'année, nous avions notre table, ce qui nous permettait d'arriver plus tard.

“Mes enfants sont tous nés à Hanmer. Ils marchaient un mille et demi pour aller à l'école. Jeanne s'est rendue jusqu'à sa huitième année, mais c'était impossible de l'envoyer en ville pour qu'elle puisse fréquenter la haute école.

“J'ai jamais eu l'électricité à la ferme...40 ans...je lavais à la planche les premières années, ensuite Olivier m'a acheté une machine à laver, à gazoline. J'avais un beau poêle à bois avec un réchaud et un réservoir pour l'eau chaude. Je faisais deux à trois fournées de pain (10 à 15 pains), souvent deux fois par semaine. Le pain pas-

sait vite; Olivier disait que c'est parce qu'il était trop bon.

"Je n'étais pas une bonne fermière, j'avais peur des animaux et des insectes, mais surtout des guêpes. Une année, il y avait un guêpier entre le grenier et la couverture de la maison; les guêpes entraient dans ma cuisine, je les chassais avec une serviette, les enfants se faisaient piquer, j'étais au désespoir. Comme nous ne savions pas comment s'y prendre pour les dénicher, nous avons fait venir le vieux M. Pauté. Ce n'était pas un petit nid, il trouva beaucoup de gâteaux de miel. Rien de surprenant, puisque nous avions un grand champ de trèfle rouge tout près des bâtiments."

C'est maintenant à mon tour de parler de souvenirs. Malgré sa nombreuse famille, il y avait toujours de la place pour un autre. Je passais de belles vacances chez elle; Jeanne et moi avons choisi de s'installer dans l'express sous le hangar pour "catiner". Les garçons venaient en groupe et s'attelaient à la voiture qu'ils tiraient en rond dans la grande cour, près de l'écurie. Fatigués, ils nous laissaient là au gros soleil et disparaissaient. Cousin Olivier, attiré par nos cris, les appelait et leur disait: "Eh les gars, remettez l'express à sa place et laissez les filles en paix". Mais il ne voyait pas que nous nous servions du fouet pour les tyranniser, car nous savions qu'ils ne nous laisseraient pas en chemin après que leur père avait parlé.

Au jour de l'An, nous nous rendions fêter avec eux. Les hommes, tous debout dans la grande salle, formant un demi cercle, chantaient des chansons à répondre tout en se passant la bouteille de whisky blanc et un petit verre d'une once. Cousine Mercedes plaçait une nappe blanche sur la grande table de la cuisine et y déposait les bons mets qu'elle avait apprêtés. Nous avions hâte de mordre dans le pain de ménage à la croûte dorée et croustillante, qu'elle savait si bien faire.

Aux noces de Marie-Rose, mes parents avaient dansé très tard et c'est aux noces de Jeanne que je fis mes débuts sur le plancher de danse, au bras d'Emile. Le quadrille me donna le vertige, surtout à la troisième danse qu'on appelait le "Break Down".

Aujourd'hui, cousine Mercedes profite d'une belle vieillesse, jouissant d'une excellente santé. Douée d'une bonne mémoire, elle joue aux cartes et au bingo. Quand elle est seule, elle crochete des gilets de baptême de toute beauté, qu'elle vend à quinze dollars.

Nous revivons ensemble des années qui ont passé trop vite. "Si seulement nous pouvions arrêter le temps," me dit cette nonagénaire.

Comme toujours, en la laissant, elle me répète cette phrase hospitalière: "Tu reviendras faire un tour." Je m'empresse de répondre: "Et je vous apporterai un petit pot de confitures aux fraises des champs, que je ramasserai tout spécialement pour vous."



# PIERRE ET ELIZABETH LEBEL

Je visite un couple qui habite maintenant au Manoir des pionniers. M. Lebel est âgé de 93 ans et sa femme approche les 97 ans. Ces deux vieillards se préparaient pour se rendre à la salle à manger. Mme Lebel, alerte encore, pousse la chaise roulante de son mari. Ils font un demi-tour dans le couloir et entrent de nouveau dans leur chambre. "Entrez," me dit M. Lebel, nous avons le temps de jaser un peu; le dîner ne sera servi que dans une demi-heure." Mme Lebel ajoute: "Asseyez-vous, le salon n'est pas grand ici, mais c'est assez grand pour nous deux. Nous avons un bel appartement à Rockview Tower que nous avons laissé parce que je n'avais plus la capacité de l'entretenir et de faire la cuisine. Ici, nos repas sont servis toujours à la même heure; les gardes-malades sont bien bonnes; c'est la place idéale pour des vieilles personnes comme nous."

Pierre Lebel est né à Cacouna, près de Rivière-du-Loup dans la province de Québec. Il arriva à Sudbury à l'âge de seize ans. Il était le fils de Georges Lebel et de Géraldine Chamberlan. Il épousa Elizabeth Arpin à Pénétanguishine en 1916. Elle était la fille d'Alphonse Arpin et de Melvina Bourré, demeurant à Midland.

Pierre et Elizabeth eurent cinq enfants: Georges de Hull, Géraldine (décédée à 12 ans); Thérèse (Mme Henri Brunet); Jean-Paul de Sudbury et Louis Philippe de New York. En 1916, ce couple arriva à Victoria Mines pour demeurer sur une ferme. Mme Lebel est heureuse en invoquant le passé. "Notre ferme était près de Worthington, me dit-elle, nous étions à vingt-cinq milles de Sudbury; notre maison était bâtie tout près de l'eau et nous l'avons vendue à un M. Ballentine pour la somme de \$2,500, peu de temps avant que la mine sombre."

"J'avais un ami qui travaillait pour M. Besset à la Sudbury Steam Laundry," me dit M. Lebel. "J'ai eu la chance de prendre sa place alors qu'il décida de retourner dans l'est. Je faisais la livraison avec une petite voiture munie d'une boîte avec des supports pour accrocher le linge et tirée par un poney. Ce petit cheval était plus intelligent qu'un singe, c'était un petit bijou d'animal; il m'attendait en avant des maisons sans jamais broncher. Les enfants étaient attirés par ce petit poney et souvent ils essayaient de le prendre par la bride. Il hennissait et secouait la tête violemment ou encore trépiognait et allait jusqu'à leur montrer les dents. Je ne l'attachais jamais, car il n'était pas mauvais, seulement un peu impatient avec les enfants. C'est moi qui devais le soigner, l'étriller et garder bien propre la petite écurie bâtie en arrière du plan, sur la rue Larch; cela allait avec mon emploi.

“J’ai travaillé pour M. Bessett pendant une dizaine d’années. À la fin, je conduisais un camion, mon petit cheval était rendu trop vieux; mon patron l’a vendu à un fermier qui l’a acheté pour faire un cadeau à sa petite fille, (ce fermier, M. Georges Bouchard). J’ai travaillé ensuite pendant quatre ans au service la “Cascade Laundry” et je commençai ensuite un commerce à mon compte. Je faisais toujours mon travail en courant, les escaliers ne “m’achalaient” pas. Les gens me disaient: “Pierre, pourquoi cours-tu tout le temps? Ce n’est pas bon pour ton coeur”. Je leur répondais: “C’est un bon exercice.” Il continue: “J’avais peut-être commencé à courir parce que je négligeais d’attacher mon petit poney, mais même après que j’ai eu un camion pour faire la livraison, je courais quand même.” Tout joyeux de jaser des jours passés, il ajoute: “Nous avons demeuré dans la maison de la rue Eyre pendant 50 ans. En 1948, j’ai bâti le plan à côté et Jean-Paul est devenu mon associé. Nous avions un beau camion neuf, un Ford blanc et bleu où j’avais fait écrire: “Lebel Cleaners, Beyond Compare for Skill and Care”). Nous étions capable de travailler, ma femme et moi, nous étions jeunes, nous avions la capacité”....et dame Lebel ajoute aux réflexions de son époux: “Heureusement que nous avons arrêté assez jeunes pour pouvoir s’amuser. Nous avons voyagé; pendant neuf ans, nous avons passé les hivers à Hawaii et deux ans en Floride. Nous étions tranquilles, la température était si belle”. Elle s’arrête quelques instants comme pour savourer ces jours déjà lointains.

En parlant de politique, M. Lebel me dit: “Mon père était conservateur, moi, j’ai toujours été libéral; nous avons des bons hommes pour nous représenter dans le nord de l’Ontario, tel que E.A. Lapierre, Raoul Hurtubise, Léoda Gauthier... il n’est pas mort vieux, celui-là... c’est dommage.”

Je demande à M. Lebel: “Parliez-vous l’anglais lorsque vous êtes arrivé à Sudbury?” Il sourit et jetant un coup d’oeil à sa femme, il me répond: “Quand j’avais onze ou douze ans, alors que je demeurais à Cacouna, j’ai travaillé dans les jardins à la maison d’été d’une famille du nom de Ickson pendant trois ans; je sortais avec les filles le soir, les filles de la maison bien entendu, surtout avec Mary...rien de sérieux à cet âge-là, mais je voulais apprendre l’anglais. J’ai appris à dire I LOVE YOU bien jeune”. Le visage de ce nonagénaire s’illumine, il rit de bon coeur, sa femme aussi. C’est facile à voir que malgré son âge avancé, ce couple jouit de toutes ses facultés; il a gardé un air de jeunesse.

Mme Lebel me rappelle l’heure du dîner, “il faut se rendre à temps, me dit-elle, Pierre pourrait jaser toute la journée, il oublie qu’il a faim.”

Tout en sortant de la chambre, je leur dis: “Vous êtes un couple à envier, vous vivez de belles années au déclin de la vie; j’espère

que vous restiez encore longtemps avec nous." Mme Lebel ajoute: "On ne peut jamais dire quand le bon Dieu fermera la barrière."

C'est facile à voir que malgré leur âge avancé, ces gens jouissent de toutes leurs facultés. Ils ont gardé un air de jeunesse.

--"Vous semblez tellement jouir de la vie qu'il n'est pas pressé de le faire; nous avons besoin de voir des gens comme vous autour de nous; je reviendrai vous visiter," lui dis-je.

Je laisse ces deux Sudburois en pensant que, le jour de leur mariage, Dieu les a bénis d'une longue vie conjugale. C'est un couple bien gai, très lucide, la vie leur a souri.



La famille de M. et  
Mme Pierre Lebel

M. et Mme Pierre Lebel à l'occasion de leur 65ième anniversaire de mariage.





H. Carrier  
SUDBURY ONT.

M. et Mme Louis Laforest avec leur fils Willie et leur fille Lébée.

# LOUIS LAFOREST

## WILLIAM J. LAFOREST

Louis Laforest est né le 25 octobre 1860, à Ste-Scholastic dans la province de Québec. Il épousa Emma Clément à St Albert en Ontario, le 3 janvier. Ils eurent cinq enfants: Melvina, Félix, Alfred qui moururent en bas âge, Lébéa (Mme Jean Noël Desmarais), née le 2 septembre 1899, et William, né le 24 mars 1896 à Sudbury.

William J. Laforest épousa Thérèse Donegan et ils eurent deux filles de cette union: Lucille (Mme Ray Morgan) et Margaret (Mme Arthur Dowdall de Sudbury). Il épousa en secondes noces Rose Quinn.

Il était un fervent conservateur comme son père et un politicien renommé. Durant les années 1930, le gouvernement de l'Ontario fit appel à M. Laforest pour distribuer de l'aide aux chômeurs. Il organisa un retour à la ferme et établit plus de 250 familles. Il créa aussi de l'emploi favorable pour absorber une bonne partie des ouvriers en chômage. Il fut échevin dans le quartier Fournier et maire de la ville de Sudbury en 1939-40. C'était la première fois que j'exerçais mon droit de vote. Il introduisit les compteurs de stationnement dans la ville qui fut une des premières au Canada à adopter un contrôle de stationnement.

Pendant les années de guerre, les usines de Sudbury et des environs produisaient à plein temps et M. Laforest entreprit de prendre contrôle de la Compagnie "Copper Cliff Suburban Electric Railway". En augmentant l'équipement et le personnel, ceci donna plus de facilité aux travailleurs qui voyageaient de Copper Cliff à Sudbury. Cette Compagnie, fondée le 11 novembre 1915 par Louis Laforest et M. John Mackey, fut d'un grand service durant la guerre mondiale de 1939-43. Les tramways opéraient à pleine capacité et donnaient un service digne d'éloges. M. Laforest introduisit un service d'autobus pour donner un service encore plus adéquat. Quelques années après sa mort, le service des tramways fut discontinué en 1950 et la flotte des autobus fut augmentée.

M. Laforest réorganisa la force policière, augmentant le nombre des constables pour suffire aux besoins de la ville toujours croissante.

Dans les années 1920, il se donnait beaucoup au sport des courses de chevaux. On voyait presque toujours sur la piste un coursier portant les couleurs des Laforest.

Cet homme, charitable et dévoué, était connu par la majorité des francophones de la ville de Sudbury et apprécié par ses talents et son ingéniosité. Il jouissait de l'estime et du respect de la plupart des anglophones. C'est avec regret que ses concitoyens apprirent son décès le 24 août 1947, à l'âge de 51 ans.



**M. William J. Laforest**  
**Maire de Sudbury, 1939-1940**

# LÉANDRE LAMOUREUX

LÉANDRE LAMOUREUX épousa Emma Pilon. Ils étaient tous deux originaires d'Embrun, Ontario. De cette union sont nés: Aza, marié à Malvina Dumais; Alectance, marié à Aldéa Blais; Eugène, célibataire; Siméon, marié à Clara Caron; Alfred, époux de Marie Clément; Ernest, célibataire; Vital, célibataire; Oscar décédé jeune; Osias, époux de Délima Dugas; Alice, célibataire, décédée à l'âge de 25 ans.

Léandre arriva à Rayside en 1888. Il s'établit sur une ferme dans le quatrième rang, au coin de la montée Rouleau. Il se spécialisa à la culture des pommes de terre. Aujourd'hui, cette ferme est opérée par deux petits-fils, Paul et Roger Lamoureux. Léandre était un libéral; il fut sur le Conseil de Rayside en 1920. La famille Lamoureux était une famille d'hommes qui s'intéressaient beaucoup à la politique.

Léandre est décédé le 7 novembre 1930, à l'âge de 64 ans; sa femme, Emma, est décédée le 19 juillet 1945, à l'âge de 84 ans.

SIMEON, fils de Léandre, épousa Clara Caron. Ils eurent sept enfants: Adrien, marié à Anna Charette et en deuxièmes noces, à Juliette Auger; Laurier, époux de Alice Levesque; Vitaline (Mme Wallace Bradley); Aldège, marié à Cécile Joubert; Aldéa (Mme Joseph Lapalme); Léo, époux de Dora Roy et Albert, marié à Claire Lanthier.

Siméon avait une boucherie et épicerie à Chelmsford; il fut échevin de ce village pendant quelques années. En 1923, il déménagea sa famille à Sudbury afin que ses fils puissent travailler comme bouchers. Peu de temps après son arrivée à la ville, il mourut le 12 septembre 1925, à l'âge de 37 ans, laissant une famille de jeunes enfants. Adrien et Laurier, âgés de seize ans à peine, s'occupèrent de pourvoir à la famille. Laurier opéra un commerce au coin des rues King et Notre Dame pendant les années de dépression. À un temps une bonne partie du côté ouest de la rue Notre-Dame, de la rue Bond jusqu'à la rue St Georges, appartenait à la famille de Léandre Lamoureux.

Laurier, fils de Siméon se lança en politique; il fut échevin du quartier Fournier de 1939 à 1954, et ensuite contrôleur pour ce même quartier pendant quatre ans. Il accepta en 1954 le poste de shérif, qu'il garda jusqu'à sa retraite en 1973. Son fils, Maurice, suivit dans ses traces en représentant les quartiers numéro un et deux, puis remplaçant Jim Gordon à titre de maire de la ville en 1981-82.

Plusieurs de ces Lamoureux furent des hôteliers. Léo, fils de Léandre, fit construire l'hôtel Park, au Moulin à fleur; Léo, fils de Siméon,

fut propriétaire d'un hôtel à Chelmsford et Albert fut copropriétaire des hôtels Nickel City et Plaza. Aujourd'hui on retrouve les fils de Siméon en Floride, durant les mois d'hiver, et à la pêche sur nos lacs du Nord Ontario, pendant la saison chaude.



La famille de Léandre Lamoureux réunie à la maison paternelle (au coin de la Montée Rouleau).  
*Photo insérée: Léandre Lamoureux et son épouse Emma Pilon*



**Siméon, son épouse Clara et leurs fils Léo et Albert.**



# EVELINA LECOUCPE

Née à St-Clet, Québec, Evéline Lalonde épousa Thimoléon Lecoupe à Blezard Valley, à l'âge de seize ans. Ils eurent six enfants: Florence, Paul, Marcel, Guillaume, Edmée (décédée à l'âge de seize ans, victime d'une inflammation aigüe de l'appendice) et Euclide (mort en bas âge).

En 1982, à l'âge de 92 ans, elle demeure au Manoir des pionniers, à Sudbury, et elle est toute heureuse de jaser avec moi. Elle me répète plusieurs fois la mort tragique subite par son mari: "Il s'est engagé, me dit-elle, à casser de la pierre pour bâtir la maison de M. Gédéon Bonin, située sur la montagne en arrière de l'église Ste-Anne. C'était au mois de juillet; il faisait une chaleur écrasante, je lui disais: "Il fait trop chaud pour casser la pierre toute la journée, viens donc souper plus à bonne heure. Toujours bien, qu'il a travaillé toute la semaine. Le samedi, il s'est rendu au lac Ramsey pour se laver. Il arriva tout reluisant de propreté, les cheveux bien peignés, les ongles bien propres. Il avait la figure rouge comme une pomme. Je lui ai dit: "Tu es fatigué mon Thimoléon, il ne m'a pas répondu. Il a pris l'escalier pour aller se coucher....et il est mort comme ça, sans souper. Y doit y avoir pensé qu'il était pour mourir, sa toilette était faite; on a eu seulement à l'ensevelir."

Cette femme, forte de taille, a les traits rustiques de nos ancêtres venant de France; elle a aussi une bonté qui se reflète dans ses yeux qui n'ont pas vieilli. Sa voix, toujours calme comme je l'ai connue, me ramène à des souvenirs d'enfance, au temps où je me rendais sur sa galerie pour jouer avec sa fille Edmée, alors que nous demeurions sur la rue Leslie en 1925.



*Evéline Lecoupe, décédée le 11 janvier 1983.*





# JOSEPH MAILLOUX -- ALPHONSE RHÉAL MAILLOUX

JOSEPH EUCLIDE Mailloux est né à Chénéville, le 19 décembre 1877, du mariage de Dosithé Mailloux et d'Adéline Gauthier, tous deux originaires de Chénéville, province de Québec. Il arrive à Sudbury en 1893, accompagné de sa mère, de ses deux frères Dosithé et Polydore et de ses trois soeurs: Délima (Mme Delphis Thibault); Clémentine (Mme Daoust) et Pamela Jeanne (Mme Dubois). Adéline, devenue veuve, arrive à Chelmsford avec ses enfants en 1893. Ses enfants se marient à Chelmsford et elle, en secondes noces, avec M. Cyprien Paquette du même village, également veuf et père d'une famille.

En arrivant en Ontario, Joseph et Dosithé sont embauchés dans les chantiers. Dosithé devient bon menuisier; Joseph, à l'âge de quinze ans, est un excellent draveur possédant un sens d'équilibre remarquables. Aux jours de pique-nique organisés par les paroisses des environs, plusieurs draveurs ont l'occasion d'entrer en compétition; ils exécutent leur prouesse sur un billot flottant dans une grande "cuve" placée sur le terrain afin que les pique-niqueurs puissent être témoins de leur habileté. Un homme, chargé de donner un coup de pied sur le billot, dit: "Descend le courant, vaillant." Le gagnant doit partir d'un bout de billot (12 à 14 pieds de longueur), se rendre à l'autre bout et retourner au point de départ sans tomber à l'eau. Polydore part jeune à l'aventure; il épouse une Américaine et devient citoyen de ce pays. Dosithé épouse une des filles de Zotique Régimbale et laisse le pays pour s'établir dans l'état de New York dans les années 1920.

À dix-sept ans, Joseph accepte un emploi comme serveur dans le bar de l'hôtel Algoma de Chelmsford, dont son beau-frère, Delphis Thibault, est le propriétaire. Plus tard, il continue ce même travail à l'hôtel "Montreal House", employé par son cousin, Archie Sarcartier. C'est un célibataire sobre, économe, ne possédant pas un brin de mauveté, mais sachant se faire respecter par les buveurs. Toujours calme, il les conduit souvent à la porte lorsqu'il juge qu'ils ont assez bu.

À l'âge de 47 ans, le 25 mai 1925, à l'église Ste-Anne, il épouse Yvonne Nault Whissell, une veuve de 30 ans ayant deux enfants. Le 25 juillet 1926, il est l'heureux père d'un fils nommé Rhéal Alphonse.

Joseph, toujours employé barman à l'hôtellerie, s'associe à des hommes d'affaires pour faire fructifier ses économies, profitant des

bonnes années de la ville toujours florissante.

Après 30 ans de travail assidu à la Montreal House, il se retrouve sans emploi, dû à la crise mondiale de 1930. Ce n'est qu'en 1940, à l'âge de 62 ans, qu'il est embauché gardien dans l'usine de guerre à Nobel.

Victime d'une crise cardiaque, après avoir recommandé son âme à Dieu et sa femme à son fils, il meurt calmement à l'âge de 68 ans, le 19 septembre 1946.

RHÉAL ALPHONSE MAILLOUX, né à Sudbury, fils de Joseph, fréquente les écoles primaires de langue française de Sudbury; il continue ses études à l'Université d'Ottawa et obtient son baccalauréat ès arts.

Le 27 juin 1951, il épouse Rose-Mai Bélanger, fille de Josephat Bélanger et Bertha Perras. Poursuivant ses études en loi, il est gradué d'Osgoode Hall en 1953, et, en 1954, ouvre un bureau d'avocat avec M. Elmer Sopha. Après quelques années, M. Mailloux ouvre un nouveau bureau sur la rue Elm ouest, et, en 1969, il établit une succursale à Chelmsford et une deuxième quelques semaines avant sa mort, en 1971.

Il meurt dans la force de l'âge, à 44 ans, laissant trois enfants: Yvan, aujourd'hui membre de la force constabulaire; Roch, encore aux études, et l'aînée Michelle, avocate qui continue à servir la clientèle de son père à Sudbury et à Chelmsford.



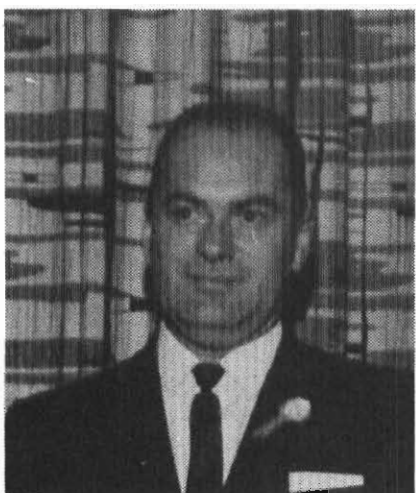
Delphis Thibault et Joseph Mailloux, serveur à l'hôtel Algoma, Chelmsford en 1910.



**Joseph Mailloux**  
1877 - 1946



**Odette Whissell, Yvonne Mailloux et le bébé Alphonse Mailloux - 1927 -**



**Alphonse Mailloux**  
1926 - 1971



# JEAN BAPTISTE MARTEL

JEAN BAPTISTE eut quatre enfants d'un premier mariage: Albert, Florence (Mme Lagacé); Albertine (Mme Maurice Québec); Valentine (Mme L. Pommier). M. Martel arriva à Sudbury en 1890 au service de la Cie Pâcifique Canadien. Il travailla aussi dans les camps de bûcherons des environs. En 1899, il travailla aussi dans les camps de bûcherons des environs. En 1899, il épousa en secondes noces Henriette Brosseau à Bourget, province de Québec, et ils s'établirent sur une terre dans le rang de Garson (aujourd'hui le boulevard Lasalle). De cette union naquirent trois enfants: Oscar, Isabel (Mme Jules Malette) et John.

Jean-Baptiste était un musicien dans l'âme. Il jouait du violon et on pourrait dire que, dans cette maison de campagne, un peu éloignée du bruit de la société, madame Martel jouissait de musique continue. Le père se plaisait à enseigner à ses garçons comment tenir l'archet et le violon, et faire ensuite vibrer les cordes de cet instrument.



CHARLES MARTEL, un cousin de Jean-Baptiste, est né à Sault au Cochon, Québec, le 15 avril 1879. Son père Joseph était un briqueteur, maçon et briseur de roche. Il arriva à Copper Cliff en 1888, avec son père employé par la Cie Canadian Copper. Ils furent une des premières familles pionnières. À 17 ans, il travailla dans la mine numéro 1. Il épousa Annie Picher, le 25 septembre 1900.

Charles demeura au numéro 553 de la rue Notre Dame pendant nombre d'années. Il disait: "Je me souviens lorsque cette rue n'était autre qu'une forêt où je venais à la chasse avec mon père, avant les années 1900.

Malheureusement, je ne possède pas plus de renseignements sur cette famille.

ALBERT épousa Auxilia Marier, fille d'Aimé Marier et de Stéphanie Robillard, à Blezard Valley. Il travailla pour la Cie International Nickel jusqu'à sa retraite. Ils eurent quatre enfants: Emérence (Mme Armand Paquette), décédée; Fernand, marié à Aldora Lemieux; Aimé, marié à Jeanne Marcotte et Mona (Mme Jacques Allard).

OSCAR né à Sudbury, épousa Laura Pilon, fille de Hormidas Pilon. De cette union naquirent six enfants: Victor, marié à Georgette St-Jean; Martha (Mme Jim Showise); Violetta (Mme Conrade Courtemanche); Christophe, marié à Claire Henri; Sylvain, marié à Yvette Gascon; Robert, marié à Doris Lépine. Oscar, à l'âge de 80 ans, demeure avec son fils Robert. Il peut encore jouer du violon, mais pendant les Fêtes 1982, il a préféré écouter ses fils Chris et Sylvain au violon et les autres accompagnant à la guitare et la mandoline.

JOHN, fils de Jean Baptiste Martel, épousa Louisa Nault le 10 juin 1921. Elle était la fille de Michel Nault et de Marie-Louise Lebrun (dit Girard), originaires de Papineauville. Louisa née à Saint-André-Avellin perdit ses parents à l'âge de trois ans. Elle fut placée dans un orphelinat jusqu'à l'âge de six ans et ensuite chez une tante maternelle, à Blezard Valley, Mme John Frappier.

John, tout comme son père, était musicien dans l'âme. Il apprit à jouer du violon à l'âge de huit ans. Tout jeune, il accompagnait son père et jouait du violon aux danses et mariages qui avaient lieu dans les alentours. Son père avait trouvé un vieux violon dans un grenier et, l'ayant réparé, il le donna à son fils John. Ce violon, daté de 1724 a été remis de père en fils et est maintenant entre les mains de Philippe Martel, demeurant à 1067, rue Statford, à Sudbury.

Assis sur une chaise placée sur une table, John faisait vibrer les cordes de son violon, souvent durant huit heures, jusqu'aux petites heures du matin, pour la modique somme de cinq dollars. C'était bien difficile pour lui de se lever tôt le matin, afin de pouvoir garder un emploi stable. Il ne faisait pas assez d'argent pour faire vivre sa famille confortablement.

Sa femme, qui excellait dans les soins ménagers, commença à travailler en journée chez Mme Napoléon Adam à vingt-cinq sous de l'heure. Sa tâche était de frotter les planchers de bois franc avec de la laine d'acier imbibée de gazoline, de les cirer, de laver les murs et nettoyer les fenêtres. Sous la recommandation de Mme Adam,

en peu de temps, elle travailla pour les dames Grenon, Comtois, Lafrance, Gravelle et Lacoste. Tous les jours de la semaine étaient remplis. Pendant dix ans, elle vaqua aux soins de sa maison le soir après avoir fait sa journée de travail. Le dimanche, elle assistait à la messe matinale et consacrait l'avant-midi à cuisiner pour la semaine; dans l'après-midi, elle visitait ses frères et soeurs.

Avec les économies de son labeur, elle acheta en 1929 de son beau-frère, agent d'immeuble, une propriété à 260, rue Myles, pour la somme de trois cent dollars.

Louisa vécut dans la ville de Sudbury toute sa vie d'adulte, à l'exception de dix années qu'elle passa à Ottawa, ayant été embauchée pour faire du ménage dans un édifice du gouvernement. Ceci lui permit de faire instruire ses enfants, d'acheter un piano et de faire donner des leçons à sa fille Lorraine, tout cela sans l'aide de son mari, qu'elle vint rejoindre en 1940, alors qu'il était employé à travailler sur le fer dans la construction de navires. Il fut victime d'un accident de travail et eut un bras amputé à l'âge de 55 ans. Quel malheur pour cet homme qui jouait si bien du violon!

John mourut à l'âge de 78 ans et sa femme, à l'âge de 74 ans. Quatre de leurs enfants sont des citoyens de la ville et deux de leurs fils, employés par la ville de Sudbury depuis plusieurs années: Philippe est contremaître des services ruraux et Marc fut employé jusqu'à sa mort en 1980. Laurent travaille pour la Cie International Nickel, Maurice demeure à Espanola et Lorraine (Mme John Leduc) est décédée en octobre 1982.





Antonio Michaud, sa femme Berthe Lapointe ainsi que leurs enfants Paul, Lucien, Cécile, Louise, Jenn et Gilbert.

# ANTONIO MICHAUD

ANTONIO Michaud est né à Sturgeon Falls le 13 décembre 1898. Il était le fils de Joseph Michaud et d'Emma Morand, originaire de St-Fabien et d'Ottawa respectivement. Il était le benjamin d'une famille de huit enfants: Rodolph; Corinne (Mme Quenneville); Marie-Louise (Mme A. Desautels de Coniston); Achille et Albert, de Sturgeon Falls; Thérèse, célibataire; Alice (Mme E. Sénécal) et Antonio.

Gradué en pharmacie, Antonio ouvre son commerce à Sudbury en 1921. En 1924, il épouse Berthe Lapointe, originaire de Fournier Ville, près d'Ottawa. De ce mariage sont nés: Lucien (prêtre jésuite); Marthe (décédée jeune); Paul, marié à Carmen Bérubé, demeurant à Montréal; Cécile (Mme M. Keegan); Gilbert, marié à Réjeanne Bonin, pharmacienne; Jean, marié à Hélène Bédard; Louise (Mme R. Casavant) résidant à Hull, Québec.

En 1950, son fils Gilbert, pharmacien, vient lui prêter main-forte. Antonio meurt le 14 avril 1961 à l'âge de 63 ans. Sa femme Berthe, âgée de 81 ans, demeure maintenant à Ottawa.

GILBERT Michaud épouse Réjeanne Bonin le 18 juin 1955. Ils ont six enfants: Sylvie (Mme Michel Paquette); Jo-Anne, aide pharmacienne, célibataire; Jean-Pierre, scientifique; André, étudiant, 3ième année en pharmacie; Julie, institutrice; et Luc, encore à l'école.

JEAN, marié à Hélène Bédard a trois filles: Marie-Anne, Suzanne, Stéphanie et 1 garçon, Jean-Marc.

EXTRAIT DE MES MÉMOIRES - À la suite de l'inondation de 1930, la pharmacie Michaud subit de lourdes pertes, les eaux ayant atteint trois pieds de hauteur. Il y eut une vente des produits récupérés. La gomme Dentyne, se vendant à cinq sous du paquet, fut liquidée à deux paquets pour un sou. C'est dire que les enfants en profitèrent. Quoique je n'aimais pas trop à mâcher de la gomme et encore moins le goût de la cannelle, j'en ai acheté tout de même pour une bonne quantité. Nous nous payions la traite dans la cour de l'école. Les bonnes religieuses enseignantes ont dû faire promener plus d'un élève, de classe en classe, avec leur mâchée de gomme collée sur le bout du nez. Et que dire des mâchées de gomme perdue pendant le sommeil et retrouvée collée dans les cheveux.



**Louis Nault et sa femme Clémence Tremblay avec bébé Paul-Auguste.**

# LOUIS NAULT -- MICHEL NAULT

## et les familles Nault

LOUIS NAULT, fils de Michel Nault et de Lovina Gérard, originaire de Saint-Avellin, épousa Clémence Tremblay à Papineauville, province de Québec. De cette union naquirent: Paul Auguste, Ange-Aimé, Marie-Joseph, (Mme E. Bertrand); Gilberte (Mme D. Dreger et en deuxièmes noces Mme Hall); Roger (décédé à l'âge 12 ans); Jean-Rhéal, Marcelle (Mme A. Omesclant); tous de Sudbury, André de Montréal et Claudette (Mme R. Tessier) d'Ottawa.

Louis était l'aîné d'une famille de dix enfants devenus orphelins de père et de mère et originaires de Papineauville et de Saint-André-Avellin, province de Québec. Il arriva à Sudbury en 1925 pour rejoindre ses quatre soeurs, Juliette, Julia, Louisa et Yvonne ainsi que son frère Michel, qui s'était déjà lancé dans le commerce.

Il travailla à Sudbury comme menuisier pendant quelques années; ayant de la difficulté à parler l'anglais, il retourna dans la province de Québec pour demeurer à Hull. Son frère Michel, dont le commerce d'épicerie était prospère, persuada Louis à revenir s'établir à Sudbury.

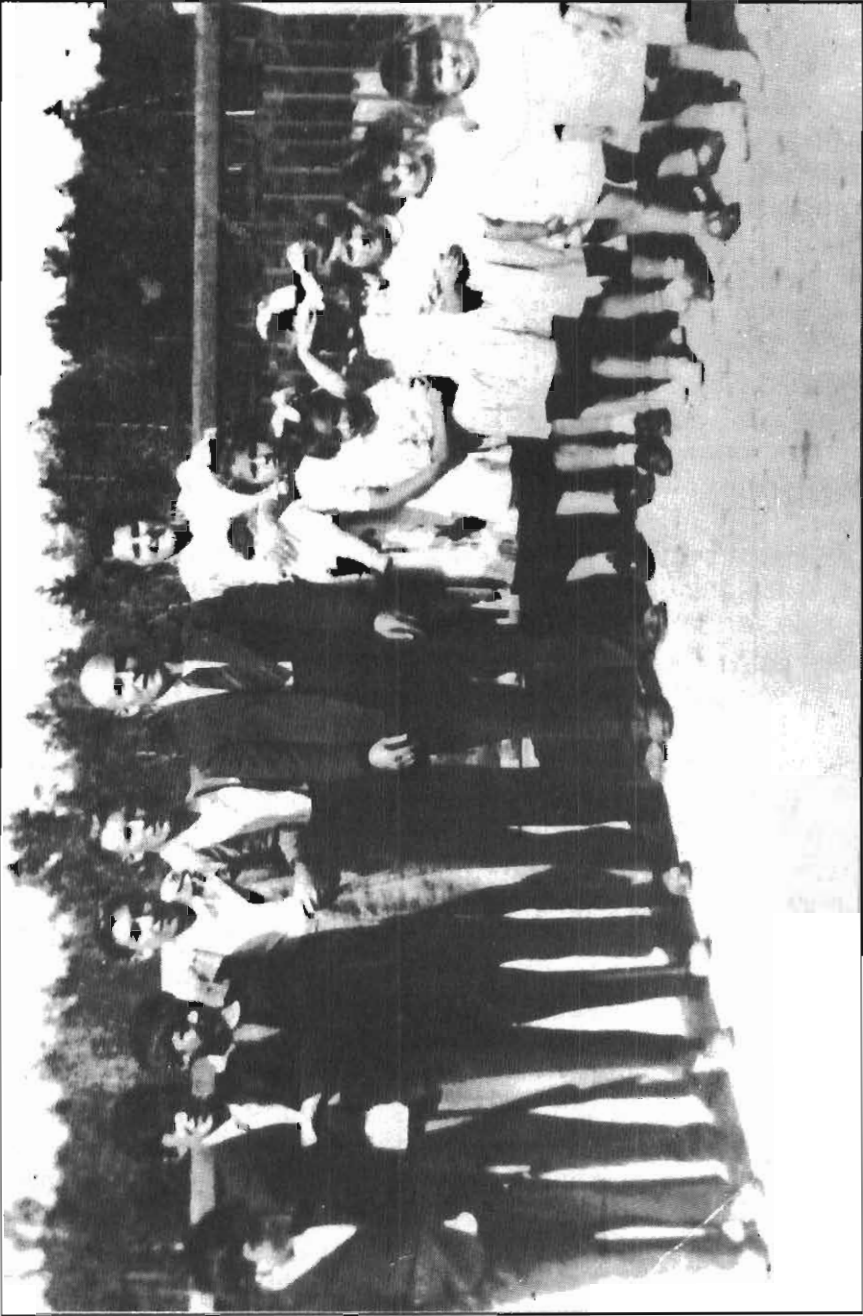
Travaillant depuis quelques années dans une fabrique de liqueur douce, Louis décida d'ouvrir un commerce à son compte à Sudbury. En plus de vendre des liqueurs à essence de cream soda, d'orange, de raisin et de root beer, il obtint la franchise pour embouteiller le nouveau cola KIK, une saveur nouvelle pas encore bien connue. Il ajouta à ce commerce un produit d'eau de javel. Ce concentré était expédié par chemin de fer, dans de grosses cruches de verre, enveloppées dans de la paille et recouvertes d'une enveloppe de jonc. Ces contenus ne devaient pas rester sur le plancher de réception à la gare pour plus de trois heures après l'arrivée; il n'y avait pas de livraison de ce produit.

AUREL, fils de Louis, faisait la cueillette de bouteilles vides de boisson, il en achetait à un sou chacune et, dans une grande cuve de ciment d'une épaisseur de six pouces, il ajoutait à la javel une quantité d'eau. L'embouteillage demandait un travail minutieux. La ménagère n'était jamais assurée de la qualité du produit, puisque le mélange était à la discrétion du distributeur. Ce produit était tout de même bien apprécié, éliminant de faire bouillir les tissus pour les blanchir, quitte à ce que la ménagère en ajoute plus ou moins.

En 1935, Louis reprit son métier de menuisier et obtint plusieurs contrats pour bâtir des maisons dans la ville et les environs.

Il mourait accidentellement en 1939, tombant de sa bicyclette alors qu'il revenait de la banque apportant la paye de ses ouvriers.

PAUL AUGUST NAULT, fils de Louis, était un artiste peintre. Par l'entremise de son oncle Omer Nault, il fit don d'un tableau de Notre Dame de Fatima à la grotte de Notre Dame de Lourdes de Sudbury. Ce tableau a été placé dans une école, attendant une place propice pour y être installé.



Michel Nault, son épouse Irène Nault et leurs enfants.

MICHEL NAULT, frère de Louis, épousa Alice Courtemanche à Blezard Valley. Ils eurent trois fils: Alexandre, Laurent et Maurice. Marié en secondes noces à Irène Nault, il fut le père de onze enfants: Armand, Ernest, Georges (décédé en bas âge); Cécile (Mme R. Bonin); Florence (Mme Loyd Boivin); Jeannette (Mme Roma Joly); Germaine (Mme Marcel Brûlé); Lorraine (Mme Ron Mahood); Madeleine (Mme Leon Shymanski); Gilberte (Mme Robert Bouillon); Micheline (Mme René Pinard). Michel fut un des premiers commerçants à s'établir dans le Moulin à fleur. Il commença son commerce en vendant des fruits de porte en porte pour la Compagnie Gamble Robinson. Il ouvrit ensuite un commerce sur la rue Clinton et, de là, au numéro 365 de la rue King. Il mourut à l'âge de 46 ans.

OMER NAULT, frère cadet de Louis et de Michel, résidant à Montréal pour nombre d'années, épousa Marie-Louise Denis. Ils eurent quatre enfants: Marcel (prêtre); Edgar, Jeannine (Mme P. Chartrand) et Jean-Marie. Il épousa en secondes noces Léa Bélec et, de cette union, naquit un fils nommé Guy.



Omer Nault

En 1946, il trouva bon de venir près de ses frères et soeurs. Il opéra un commerce, se spécialisant dans la vente d'articles religieux.

En 1951, il fit un voyage à Rome à l'occasion de l'année sainte; il se rendit à Lourdes en France, à la grotte de Notre-Dame de Lourdes. Il revint avec un enthousiasme qui le poussa à porter main-forte au père Alphonse Raymond, afin de donner un nouvel élan à la population catholique de Sudbury pour accroître leur dévotion à la Vierge Marie et pour faire connaître la grotte Notre-Dame de Lourdes, bâtie à Sudbury en 1907. En 1953, ce lieu de prière fut reconnu comme un sanctuaire où des milliers de personnes se réunissaient pour

honorer la mère du Sauveur.

Après avoir donné les dernières années de sa vie à la propagation de la récitation du chapelet, il mourut le 21 décembre 1977, à l'âge de 73 ans.

MICHEL NAULT, frère de Louis, épousa Irène Nault, fille de Philippe Nault et petite-fille de Jean-Baptiste Nault de Chelmsford. Aurel Nault, fils de Louis, épousa Ida Nault, soeur d'Irène, femme de Michel. Aurel et Ida eurent neuf enfants: Fernand, Jeannine (Mme Michel Daoust); Lucille (Mme Lefebvre); Hélène (Mme Roger Lefebvre); Georgette (Mme Beaudry); Normand, Robert, Murielle (Mme O. Blais) et Roger. Ces deux familles de Nault retrouvent la même origine dans leurs ascendants, puisque les arrière grands-parents étaient originaires de Chénéville et de St-André-Avellin, province de Québec.



Jean Baptiste Nault et sa femme Elizabeth Pilon.

# JEAN-BAPTISTE NAULT

Jean-Baptiste Nault, 1860-1942, épousa Elizabeth Pilon en 1882. Elizabeth vécut de 1862 à 1936. Ils eurent 8 enfants: Philomène, Essé, Philippe, Phidolène, Aldea, Rosina, Valeda, Aldège.

PHILOMÈNE, 1883-1967, épousa Jean Baptiste Bélisle en 1902. J.B. vécut de 1871 à 1938.

Enfants de Philomène:

ESSÉ, 1885-1963, épousa Délia Parisien en 1907. Ils eurent les enfants suivants: Yvonne, mariée à Eugène Daoût; Wilfred, époux de Marthe Gravelle; Henri (décédé à l'âge de 11 ans); Laurette, mariée à Cyprien Beaudry; Annette, mariée à Emile Carrière; Gracia, épouse de Victor Whellan; Roméo (décédé à la guerre de 1943, à l'âge de 23 ans); Rita, mariée à Ovila Dumais, et, en 2ième nocés, à Jack Dufield.

En 1928, il épouse en 2ième nocés Marie-Anne Robillard et sont nés les enfants suivants: Jean-Paul (décédé bébé); Léopold, célibataire, décédé en 1968; Thérèse, épouse de Hormidas Savard; Roger, marié à Rita Savard et à Gail Mathias en 2ième nocés; Germain, époux de Jacqueline Hébert; Walter (décédé à 3 ans); Maurice épouse Georgette Nault, quatre enfants: Diane, Lise, Louise et Michel Nault-Nault. Marcel, marié à Rose Rivet; Lucienne épouse de Julien Frappier et d'Emile St-Jean en 2ième nocés; Anna, célibataire.

PHILIPPE, 1887-1947, épousa Léontine Lepage en 1909. Elle est décédée en 1977. Leurs enfants sont: Moïse, époux de Laurette Frappier et de Marie Frappier en 2ième nocés; Ida, épouse de Aurel Nault; Irène, mariée à Michel Nault; Lionel, marié à Albina Marier; Albert, célibataire décédé; Lucien, célibataire; Yvette, épouse de Hector Dicaire, décédé.

PHIDOLÈNE, 1891-1966, célibataire.

DELPHIS, 1896-1944, célibataire.

ALDÉA, 1898-1955, épousa Samuel Trembley en 1919. Ils eurent neuf enfants: Jeanne D'Arc, épouse de Andrew Horreck; Stephane; Fernand; Noëla, mariée à M. Clark; Rita, épouse de Steve Horreck; Liliane, mariée à Birdsall; Fernande, Mme Robichaud; Lina, Mme Boulay; Nora, épouse d'Arthur Whissell, épouse en 2ième nocés Amanda Devost.

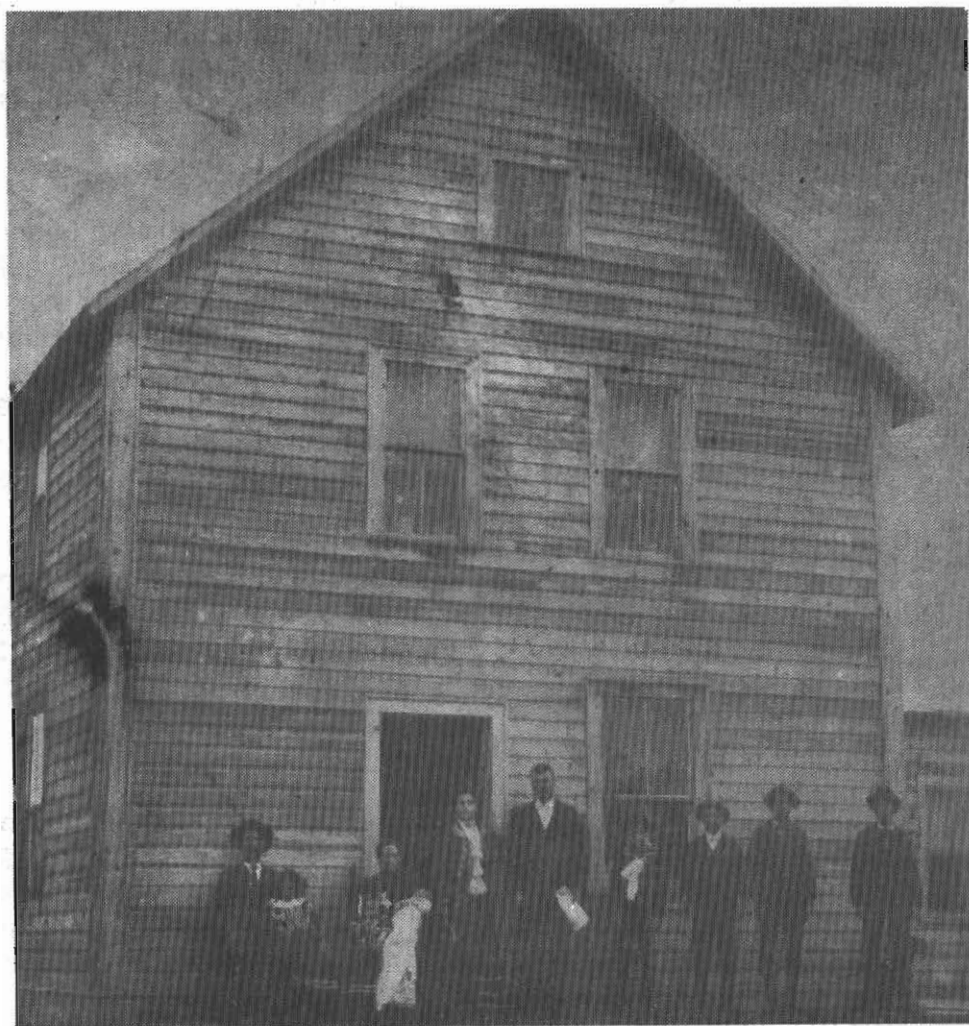
ROSINA, 1900-1948, épousa Albert Langdon en 1918. Ils eurent 8 enfants: Norman; Percey, époux de Marielle Larivière, Léo marié



Addé Fournier; Cécile (Mme Gerry Clayton); Roy, époux de Germaine Paquette; Archie, célibataire; Flossie (Mme Léopold Labine); John époux de Jennie Ford.

VALEDA, 1902-1949, épousa Roy McKenzie en 1926. Roy épousa en 2ième nocés Béatrice White Houle. Ils eurent 2 enfants: Norman et Nora, mariée à Gerry Roy.

ALDÈGE, 1904-1961, épousa en 1ère nocés Rose Brosseau, dont ils eurent une fille, Fernande; et épousa Jeannette Démonigny en 2ième nocés. Ils eurent également une fille nommée Rolande.



M. et Mme J.B. Nault devant leur demeure à Chelmsford avec 8 de leurs enfants et gendre J.B. Béllisle.

# CYPRIEN ET DELIMA PLOUFFE

CYPRIEN Plouffe et Délima furent mariés à Chelmsford le 27 février 1901. Il était le fils de Joseph Plouffe, originaire d'Anger, Québec. Délima est la fille d'Emeurie Poulin et de Joséphine St. Martin.

Cyprien et Délima eurent six enfants: Laurette (Mme Pat Savard); Anita (Mme Rolland Robidoux); deux fils, Bert et Laurent, et deux bébés qui moururent en bas âge.

Je visitais Mme Plouffe au Manoir des pionniers quelques jours avant son centième anniversaire de naissance, qui eut lieu le 6 juin 1981. Nous pourrions croire qu'elle est dans la soixantaine par son air jovial, charmant et son esprit alerte. Elle est tout de même heureuse de nous dire qu'elle approche les cent ans. Demeurant à Azilda toute ma jeunesse, j'ai rencontré mon mari à Chelmsford et nous nous sommes mariés dans la petite église qui a brûlé par la suite. J'avais dix-neuf ans. Nous sommes arrivés à Sudbury en 1912 et j'ai demeuré dans le "Moulin à fleur" toute ma vie.

Le "Moulin à farine" opérait encore. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'on l'a fermé, mais les silos sont restés, quoique plusieurs aient



**Délima Plouffe atteint ses cents ans le 6 juin 1981.  
Elle réside au manoir des pionniers.**

essayé de les détruire. Dans ce temps-là, quand ils bâtissaient quelque chose, c'était pour longtemps et le blé qu'il y avait là-dedans pesait des tonnes. Il fallait que ces silos soient faits en béton armé.

Il n'y avait pas beaucoup d'habitants au "Moulin à fleur" en 1912. Nous nous sommes installés dans une maison construite par la compagnie du moulin qui serait aujourd'hui sur la rue Wilma; ensuite, mon mari a acheté une maison sur la rue Notre Dame, bâtie par la compagnie, servant de salle de danse pour les employés.

J'ai été heureuse au "Moulin à fleur" .... Soixante ans.... Les années ont passé trop vite. Cyprien travaillait à conduire les "petits chars" (tramways). Pendant 20 ans, il fit la "run" de Copper Cliff, se levant tôt le matin, car il voyageait les travailleurs de Copper Cliff au "smelter", ils commençaient à travailler à six heures. Quand Cyprien travaillait l'après-midi, il arrivait à la "Car Barn" à deux heures du matin. Mon mari est décédé un an avant que les "petits chars" aient cessé d'opérer en 1950. Tant que les "tracks" n'ont pas été enlevées, j'avais espérance que nous aurions d'autres "petits chars". C'était propre d'opérer cela, à comparer avec les autobus qui nous empoisonnent avec leur gaz nocifs."

"Mon mari n'a plus travaillé parce qu'il était malade, nous vivions des revenus de nos loyers. Je vendais des corsets "Spirila". Un bon corset en satin avec des bonnes baleines, ça faisait une belle taille; les femmes aimaient cela. Elles n'avaient pas toutes la taille svelte après avoir eu une grosse famille." Elle éclate de rire et continue: "Pour vingt-cinq piastres, nous paraissions bien, mais pas de corset....hum!....J'en vendais presque à toutes les femmes à qui je leur en essayais un. Elles le voulaient tout de suite, mais il fallait qu'elles attendent deux semaines; je ne les faisais pas, moi, ces corsets." Elle égaie la chambre de son rire sonore.

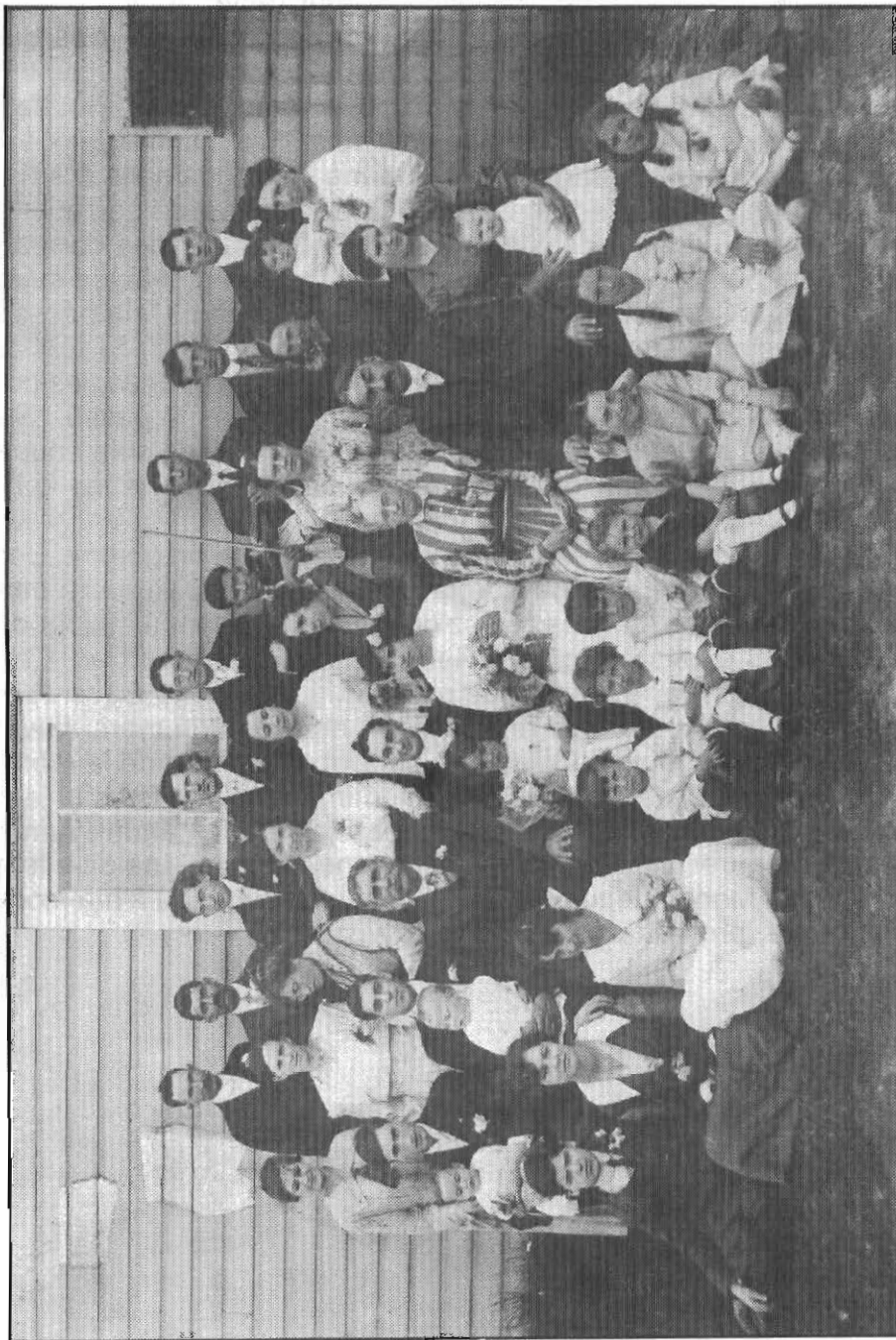
Je feuillette avec elle un vieux cahier dans lequel elle a collé des découpures de journaux, des photos des papes Jean-Paul Ier et Jean-Paul II. En voyant la photo d'Elliot Trudeau, elle me dit: "J'ai toujours été libérale. Quand les femmes ont eu le droit de voter, c'était pour l'élection de Sir Wilfred Laurier ayant pour adversaire Robert Borden. Il y a eu dix neuf élections fédérales au Canada depuis 1917, peut-être une de plus... le gouvernement change trop souvent ces temps-ci. J'étais toujours de bonne heure au "poll" pour m'assurer que personne ne vote sur mon nom; cela se faisait joliment souvent dans mon temps."

Nous nous arrêtons pour lire sur une page jaunie, datant du 10 juillet 1941, son horoscope. "Mes numéros chanceux sont 3 et 7, on dit que je garderai toujours un visage jeune," ce qu'elle trouve bien amusant, et elle continue: "ils disent que mon mari mourra à 73 ans et moi à 80 ans; il se sont trompés la-dessus." Avant de fer-

mer son cahier, elle retourne à une carte de fête illustrant une jeune femme à petite taille, parasol en main, un pied en l'air et à l'allure coquette. Elle lit: Comment faites-vous pour rester si jeune? Mme Plouffe, d'un humour remarquable, rit de bon coeur en regardant cette carte et dit: "Je l'ai gardée, celle-ci."

Je demande: "Que faites-vous de votre temps, Mme Plouffe?" Elle s'empresse de répondre: "Je vais vous dire comme j'ai dit au ministre MacKenzie, quand il est venu me jaser à la salle d'artisanat du Manoir: "Je fais des bébés". Elle s'amuse de sa réponse et continue: "J'étais à dessiner des bébés. Je taille des carreaux dans du coton sur lequel je dessine et colore des motifs. Je suis à faire un beau "runner" pour placer sur mon bureau. Cela passe le temps, dessiner." Je lui dis: "Vous avez de bons yeux." Elle éclate de rire en disant: "Ah oui... mais avec des lunettes jaunes, les couleurs ne sont pas si belles. J'ai fait des tapis, dans le passé, avec des guenilles nattées que je cousais avec des bas de soie coupés sur le long; il n'y avait rien de mieux, mais les gens ne les achetaient plus."

Devenant sérieuse, cette centenaire me dit: "J'ai un garçon, Bert, qui demeure au numéro 603 de la rue Notre Dame. Il a été dans l'armée quatre ans, si vous saviez comment j'étais inquiète! Quelle chance nous avons eu, qu'il revienne. Laurent est mort à 31 ans d'un mal de gorge, il n'était pas marié. Ma fille, Mme Savard, est morte, elle ne s'est jamais remise de la mort de son mari. J'avais un bébé de vingt mois qui marchait partout, il est mort de la méningite". Je vois qu'elle retourne à des sentiments plus tristes et je ne veux pas qu'elle continue. Je m'empresse de lui demander: Aimez-vous à demeurer ici? Son visage s'illumine, "Ah oui! me dit-elle, je demeure au Manoir depuis 1972 et j'y demeurerai jusqu'à ma mort." Je la quitte, promettant de revenir la visiter.



La famille de Zotique Regimbal en 1917.

## ZOTIQUE REGIMBAL

Zotique est le fils d'Augustin Régimbal et d'Edesse Brazeau, originaire de Saint-André-Avellin. Il épouse Céline Lavallée à Saint-André-Avellin le 15 septembre 1879. De ce mariage sont nés onze enfants: William, marié à Florence Chartrand d'Iroquois Falls; Emérida, épouse de Dosithé Mailloux d'Albany, New York; Léonide, Mme Pierre Laroque, de Chelmsford; Eloïde (Mme Côme Gatien) de Thunder Bay; Georges, marié à Corinne Gatien d'Ottawa; Oscar, marié à Yvonne Gascon demeurant à Val d'Or; Léo, marié à Emma Frappier, établi à North Bay; Edmond, marié à Lorina Burton, Sudbury; Henri, marié à Marie Sancartier, Sudbury; Eva (Mme Albert Sabourin) Montréal; Lida, décédée à l'âge de huit ans.

Dans une entrevue avec un journaliste, à l'occasion de son 87ième anniversaire de naissance, Zotique disait: "C'était difficile dans ma jeunesse, d'acquérir une bonne éducation. Enfant, nous avons des responsabilités sur la ferme. J'ai fréquenté tout de même l'école jusqu'à ma cinquième année. Un ami me parle de l'argent qu'il y a à faire dans les camps de bûcherons du Temiskaming et sur la drave, descendant la rivière Ottawa et le fleuve St-Laurent. Je m'engage donc, très jeune, pour la Cie McLaren Lumber Co. d'Ottawa. C'est excitant, la drave. Nous vivons sur des barges de 22 pieds carrés. Nous avons à descendre des rapides; l'aventure me grise. Nous nous nourrissons de lard salé bien gras pendant des mois. Pour un adolescent, c'était vivre.

Je laisse le Québec pour suivre les éclaireurs du Pacifique Canadien et nous arrivons à Sudbury en 1883. Après quelques temps, je retourne à Saint-André-Avellin pour ramener ma famille. Nous demeurons à Chelmsford et, en 1900, je prends résidence au numéro 39 de la rue Young à Sudbury.

En 1906, j'entre au service de la Cie Laberge Lumber où je travaille jusqu'à ma retraite en 1917. Les premières années, je suis seul dans la cour à bois, je travaille de six heures du matin à 10 heures du soir, je pile la planche et je suis en charge des expéditions. Les heures sont longues, mais j'aime mon travail. En 1910, la Compagnie laisse la plante sur la rue Xavier et s'établit sur la rue Louis. Je deviens en charge des expéditions seulement.

De 1910-1914, je suis membre du Conseil du village, au temps où les villageois sont surtout préoccupés de voir une amélioration des rues." Zotique raconte avec humour l'incident de M. Charlie Taylor qui, en 1910, quelques semaines avant les élections, prend son canot et rame de la quincaillerie Ricard jusqu'au Bureau de poste (de la rue Froot à la rue Durham). "C'est alors, dit-il, que Larry

O'Connor est élu au Conseil. Il y a de l'action; les trottoirs de ciment sont mis en place et les rues sont recouvertes de gravier."

En 1885, une troupe de militants arrive à la gare de Sudbury. Cette troupe du gouvernement fédéral se rend au Manitoba pour combattre Louis Riel. Il y a 50 milles à marcher à pieds à travers la forêt et les marécages de la région avant de faire une liaison avec un autre bout de chemin de fer en construction. On demande à Zotique Régimbal, éclaireur avisé, de les conduire. Ces militants ne se rendent pas à Batoche, car Louis Riel est exécuté et la rébellion prend fin. Plusieurs de ces militants choisissent de s'établir dans la région de Sudbury.

Jamais personne n'a eu à discuter de la date de sa naissance, puisqu'il avait sur le bras un "tatou" indiquant la date et le lieu de sa naissance. Dans ses dernières années, il fit sa demeure avec son fils Edmond. Mme Régimbal est décédée en 1936, six jours avant d'atteindre ses 77 ans. Zotique est décédé en 1945 à l'âge de 89 ans.

EDMOND REGIMBAL, maria Lorraine Burton. De cette union sont nés: Rodolph, marié à Laurette Pilon; Wilfred, marié à Bernadette Lanthier; Irène (Mme Bob Hibbs); Ernest, marié à Jeanne Marion, décédé; Rita (Mme A. Lafrenière) et Victor, marié à E. Retty.



Famille d'Henri Régimbal et de Marie Sancier.

HENRI REGIMBAL, fils de Zotique, est né à Chelmsford. Il fit ses études au Collège du Sacré-Coeur. Il épousa Marie Sancier et de cette union sont nés: Robert, Yvonne, Armand, Jean, Laurent, Gérard, Paul, Viola et Edna.

Henri fut au service de la Cie Sudbury Brewing and Malting à titre de comptable jusqu'en 1929, lorsqu'il fut nommé trésorier de la Commission scolaire des Écoles séparées, ce poste qu'il garda pendant 25 ans, jusqu'à sa mort en 1953. Il était aussi sur le Comité de la librairie publique de Sudbury depuis 12 ans. Il était âgé de 56 ans.

ALBERT REGIMBAL S.J., fils de Léo, est né à Sudbury le 7 septembre 1915. Il est ordonné prêtre le 15 août 1948. Il poursuit des études spécialisées auprès de mouvements dédiés à la jeunesse. En 1950, il incorpore le Centre des jeunes de Sudbury, dont il fut le directeur jusqu'à sa mort en 1980.

## FELIX RICARD

FÉLIX Ricard est né le 22 juillet 1872 à l'Île du Calumet, sur la rivière Ottawa. Il était le fils de François Ricard et d'Adelaïde Mousseau. À l'âge de 14 ans, il dut abandonner ses études pour aider au soutien de sa mère et des enfants encore à la maison. Il s'obstinait à apporter son dictionnaire et sa grammaire française au travail, pour étudier pendant son heure du dîner, mais son rêve d'entrer au Collège ne fut jamais réalisé. Il travailla pour la Compagnie Pacifique Canadien à Verner et arriva à Sudbury avec sa famille en 1889.

Il accepta un emploi chez un quincaillier de Sudbury, M. Purvis, et étant initié au commerce, l'idée lui vint de partir à son compte. Il n'avait aucune économie, mais un maison de gros de Montréal, L. Lewis Bros., lui fit confiance. Il s'établit donc avec son frère, Emile, à Victoria Mines, en l'année 1900, opérant pour la première année avec de bons créanciers, heureux de lui aider.

En 1901, Félix rencontra Palmyre Baxter, demeurant à Kelso aux États-Unis; elle était en visite chez des parents, M. et Mme Patrick Baxter. Après six semaines de fréquentations, ils se marièrent le 25 septembre à Plaisance, près de Papineauville, où la famille de Palmyre demeurait. Les jeunes mariés habitèrent Victoria Mines pendant six ans.

Lorsque la Compagnie Mond Nickel cessa l'opération de son usine à Victoria Mines, les Ricard allèrent s'établir à Verner et, six ans plus tard, en 1909, Félix ouvrait son commerce à Sudbury, pour y demeurer toute sa vie.





**MOMENT ÉMOUVANT POUR M. FELIX RICARD** - M. Félix Ricard, à gauche, reçoit ici la décoration que lui décerne le Conseil de la vie française en Amérique. Il s'agit d'une médaille qui porte son nom et au revers duquel est inscrit "Conservons notre héritage". M. Ricard est reconnu comme le grand précurseur de ceux qui ont bataillé pour la reconnaissance du fait français à Sudbury au début du siècle. C'est M. Le juge J.-A.-S. Plouffe de North Bay qui lui a remis la décoration et a exalté les mérites du récipiendaire. Seulement six ou sept Franco-Ontariens ont l'honneur de posséder cette médaille depuis la fondation du Conseil de la vie française en 1937.

(Photo Léo Cousineau)

Félix et Palmyre eurent quatre enfants: Irène (Mme D. Laporte de Montréal), née à Victoria Mines; Baxter, né à Verner (propriétaire du poste de radio CFBR à Sudbury); Evangéline (Mme John Lepage de Coniston), née à Verner et décédée en 1941; Cléon, né à Sudbury en 1919, décédé le 16 juin 1939; ce dernier avait choisi la vie religieuse et désirait devenir sinologue. Il parlait déjà assez couramment la langue chinoise lorsque Dieu le rappela à lui. Mme Ricard mourut le 25 juillet 1919. M. Ricard se maria en secondes noces le 12 octobre 1920 avec Louise Becherich, une Parisienne. Il n'y eut pas d'enfants de cette union. Celle-ci mourut le 17 juillet 1956.

M. Félix Ricard s'est mérité le plus grand honneur qui puisse être décerné à un Canadien français en Amérique. Cet homme, commissaire de nos écoles séparées catholiques et romaines pendant plus de vingt ans consécutifs, fut décoré par le Conseil de la vie française en Amérique d'une médaille qui porte son nom et au revers de laquelle elle inscrit: "Conservons notre héritage". Ce grand patriote est reconnu comme étant le précurseur de ceux qui ont bataillé pour la reconnaissance du fait français à Sudbury au début du siècle.

Dans le Toronto Star, le 27 septembre 1927, on disait: "La Commission scolaire catholique déclare franchement que les Canadiens français qui la dirigent (Hurtubise et Ricard) ont réussi une méthode d'enseignement bilingue propre. Ils ignorent le Règlement XVII carrément. Ils espèrent avoir le "Lower School" en français, car ils ont un couvent pour les jeunes filles et un collège pour garçons. Ils soutiennent que l'anglais ne peut être appris à fond que par le truchement du français."

M. Félix Ricard était rigide, ne faisant aucune concession quand il se croyait en possession de la justice et de la vérité; indépendant en politique, cet homme d'affaires maniait avec dextérité chiffres et statistiques, alors que Raoul Hurtubise pénétrait vite au fond des problèmes et avec plus d'ampleur, grâce à ses dons d'artiste et d'humaniste. Le Dr Tanguay surnomma ces deux hommes "chefs de la période héroïque"; il ne pouvait pas mieux dire. Même les anglophones ont reconnu ce fait.

À l'âge de 80 ans, M. Ricard travaillait encore dans sa quincaillerie. C'est avec regret que nous apprenions sa mort, le 16 avril 1961; il était âgé de 88 ans.

Monsieur Félix Ricard a pris une place dans mes souvenirs d'enfance.

EXTRAIT DE MES MÉMOIRES D'ENFANCE: Une glissade en 1925. Nous demeurons au numéro 83 de la rue Louis, près de l'église Ste-Anne. Il y a en arrière des magasins Noris et Lafrance, situés sur le côté est de la rue Beech, une belle glissade où tous les enfants du centre ville s'y rendent. De la côte à pic, nous descendons jusque sur le ruisseau qui est encore gelé à la fin de mars. Depuis deux semaines nous glissons sur des cartons, ayant fracassé nos traîneaux.

Un samedi après-midi, nous partons pour aller glisser. En sortant de la maison, nous apercevons le traîneau du bébé qui est resté sur la galerie; nous nous esquivons en l'emportant. En enlevant le manche, nous pouvons glisser en nous plaçant à plat ventre, les pieds entre les barreaux du dossier afin de nous guider. En moins d'une demi-heure l'accotoir est arraché.

Je suis bouleversée et inquiète; j'appréhende une punition. Mon frère, très optimiste, me rassure en disant: "Ne t'inquiète pas, j'ai cinq sous, j'irai acheter de la colle et je réparerai le traîneau en cachette de maman; le bébé est malade, elle ne le sortira pas pour quelques jours, la colle aura le temps de sécher". Satisfaits, nous continuons à glisser sur ce qui reste du traîneau.

Ce n'est que lorsque l'Angelus sonne que nous réalisons qu'il est temps de rentrer à la maison. Mon frère porte le traîneau d'une main et le dossier de l'autre, je porte le manche. Ma mère, de la fenêtre, nous voit approcher; elle ne nous donne pas le temps de déposer le traîneau, mais nous commande d'une voix forte de l'entrer dans la maison. Elle nous dispute. Mon frère calme, persuasif, l'assure qu'il n'y a rien de brisé et qu'il peut le réparer; il suffit de le coller.

Ma mère appelle donc M. Ricard, demandant s'il a en main de la colle forte. Elle lui raconte ce qui est arrivé. Ce dernier profite de l'occasion pour lui offrir deux beaux traîneaux de haute qualité, avec des lisses en acier et un gouvernail. Il ajoute: les enfants ont encore plusieurs semaines à glisser; je préfère vous les vendre au prix du gros plutôt que de les entreposer jusqu'à l'hiver prochain". Nous sommes tout oreille et, lorsque ma mère accepte l'offre, nous en sommes réjouis. Mais en fermant le téléphone, elle nous dit: "M. Ricard m'a convaincue que c'est une aubaine; c'est la seule raison pour laquelle j'achète ces traîneaux. Ce n'est certainement pas pour vous récompenser de votre désobéissance et de votre manque de respect pour la propriété d'autrui. Avant que vous puissiez toucher à ces luges, voyez à ce que le traîneau du bébé soit réparé". Comme c'est un samedi et que les magasins sont ouverts jusqu'à neuf heures du soir, nous nous hâtons de réparer le dommage fait et, en sortant de la table, après le souper, nous partons avec ma mère pour acheter les plus belles luges (traîneaux de sport) vendues en ville.

Nous nous sentions bien redevables à M. Ricard, quoique très insouciant du dévouement de cet homme à notre égard, mais, devenus adultes, nous lui avons été bien reconnaissants de l'héritage qu'il a laissé aux francophones de Sudbury. J'étais réjouie d'apprendre qu'une école, l'école Félix Ricard, porterait son nom. Nos traîneaux sont disparus depuis longtemps, mais notre éducation française nous est restée, même s'il y avait des lacunes en 1925. Le nom "Félix Ricard" nous rappelle un défenseur inlassable de notre belle langue maternelle.

## DR RODOLPH TANGUAY



Dr Rodolphe Tanguay

Né en 1894, le docteur Rodolphe Tanguay était originaire de Montréal. Il obtint en 1915 ses degrés de B.Sc. et de B.A. au Collège de l'Assomption, tandis que l'Université de Montréal lui conféra son diplôme "Docteur en médecine" en 1920.

Licencié du Conseil Général Médical de Londres, en 1921, il épouse Adrienne Coderre, née à l'Assomption, paroisse de Montréal. De ce mariage naquirent huit enfants: Hubert, Thérèse (Mme Y. Cloutier); Agnès (Mme Paul Desautels de Coniston); Julienne, célibataire; Dr Jacques Tanguay de Montréal; Suzanne (Mme N. Gagnon); Claude de Sturgeon Falls et Jean, professeur et assistant directeur de l'école secondaire de langue française, à North Bay.

Au début de sa carrière en 1921, le docteur s'établit à Chelmsford, mais après quelques années il achète en 1925 une maison au coin de Ste-Anne Lane et la rue Borgia. Il devient alors membres du personnel médical de l'Hôpital St-Joseph et chirurgien aîné en 1930. Durant les premières années, il fait du bureau dans les piè-

ces à l'avant de sa propriété et, plus tard, il s'installe sur la rue Durham.

Quelques années plus tard, le désir de parfaire ses études chirurgicales le conduit à New York pour six mois. Membre exécutif du bureau médical de l'Hôpital St-Joseph en 1933-34, il en devient le vice-président en 1935, le président en 1936 et successivement chef des services de chirurgie et chef du personnel médical. Il commence l'organisation d'un service d'urologie à cet hôpital et comme chef du département urologique, continue sa spécialisation à New-York en 1941-42, sous la direction des principaux maîtres d'urologie aux Etats-Unis, "Fellow of the American College of Surgeons" en 1943, il est agrégé comme spécialiste en urologie par le Collège Royal des Chirurgiens du Canada en 1945 et est reconnu comme tel par le Collège des Médecins et Chirurgiens de la Province d'Ontario. En 1946, enfin, il devient "Fellow of the Academy of Medicine" de Toronto.

Pendant nombre d'années, il est directeur de la chorale Ste-Anne. La grande messe solennelle du dimanche se chantait en chants grégoriens par les hommes.

Une garde-malade me disait un jour: "Le docteur Tanguay n'entrait jamais dans la salle d'opération sans avoir prié à la chapelle auparavant. Le docteur Rodolph Tanguay est décédé en février 1952 à l'âge de 57 ans; son épouse est décédée en avril 1974 à l'âge de 81 ans.

Extraits de mes mémoires d'enfance:

## **UNE VISITE CHEZ LE MÉDECIN**

À la fin de mars 1928, mon oncle arrive du chantier où il a passé l'hiver avec sa famille. Les enfants, tous d'âge scolaire, ont hâte de reprendre leurs classes interrompues à la fin d'octobre.

Ma cousine Desneige, âgée de dix ans, se plaint qu'un petit os déplacé au poignet l'empêche d'écrire. Son institutrice lui conseille fortement de voir un médecin.

Un samedi après-midi, ma mère me charge de conduire Desneige chez notre médecin de famille, le Dr Tanguay. Elle me dit: "En même temps tu feras extraire les deux dents qui te font souffrir. Elle m'avait bien préparée à ce supplice en me parlant des âmes du purgatoire, me disant: "C'est une bonne occasion pour toi de sauver deux âmes du purgatoire. Tu n'as qu'à offrir tes souffrances pour elles."

Malgré mon appréhension, j'anticipe l'occasion de faire pénitence pour une si bonne cause. Je m'assois sur la chaise de dentiste du docteur et j'ouvre la bouche bien grande. Je m'attend à ce que ce soit douloureux, quoique le médecin me rassure en disant: "Ce n'est

que des dents de lait, en un tour de davier elles seront extraites. De sa main gauche, placée sur mon front, il me cale la tête dans le petit coussinet de cuir de la chaise, et d'une main solide, tenant le davier, il ne prend pas de temps à contourner la dent et commence l'extraction. Ces quelques secondes me paraissent une éternité. J'ai beau laisser sortir des hurlements étouffés, me tortiller sur mon siège, il continue à déraciner la dent; il y a un petit "clic" et je vois la dent entre la pince recourbée que le docteur est heureux de me montrer. Il me dit: "Crache un peu, rince ta bouche, ça ne saignera pas beaucoup; ce n'est pas une molaire. J'ai extrait la plus grosse, celle qui causait tes maux de dents, l'autre n'est qu'à fleur de peau, ce ne sera pas souffrant du tout."

Ces paroles me ramènent à la réalité, j'oublie mon mal pour un instant, et vite je saute en bas de la chaise, satisfaite d'avoir sauvé une âme du purgatoire, mais bien résolue à ne pas en sauver une deuxième, du moins pas ce jour-là.

Desneige, adossée au cadrage de la porte, est témoin de l'affaire, ce qui l'a rendue un peu nerveuse. Nous passons de la salle d'examen, où est la chaise du dentiste, au bureau du médecin. Elle est prête à partir sans parler de son trouble. J'attire l'attention du médecin en disant: "J'ai emmené ma cousine afin que vous regardiez son poignet." Instinctivement, Desneige se tient les mains en arrière du dos, elle se hâte d'ajouter: "Oh, ça ne fait pas mal, mais j'ai de la difficulté à bien écrire, à l'école."

Le docteur Tanguay semble comprendre les enfants. Il me fait ouvrir la bouche et dit: "Tu vois, ça ne saigne plus, mais n'attends pas d'avoir un autre mal de dents avant de venir faire extraire l'autre; ce n'est pas si mal? Je suis un bon dentiste, n'est-ce pas? Je fais un geste d'affirmation et je me prépare à partir, lorsqu'il dit à ma cousine: "Comment te nommes-tu, toi? Tu es une cousine de Marguerite? Où demeures-tu?" Et pendant que Desneige répond à ses questions, le docteur s'avance et lui prend la main. Il regarde le poignet et dit: "Ce n'est rien cela, je vais arranger ce poignet à l'instant; je ne te ferai pas mal du tout. Tenant toujours ma cousine par la main, il prend un haricot (petit plat de granite blanc en forme de haricot), comme celui qu'il m'avait offert pour cracher. Mettant un livre sur son bureau, il place le poignet de Desneige de façon à ce que le petit os soit à sa vue et sans dire un mot, il frappe l'os du poignet qui, du fait, reprend sa place.

Est-ce la surprise ou le mal, Desneige remercie le médecin en ces termes: "Mon câlisse" de fou, tu aurais pu me casser le poignet, mon "sonavabitch"! Elle s'empresse d'examiner son poignet et constate que l'os a repris sa place. Elle remue sa main et, à sa surprise, tout fonctionne bien et sans douleur.

Le médecin, en entendant un tel langage, se tourne vers moi et demande: "D'où sort-elle, cette enfant, pour être si mal engueulée?" Je lui répons: "Elle a passé l'hiver au chantier. – "Ah, dit le docteur, ça se voit!" Prenant ma cousine par le menton afin de recevoir toute son attention, il lui dit: "Tu es une jolie fillette, trop intelligente pour parler ainsi. Je comprends que tu ne t'attendais pas à recevoir un coup d'haricot sur le poignet, mais ne répète plus jamais ces sacres. Sortant de la bouche d'une enfant, ils sont abominables."

La figure coléreuse de Desneige s'adoucit et, en sortant du bureau, elle est prête à pleurer. Je demande au médecin s'il veut bien l'excuser, en ajoutant: "Ma cousine ne parle jamais mal, c'est la première fois que je l'entends parler ainsi. Sa mère a dit que le chantier n'était pas une place pour des enfants et qu'elle n'y retournera plus, même si mon oncle s'ennuie."

En parlant du docteur Tanguay, je me souviens aussi de son jeune fils. Je crois que c'était Hubert. C'était un enfant aux grands yeux noirs, pétillants d'intelligence. Il aimait à s'évader de la cour et à s'aventurer sur le trottoir quand il en avait la chance. Tous les voisins le connaissaient bien et s'amusaient de ses propos enfantins.

**EXTRAITS DE MES MÉMOIRES D'ENFANCE:** Une escapade. Ma mère se pratique depuis plusieurs mois à friser une longue couette de cheveux attachée à une poignée de porte. Avec un fer à onduler et de la pratique en plaçant les cheveux d'un côté et de l'autre, elle est devenue assez habile pour donner de belles ondulations à ses trois soeurs et amies.

Au printemps de l'année 1927, ma mère ouvre un salon de coiffure sur la rue Borgia à trois portes du magasin à rayons le "Toronto Bargain Store".

Un jour, alors que je suis à faire mes devoirs de classe dans la salle d'attente et que Mme Tanguay est à se faire coiffer, sa servante entre dans le salon en s'écriant: "Mme Tanguay le petit Hubert est monté dans un wagon, à la gare, et le train est parti." Mme Tanguay, alarmée, les cheveux à moitié frisés se prépare pour sortir du salon en disant: "Mon Dieu, qu'il est frou frou celui-là! Il a à peine quatre ans; je me demande quand le conducteur va s'apercevoir que l'enfant est du nombre des passagers. Ce dernier peut se rendre jusqu'à Montréal!"

Ma mère, tout en lui aidant à enfiler son manteau, essaie de la calmer, lui assurant que l'agent à la gare aura le temps de télégraphier à Capréol. Tous les habitants de la rue Borgia sont aux abois, car le petit Hubert est bien connu. Les uns disent: "Il est jeune pour prendre les gros chars", d'autres s'inquiètent en se disant: "Si l'enfant tombe endormi sous un banc, le conducteur ne le verra pas,

il ne le découvrira pas avant d'arriver à Ottawa ou à Montréal." Mon père s'apitoie sur le sort du médecin qui, en toute hâte, a pris la route vers Caprêol. À sept heures du soir, il ne sera pas de retour avant minuit; les chemins sont tortueux et boueux au mois d'avril.

À son arrivée à Caprêol, le docteur appelle sa femme pour la rassurer, car l'enfant a été laissé aux soins du télégraphiste. Cette dernière revient au salon afin que ma mère achève de la coiffer.

Le lendemain, mon institutrice n'est pas satisfaite de voir des devoirs si mal faits, il n'y a pas une addition de bien, mon écriture est négligée, et les erreurs à moitié effacées. Elle n'accepte pas la raison que je lui donne pour ce manque d'attention à mes devoirs et je suis punie; je perds ma récréation. Cet incident de la veille est resté bien ancré dans ma mémoire.

## WHISSELL ALBERT

Albert Whissell, né le 29 février 1876, maria Alexina Charette à Thurso, Québec. Il était le fils de Isaac Whissell et de Domithilde Leblond, originaires de Saint-André-Avellin, P.Q.

Jeunes mariés, ils laissent le Québec pour venir s'établir à Sudbury au tournant du siècle. Ils eurent cinq enfants: Arthur, Manda (Renault), Lina (Hormidas Lafleur), et Wilfred. Ce dernier est le seul vivant, demeurant à 521 rue Kehoe.

Albert Whissell était un habile charpentier. Il travailla avec M. Variieur chez Evans Ltée, pour ensuite être embauché par Jean-Baptiste Laberge qui lui offrit la position de contremaître à son moulin à scie, dans la fabrique de châssis, où il resta pendant de nombreuses années. Il demeura sur la rue Notre Dame et en 1922, il se bâtit une maison neuve au numéro 154 de la rue Notre-Dame; cette maison fut briquetée dans les années 1930. Sa femme ouvrit un commerce d'épicerie dans sa vieille maison.

S'étant acheté une ferme laitière sur le chemin de Garson (où est situé, aujourd'hui, l'hôtel Laurentien sur le boulevard Lasalle), il avait des employés pour s'occuper de faire la culture, l'élevage des cochons, des chevaux, des vaches laitières et des poules. IL s'y rendait presque à tous les jours. Durant les mois d'été, il s'absentait de la fabrique de chassiss pour s'occuper de la ferme aux temps des foins et des récoltes.

M. Whissell était un homme paisible et doux, sa femme pouvait agir librement selon ses fantaisies. Il était un fervent lecteur du journal "Le Droit", que pratiquement rien ne pouvait l'empêcher de lire



après le souper. Il mourut le 18 décembre 1961 à l'âge de 85 ans et 10 mois.

Mme Alexina Whissell était une femme d'affaire, honnête et d'une énergie sans pareil. Elle fut un membre du premier comité fondé par le Collège du Sacré-Coeur. Elle s'occupait du commerce d'épi-



Alexina Charette épouse d'Albert Whissell



Albert Whissell

cerie avec ses filles. Cette femme colportait les produits de la ferme, dans les rues de Sudbury, avec une express tirée par une vieille jument grise. Elle vendait de porte en porte, échangeait et vendait des vaches laitières, des boeufs, des chevaux, des cochons, etc; son magasin était un centre d'échange pour les fermiers. Elle achetait le grain, le faisait moudre et le leur revendait sous forme de moulée ou de farine, faisant un profit, si minime fut-il. À cette époque, peu de femmes mariées avaient un compte de banque tel qu'Alexina.

Cette femme était honnête mais aussi très coléreuse si quelqu'un essayait d'empiéter sur sa bonne volonté. Un jour qu'elle avait laissé sa voiture et son cheval sur une route étroite, un certain M. Albert osa les mener dans le fossé afin de passer. L'apercevant, elle accourut, saisit son fouet et le frappa à tour de bras avec le manche tout en lui disant sa façon de penser. Le monsieur Albert se retrouva avec une fracture au bras. Comme il était employé à balayer les rues, poussant une poubelle munie de roues, il perdit plusieurs heures de travail. Mme Whissell fut poursuivie en Cour pour dommages, mais elle obtint la clémence du juge.

Au temps des bleuets, Alexina organisait un groupe d'une dizaine de garçons, âgés de 10 à 15 ans, qu'elle conduisait en voiture où il y avait des bleuets en quantité. Elle partait de bon matin, ayant eu soin d'apporter un gros lunch aux sandwiches et plusieurs cruches d'eau; les jeunes étaient encouragés à ramasser les bleuets aussi proprement que possible, c'est à dire avec un minimum d'feuilles et de bleuets verts. Ils étaient payés de 5 à 10 sous la chaudière de cinq livres.

Mme Whissell, pour sa part, descendait la montagne les bras chargés de quatre paniers de onze pintes, se hâtant pour arriver à l'entrepôt Gamble Robinson afin de vendre ses bleuets avant la fermeture. Plus les bleuets étaient frais et nets, plus le prix était élevé. Elle était satisfaite lorsqu'elle recevait \$1.00 par panier; elle en emportait toujours de dix à quinze paniers par jours. Elle disait: "Ça ramasse vite ces garçons-là, nous ne restons pas longtemps dans la même talle."

Malgré les rochers escarpés qui bordaient l'ouest de la rue Notre Dame, Mme Whissell était privilégiée, car elle n'avait que quatorze marches à monter pour se rendre à sa porte. Ses voisins en avaient quarante et d'autres trente et plus.

C'est avec nostalgie que son petit-fils, Lucien Lafleur, demeurant aujourd'hui à 256 Caswell Drive, me dit: "Je suis né dans la maison que grand-père avait bâti sur la rue Notre Dame. Ce que mon aïeul a mis trois mois à bâtir, travaillant de 15 à 16 heures par jours, fut démoli en douze heures, pour faire place...à quoi?"

Mme Alexina Whissell avait une personnalité caractéristique fort

connue. À cette époque, peu de ménagères osaient sortir de leurs foyers pour se mêler des affaires commerciales. Les hommes trouvaient amusant d'échanger leurs chevaux avec les animaux d'Alexina, mais ils se gardaient bien d'essayer de la rouler, car cette femme intelligente et dégourdie connaissait son boulot; elle examinait les dents et les sabots d'une bête comme le plus expert des maquignons.

Un cousin me raconte: "Ah oui, je me souviens de Mme Whissell; elle avait acheté une vache de mon grand-père, M. Jos. Pilon de Blezard Valley, et nous avait demandée, à Willie Boileau et moi, de conduire la vache chez elle, sur la rue Notre Dame à Sudbury.

Nous sommes partis à pied de bonne heure le matin, pour arriver en ville dans l'après-midi; il y avait douze milles à faire dans le chemin de gravelle qui était tortueux. Quand la vache refusait d'avancer, je lui tordais la queue et je la poussais au derrière pendant que Willie la tirait par le collet. Elle poussait un beuglement et repartait de plus belle. À notre arrivée, Mme Whissell nous demande si nous l'avons laissée manger en chemin; nous lui disons que nous n'avons pas eu le temps. Elle s'empresse d'aller attacher la grosse vache noir et blanc dans le fond de la cour où il y a assez d'herbe pour qu'elle mange. Nous n'osons pas dire que nous ne voulions pas arrêter, car il aurait fallu traverser les fossés pour trouver de l'herbe et la bête aurait probablement aimer mieux souffrir d'avoir la queue tordue afin de pouvoir manger un peu. De plus nous avions hâte de collecter, nous ne savions pas combien elle nous paierait, mais ma grand-mère m'avait assuré que nous serions bien payés.

Mme Whissell fut généreuse, elle nous paya chacun un dollar. C'était de l'argent ça. Nous sommes entrés au magasin de "quinze cents"; je me suis acheté un canif de dix sous et des bonbons. Ça faisait longtemps que je désirais un couteau de poche. Les soixante sous qu'il me restait, je les ai fait sonner dans le fond de mes goussets pendant plus d'une semaine. Willie, cinq ans plus vieux que moi, était dépensier, cela ne l'achalait pas de dépenser un dollar tout à la même place, car il se faisait de l'argent en vendant des graines de semence et en allant arracher des patates."

Cette dame laissa un bon souvenir à ses concitoyens. Elle est décédée le 4 décembre 1955 à l'âge de 77 ans.

## WHISSELL ARTHUR

ARTHUR Whissell, fils de Albert et de Alexina, travailla 35 ans au service de l'INCO. Il fut échevin pour le quartier Fournier pendant 12 ans et servit comme assistant maire. Une rue porte son nom dans le quartier.

Marié à Evelyne Richer, par le Père Gamache, à la paroisse Ste-Anne en 1929, ce couple eut trois enfants: Normand, Normande et Lorraine. Devenu veuf, il maria le 8 mars 1948, Nora Tremblay et de cette union est né un fils Laurent. Arthur est décédé le 9 novembre 1977 à l'âge de 72 ans.

## WHISSELL ADORICE

JOSEPH Adorice Whissell est né à Saint-André-Avellin le 19 octobre 1915; il était le fils de William Adorice Whissell et d'Yvonne Nault, mariés à Saint-André-Avellin, le 6 octobre 1914; son père était le fils de Georges Whissell et de Mathilda Hays, et son grand-père était Etienne Whissell, marié à Claire Leblond, tous de Saint-André-Avellin, Québec.

Joseph Adorice fréquenta l'école St-Louis de Gonzague et plus tard, en 1929, le Collège du Sacré-Coeur.

À l'âge de dix-neuf ans, il épousa Alice Chartrand, fille de Anaclet Chartrand de Chelmsford. Ils eurent huit enfants: Shirley, Georges, Robert (décédé à l'âge de 26 ans); Marguerite, Claire (décédée en bas âge), Suzanne, Monique et Mario.

Fait à signaler, au moment de la pneumonie dont fut victime le bébé Claire, en 1942, la pénicilline, nouvellement découverte, n'était pas encore introduite à Sudbury. Le docteur Gilles Desmarais avait téléphoné à Toronto pour en commander d'urgence, mais à cette époque le transport aérien ne se faisait pas à Sudbury; l'aéroport le plus proche était celui de North Bay et il n'y avait qu'un vol de Toronto à North Bay. Il fallut aller quérir le précieux médicament à North Bay tôt le lendemain matin; deux heures plus tard, le médicament était injecté au bébé. Malheureusement, l'enfant, dont l'état s'était détérioré, mourut quelques heures plus tard.

Adorice s'était procuré un camion de 2 1/2 tonnes; les mois d'été, il achetait des fruits dans la Péninsule de Niagar pour les revendre le lendemain au marché en plein air, situé sur la rue Borgia. L'hiver, il se rendait dans les rangs en arrière de Markstay pour acheter du bois de chauffage qu'il vendait aux citoyens de la ville. Il y avait un marché à tous les jours de la semaine pour les camionneurs; ceux-ci faisaient un profit de \$10.00 à \$15.00 sur la vente d'un voyage

de bois de huit cordes. Si Adorice était assez chanceux pour vendre son voyage dans l'avant-midi, il retournait à Markstay pour revenir dans la veillée; si non, il revenait aux petites heures du matin pour stationner son camion au marché durant la nuit, afin d'avoir une meilleure place, quitte à se rendre chez lui à pied. Il arrivait ainsi à faire les paiements de son camion et à pourvoir aux besoins de sa famille.

C'était un homme ingénieux, entreprenant et opportuniste. Au cours des années, il se lança dans différentes nouvelles entreprises, améliorant sa situation. En 1959, il subdivisa en lots un terrain où il construisit plus de cent maisons uni-familiales, se servant du nouveau plan fédéral, "Canadian Housing Mortgage Corporation", qui prêtait la somme de 90% de la valeur de la propriété à un taux d'intérêt de 6 1/2%, payable en vingt-cinq ans. Il s'engagea à préparer le site pour l'école des sciences de l'éducation, requérant une énorme quantité d'explosifs pour aplanir le terrain. Il fut choisi pour bâtir l'amphithéâtre Bell et le parc du centenaire de la Confédération, terminé à l'été 1967.

Il mourut à l'âge de 53 ans, en novembre 1968.



Adorice Whissell à l'âge de 3 ans.

# WHISSELL WHESELL WHISSEL

Voici l'arbre généalogique de ces deux familles:

ZACHARIE WHESELL et ses frères JOHN BAPTISTE et PIERRE arrivèrent de l'Allemagne vers l'année 1800. Leurs parents furent victimes d'une épidémie et moururent sur le bateau en faisant la traversée et furent jetés à la mer. Le jeune frère PIERRE fut placé chez un cultivateur, nommé Potier; donc Pierre Whessell, dit Potier, nous laisse dans l'incertitude quand on essaie de retrouver sa lignée de descendants. Zacharie, dit Zacharaille, s'établit à St-André d'Avellan où on peut retrouver ses descendants dans les registres de cette paroisse.

Zacharie est décédé à S.A.A. le 19-9- 1866 à l'âge de 80 ans. John Baptiste est décédé à S.A.A. le 3 avril, 1867 à l'âge de 88 ans.

ZACHARIE WHESELL épousa EVE FISHER. De cette union sont nés: George-Etienne, 10-8-1835; Henri, --6-1837; Frédéric --3-1842; Isaac --1845 et Joseph --5-1846.

GEORGES ETIENNE, qu'on avait surnommé le vieux DOL, épousa CLAIRE LEBLOND.

De cette union sont nés: Georges 12-10-1855; Philomène 25-12-1857; Marie 5-4- 1860, célibataire, elle est décédée 18-3-1919 à l'âge de 58 ans; Etienne 8-3-1862; Joseph 19-9-1863; Frédéric 19-9-1865; Rachel 6-8-1869, elle épousa Alexandre Picard 31-7-1893, décédée 11-4-1950 (80 ans); William 30-4-1873 (Alfred) épouse Marie (Maggie) Lachance 4-7-1893; Eliza 5-2-1875, décédée à S.A.A. 19-10-1875 à l'âge de 8 mois; Acharie 18-7-1876; Monique Rosalba 3-5-1878 épousa Honoré Laroche 29-4-1906; Délia (Lia) épousa Ollidore Lalonde 30-7-1894; Thomas 14-9-1882, décédé 1-5-1988 ( 5 ans); Georges Etienne est décédé à S.A.A. le 30-4-1910 à l'âge de 74 ans.

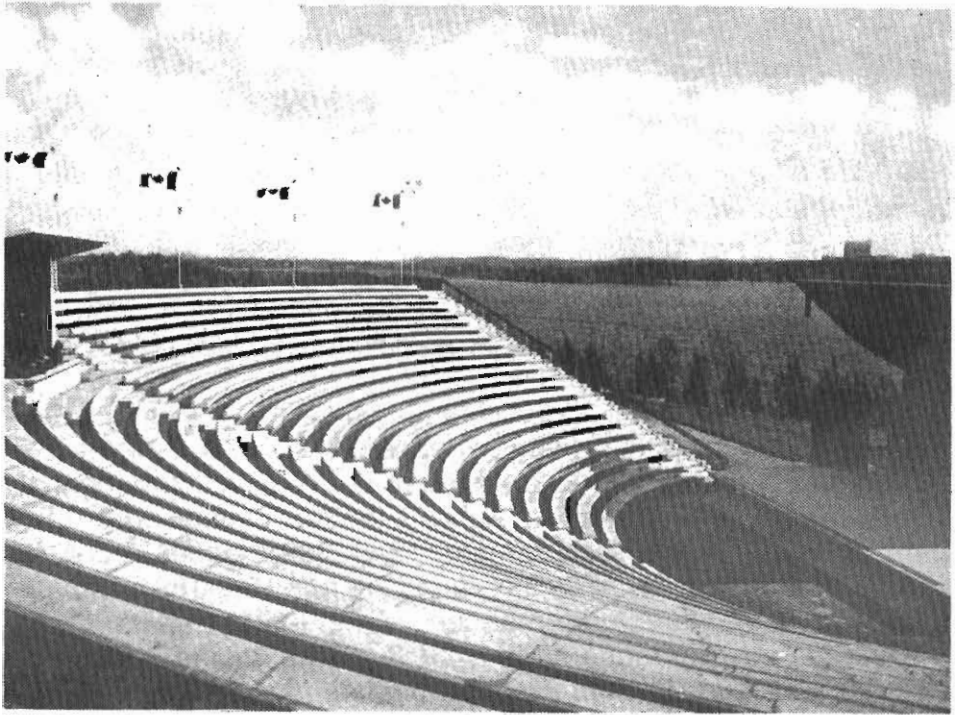
GEORGES WHISSEL, fils de Georges Etienne, épousa MATHILDA HAYS. De ce mariage sont nés:

George Dalma 3-9-1881. Il épousa Marie-Louise Nault; Mathildé Eve (Eva) 20-5-1883, célibataire, elle est décédée à S.A.A. 9-12-71 (88 ans); Georges Antoine 7-3-1885, épouse veuve Eva Charlebois; il est décédé 21-2-1949 (64 ans); J. Achila 7-2-1887, décédé 20-6-1888 (16 mois); William Odorissa (Adorice) 13-4-1889, décédé à S.A.A. 22-10-1918 à l'âge de 29 ans; Stéphanora Bélange 13-2-1891 épouse de Uldège (Maurice) Courtemanche le 22-9-1914, décédée le 2-1-1952 (61 ans); Rachel Alida, 31-3-1893 (Rosina) décédée 15-9-1893; Guillaume Donora 25-5-1894, décédé à la naissance; Thomas Ernest 8-2-1896 (40 ans); Mathildé, son épouse est décédée le 20-8-1939 à l'âge de 80 ans.

ADORICE WHISSELL épousa YVONNE NAULT, de ce mariage sont nés: Delma-Adorice 19-10-1915, marié à Alice Chartrand 1-1-1934 à Sudbury, Ontario; Fleurette Marguerite 15-2-1918, mariée à Wilfred Tregonning 24-9-1938 à Sudbury, Ontario.



**Adorice Whissell**



**Photo de l'amphithéâtre Bell construit par Adorice Whissell, contracteur.**

## **WHISSELL (descendants de Isaac, fils de Zacharie)**

ZACHARIE marié à EVE FISHER, sont nés: Georges-Etienne 10-8-1835; Henri --6-1837; Frédéric --3-1842, Isaac 1845; Joseph --5-1846.

ISAAC épousa OLIVE BOURGEOIS. De cette union sont nés: Elizabeth 20-1-1866, décédée 24-8-1867; Adelaïde 19-7-1867, épousa Alfred Gauthier 4-5-1887; William 19-2-1869; Zacharie 23-8-1870, épousa Desneiges Farand 13-5-1894; Stanilaus-Abel 15-7-1874, décédé à S.A.A. 10-5-1877; Albert 29-2-1876, épousa Alexina Charette, décédé à Sudbury, Ontario; Olive 30-9-1877; Wilfred 27-9-1879; Mélinde 1-10-1881; Louise 11-6-1884, épousa Wilfred Santier 23-10-1905.

ALBERT marié à ALEXINA CHARETTE, de ce mariage sont nés: Arthur, Amanda, Lina et Wilfred.

## **EXTRAITS du journal LE DEVOIR**

Le 29 janvier 1960, Le Devoir, journal quotidien de Montréal publiait à l'occasion de son cinquantième anniversaire, un inédit d'Henri Bourassa. Il s'agissait d'une conférence prononcée en mai 1935, à la Palestre nationale.

M. Bourassa dit: "Faisons donc une courte revue historique de l'introduction des Juifs chez-nous et de la manière dont les Canadiens français les accueillirent. Vous savez qu'il y avait des Juifs ici dès les premiers temps de la conquête. Il y a une foule de familles canadiennes-françaises et catholiques qui viennent de grands-pères ou d'arrière grand-pères Juifs, dont plusieurs peut-être ne s'en doutent pas, mais j'en connais beaucoup.

Longtemps avant ma naissance arriva à la Petite Nation un juif du nom de ZACHARIAH WHISSELL; je crois qu'il était Anglais; peut-être était-il d'origine allemande; je ne le sais pas. Il fit souche à Saint-André-Avellin. C'était deux noms assez difficiles à prononcer. Les uns l'appelaient le vieux Sacaraille, les autres le bonhomme Ouissel.

J'ai connu des Sacaraille et même des Whissell qui étaient devenus des Poqué ou Pothier et voici comment: C'est que l'un d'entre eux était mort en laissant des enfants; sa veuve avait épousé un Pothier que les bons Canadiens prononçaient Poqué, et tous les enfants de cette veuve, du premier comme du deuxième mariage, étaient des Poqué.



Il y a aujourd'hui dans l'Ontario, dans le Québec et même dans les provinces de l'Ouest, une foule de Ouissel, la plupart Canadiens français, tous descendants du vieux Zachariah Whissell, et je peux dire que son fils, Barnabé Ouissel de Saint-André-Avellin qui avait le type le plus parfait qu'on puisse garder, était assurément l'un des meilleurs citoyens et un des meilleurs chrétiens de la paroisse. Je vous dirai même que l'une des plus saintes et éminentes religieuses de la Congrégation de la Providence est une descendante directe du vieux Zachariah Whissell établi chez-nous."

Henri Bourassa parle des relations entre catholiques et non catholiques en général, mais en particulier dans notre pays, étant données les conditions qui nous sont imposées par l'histoire et la constitution qui nous régit.

Il nous parle de ce que notre premier évêque, Mgr de Laval, fût un évêque foncièrement orthodoxe et romain. Mais quelle peine il eut à faire reconnaître la plénitude de son autorité et celle du Saint Siège par le roi, les ministres, les gouverneurs et les intendants. Il dut, au refus de tous les évêques de France, recevoir la consécration épiscopale dans une chapelle qui échappait à toute juridiction épiscopale française."

"Dois-je vous rappeler les disputes de Mgr de Laval et de Mgr de Saint-Vallier avec Messy, Frontenac, Collières, et Talon? Ces derniers demandaient au roi de France et au roi d'Angleterre de leur faire donner un évêque soustrait autant que possible, à l'autorité du Saint Siège.

Il y a déjà 30 ans, j'exprimais l'opinion que je répète ce soir: que la conquête anglaise, épreuve formidable pour le petit peuple canadien-français, a eu tout de même ses bons côtés, et le meilleur a été de nous débarrasser du régime français. Evidemment, elle apportait aussi son continent de difficultés et de menaces pour notre liberté. Le changement de domination que nous avons subi en 1760 par la conquête et en 1763, par la cession définitive du Canada à l'Angleterre, a complètement changé les rapports qui existaient entre les autorités ecclésiastiques et civiles, comme il a modifié tout le droit public de la colonie.

Dans le traité de Paris, un texte volumineux, la France cède ses droits à l'Angleterre sur cet immense empire, le Canada, devenu anglais après avoir été français depuis cent cinquante ou deux cents ans, tout ce qui est exprimé comme garantie des droits religieux en faveur des Canadiens, le voici: "Sa Majesté Britannique convient d'accorder aux habitants du Canada la liberté de la religion catholique". Remarquez bien les mots "aux habitants du Canada".

# CONCLUSION

Je prends plaisir à promener mes visiteurs, parents et amis, à travers les rues de notre ville, m'arrêtant aux édifices du Centre Civique, aux Universités Laurentienne, Sudbury, Thorneloe et Huntington, à l'amphithéâtre Bell, à la grotte de Notre Dame de Lourdes et au gros cinq sous de nickel, où nous pouvons visiter avec eux, dans un avenir rapproché, notre nouveau "Science Nord". Je finis toujours ces promenades en me rendant au petit musée du Moulin à fleur, où je retourne avec eux dans le passé.

Le matériel, les pierres, les briques, le mortier et les planches ne sont qu'une bien petite partie de la formation de Sudbury. Des centaines de villes dans notre pays ont autant de pierres, de briques, de chaux et de bois, mais elles ne sont pas à comparer à ma ville de Sudbury.

Ceux qui sont demeurés ici, pendant les derniers cent ans, ont mis plus que des maisons, des rues, des arbres. Ils ont oeuvré en labeur, en politique, en religion, en éducation, en affaires, fondant des organisations sociales pour faire de Sudbury une ville où il fait chaud au cœur de demeurer. Pour rendre cette ville attrayante, quelqu'un y a mis de lui-même. Cela signifie des sacrifices de la part d'une multitude d'hommes et de femmes, un sacrifice de temps, d'argent, de forces physiques et mentales. Si nous avons des écoles et des hôpitaux modernes, des églises, nous les devons à des milliers de personnes qui ont donné librement et avec grande foi, sans toutefois en récolter les fruits dont nous jouissons aujourd'hui.

Cette ville de Sudbury est le fruit de grandes aspirations, de rêves réalisés et non réalisés. La semence fut jetée en terre avec l'espérance qu'un jour elle mûrisse.

Nous qui vivons ici maintenant devons une dette à nos ancêtres que nous pourrons payer seulement en continuant à bâtir et à rêver encore, travaillant pour réaliser et mener à bonne fin ces rêves. Il faut donc apprendre à donner de nous-mêmes afin que notre ville minière continue à prospérer, tout comme l'ont fait ceux qui ont bâti sur ce terrain rocailleux couvert de pins verts, il y a cent ans.

La ville de Sudbury, en 1983, fête son centième anniversaire de vie française. Dans ses cadres, se trouvent des francophones qui, à travers les ans, ont gardé de ce sang de nos ancêtres. Un sang noble et riche en exploits, un sang de saints, tel le Saint Frère André.

Nos ascendants sont venus en terre inconnue, le Nouvel-Ontario; ils ont peiné et prié. Les belles forêts de pins et les rochers de chalcopyrite ont répété l'écho du bruit de leurs haches et la musique

de leurs godendards. Leurs bras vigoureux ont défriché la terre pour de nouvelles vies.

Ces arrière-grands-pères et leurs épouses, les Boulay, les Collin, les Côté, les Gravelle, les Fournier, les Martel, les Nault, les Régimbal et des centaines encore qui ont vu s'épanouir leurs nombreuses familles. Qu'ils aient été de sang royal ou d'obscurs pionniers, c'est de leur tronc et de leurs branches que la jeunesse d'aujourd'hui doit puiser sa fierté et sa culture. Il revient à cette même jeunesse d'être les pionniers du deuxième centenaire de la ville de Sudbury, en témoignant durant leur vie le respect de leur héritage culturel.

C'est avec regret que le temps me manque pour ajouter à ces pages l'historique de nombreuses familles de la ville de Sudbury.

Combien d'autres familles canadiennes-françaises pourraient être ajoutées à ce livre. Etant des familles pionnières de Verner, de la région de la Rivière des Français, de Chelmsford, d'Azilda et de Blezard Valley, ces villages sont le berceau de la francophonie.

Les familles Raymond, Sigouin, Larocque, Bélanger, Vaillancourt, Bertrand, Bisailon, Pilon, Courtemanche, Belisle, Paquette, et combien d'autres ont donné à notre ville de Sudbury des citoyens de haute valeur. On les trouve un peu partout, médecins, avocats, prêtres, enseignants, hommes d'affaires, cultivateurs, mineurs, ou simples ouvriers, chacun a mis son boulot. En bons Canadiens français, ils ont gardé la langue et la foi de leurs ancêtres.

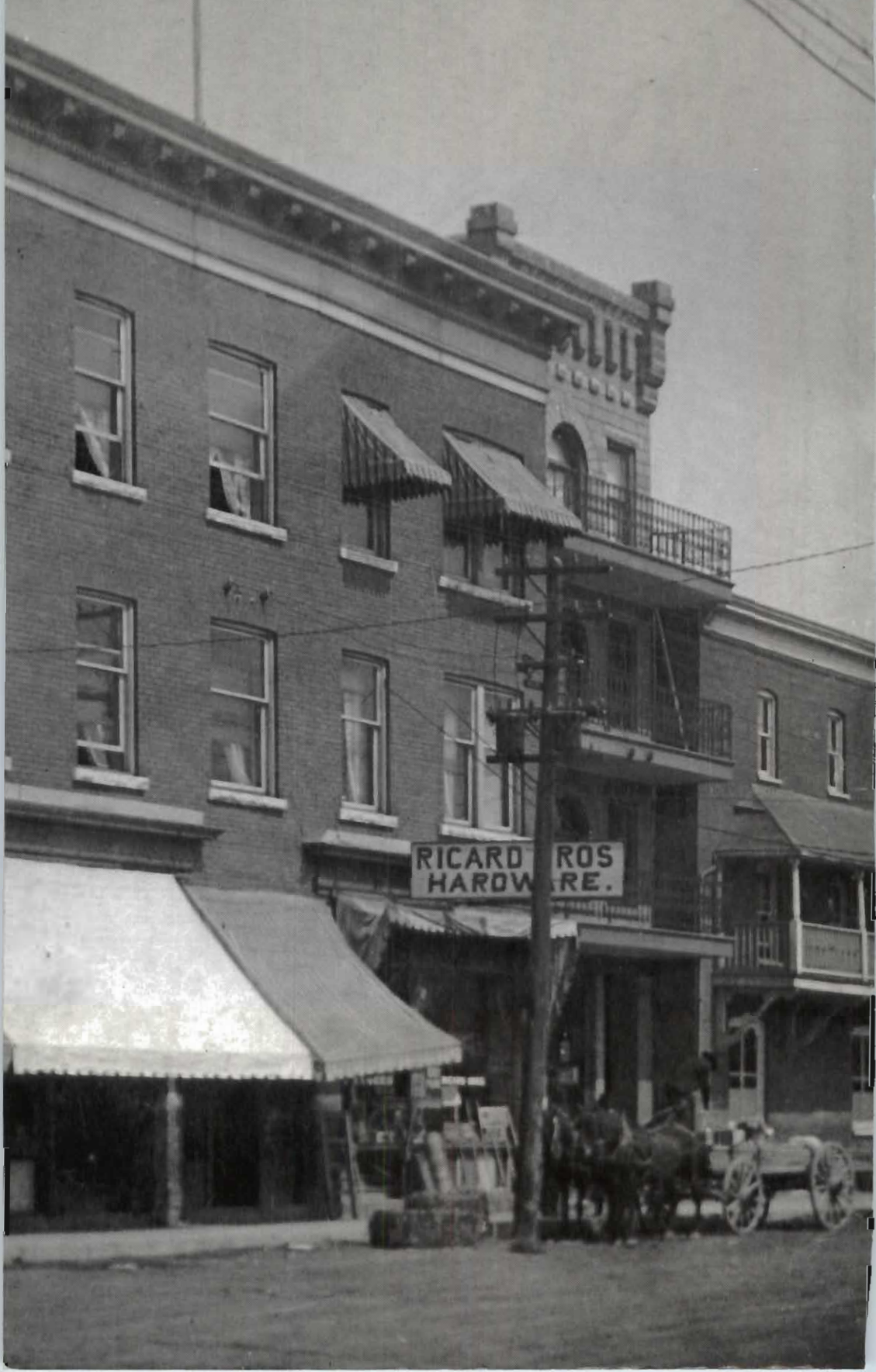
Francophones du Nouvel-Ontario, je vous salue pour les efforts constants apportés à sauvegarder nos droits minoritaires. Il fait bon vivre à Sudbury parmi nos voisins de toutes nationalités. Ensemble, nous formons une grande famille. Nous, les O'Bonsawin, les Tregonning, les Stewart, les Shymanski, les Drago, les Canapini, ne sommes anglicisés que de nom.

# INDEX

INTRODUCTION .....	1
LE NOUVEL ONTARIO .....	5
LA VIE DES BÛCHERONS EN 1883 .....	9
L'INDUSTRIE MINIÈRE À SUDBURY .....	15
L'ÉGLISE CATHOLIQUE - PAROISSE STE-ANNE-DES-PINS .....	21
DON AUX FRANCOPHONES DE SUDBURY .....	31
L'ORPHELINAT D'YOUVILLE ET LE PÈRE NAPOLÉON PARÉ .....	35
ACTIVITÉS RELIGIEUSES .....	39
LE COLLÈGE DU SACRÉ-COEUR .....	47
HÔPITAL ST-JOSEPH .....	51
LES PÈRES JÉSUITES .....	55
LE QUARTIER PRIMEAUVILLE .....	57
LE THÉÂTRE .....	61
LE JOURNAL ET EXTRAITS DE REVUES .....	63
LES CANADIENS FONT APPEL À SIR WILFRED LAURIER .....	67
LA RADIO À SUDBURY .....	69
LES RUISSEUX JUNCTION ET NOLIN .....	73
LES ÉCOLES BILINGUES ET SÉPARÉES DE SUDBURY .....	75
LE COLLÈGE NOTRE-DAME .....	91
LE CENTRE DES JEUNES .....	93
LES ÉCOLES PUBLIQUES FRANÇAISES .....	95
L'INCORPORATION DE LA VILLE DE SUDBURY .....	101
LA DÉPRESSION .....	107
LES ANNÉES DE GUERRE .....	111
NOËL 1923 .....	115
LE HURON CHAMBERS .....	125
UNE MARCHÉ SUR LA RUE ELM .....	129
UNE BAIGNADE EN 1927 .....	137
UN PETIT BAL À L'HUILE RATE .....	141
AU FIL DES JOURS .....	153
LIENS DE FAMILLE .....	185
ADAM, NAPOLÉON LOUIS .....	187
ALLARD, IRÉNÉE .....	191
ALLARD, JOSEPH .....	193
BOULAY, JOSEPH .....	195
BOUCHARD, GEORGES .....	197
CADIEUX, LORENZO, S.J. ....	201
CAMPEAU, LÉO .....	203
CHARBONNEAU, JEAN-BAPTISTE .....	207
CHARETTE, ALPHONSE, ELZÉAR .....	211
COLLIN, JULES, NAZAIRE, JACOBS, JOSEPH, MICHEL .....	213
DELONGCHAMP .....	218
DEMARAIS, DR GILLES .....	221
DEMARAIS, JEAN-NOËL .....	223
FRAPPIER, ONÉSIME .....	225
FRAPPIER, EDMOND .....	227
FOURNIER, JEAN, STEPHANE, ETIENNE .....	229
GAUTHIER, LEODA .....	231

GODIN, OSIAS J. ....	233
GRAVELLE, ALEXIS, ALFRED, CAMILLE, MAURICE .....	235
GRENON, EUGÈNE .....	239
HURTUBISE, JOSEPH, RAOUL .....	241
JODOUIN, LOUIS J. ....	245
KELLY COOK, FAUSTINA .....	247
LABERGE, JEAN-BAPTISTE, ALFRED .....	251

LABROSSE, EVA OUELLETTE .....	253
LAFRAMBOISE, FRANÇOIS .....	255
LAFRANCE, ADÉLARD .....	259
LALONDE, OLIVIER, MERCEDES .....	261
LEBEL, PIERRE, ELISABETH .....	265
LAFORST, LOUIS, WILLIAM J. ....	269
LAMOUREUX, LÉANDRE .....	271
LECOUPE, EVÉLINA .....	275
MAILLOUX, JOSEPH, RHÉAL, ALPHONSE .....	277
MARTEL, JEAN-BAPTISTE .....	281
MICHAUD, ANTONIO .....	285
NAULT, LOUIS, MICHEL ET LES FAMILLES NAULT .....	287
NAULT, JEAN-BAPTISTE .....	291
PLOUFFE, CYPRIEN ET DÉLIMA .....	293
RÉGIMBAL, ZOTIQUE .....	297
RICARD, FÉLIX .....	299
TANGUAY, DR RODOLPHE .....	303
WHISSELL, ALBERT .....	307
WHISSELL, WHESSELL, WHISSEL .....	313
CONCLUSION .....	317



RICARD ROS  
HARDWARE.